FRIDA KAHLO / LA BIENNALE DE LYON / RENZO PIANO

ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE

SEPTEMBRE 2013 / N° 79 / 5,90 €
DOM, BELGIQUE, LUXEMBOURG : 6,70 € / SUISSE : 9 CHF / CANADA : 10 $CAN / MAROC : 60 MAD
M 02151 - 79S - F: 5,90 € - RD

LES EXPOS STARS DE L'AUTOMNE





Relevez le défi avec AIRLATEN Embarquement immédiat !

Du 3 mai au 31 octobre 2013

MUSEON HORS LES MURS

AIRLATEN





















MUSEON ARLATEN

29, rue de la République 13200 Arles - Tél. : 04 13 31 51 99

Horaires de vol sur www.museonarlaten.fr

Vol Sans Effraction - @VolAirlaten

ICI LA CULTURE EST PARTOUT

www.culture-13.fr

ET ALORS, ZOMBIE WARHOL ÉMERGEA DE SA TOMBE…

Jean-Martial Lefranc RÉDACTEUR EN CHEF

Le 6 août dernier, jour où Warhol aurait eu 85 ans, le musée Andy Warhol de Pittsburgh a mis en ligne une webcam qui enregistre 24 heures/24 l'image de la tombe de l'artiste, creusée dans la pelouse générique de l'église baptiste qui accueille les orthodoxes du coin.
Cette performance post mortem a été intitulée *Figment* en référence à un commentaire laissé par Drella. Drella ? Le doux surnom donné par ses amis à Andy W.
Drella : une compression de Dracula et de Cinderella, Cendrillon, ce qui prouve que les proches d'Andy lui vouaient une réelle affection.

Anyway…
Figment signifie quelque chose comme *Illusion*.
Et Andy W. écrivait donc : « *Je n'ai jamais compris pourquoi quand vous mourrez, vous ne disparaissez pas. Et pourquoi tout ne continue pas exactement comme si vous n'aviez pas été là. J'ai toujours pensé que ma pierre tombale serait muette : pas d'épitaphe, pas de nom, quoique, j'aimerais qu'il soit écrit : "Illusion".* »



Qu'attend donc cette caméra postée devant cette tombe ? Une réflexion apaisée sur le caractère éphémère de l'existence ? Le premier signe de l'apocalyptique résurrection des morts ?
Ni l'un ni l'autre. Si cette caméra est posée devant la tombe, c'est pour figurer la réalité de cette carrière d'outre-tombe qui fait d'Andy Warhol un artiste mort-vivant. Ses images ont été conçues pour être produites/reproduites à l'infini et son décès, il y a plus de vingt-cinq ans, n'a pas pu mettre fin à ce processus.
Cette inflation n'a pas non plus affecté la valeur de ses œuvres car Andy W. est devenu une marque qui se décline un peu partout, comme récemment sur les bouteilles d'une eau gazeuse haut de gamme.
Si ces figures du non-mort, du vampire nous fascinent tant, de la télévision au cinéma en passant par la littérature, c'est parce que nous vivons parmi eux dans cette familiarité rassurante.
Promenez-vous au milieu d'une avenue commerçante et vérifiez au fronton de chaque boutique les noms des fondateurs de marques reproduits à l'infini par notre économie zombie.
Reste que dans le cas d'Andy Warhol, sa transmutation a peut-être été involontaire : dans le cocon de la Factory, tel un expérimentateur imprudent, il a pu jouer d'un peu trop près avec la notoriété préfabriquée et finir par s'injecter le sérum d'éternité qui l'empêche aujourd'hui de reposer en paix.

Par chance, la caméra du cimetière de Pittsburgh diffuse une image tous les quarts d'heure. C'est dans cet interstice que peuvent se glisser les nouvelles créations, les histoires alternatives : la pierre a bougé ? La terre est retournée ? On a volé le cadavre ? Non, il n'est plus là mais personne ne l'a vu sortir…

The *Figment* Project : www.warhol.org/figment

Andy Warhol, *Self Portrait,* 1986, acrylique et sérigraphie sur tissu, 101,6 x 101,6 cm. Andy Warhol Museum, Pittsburgh

SOMMAIRE



P. 46



P. 82

P. 46

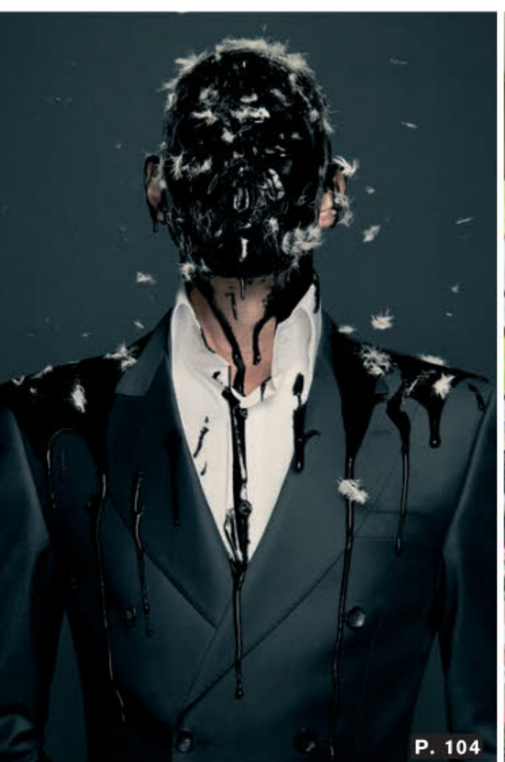
Quand Camille Claudel se fait manipuler… Un spectacle à voir pendant le festival mondial des théâtres de marionnettes à Charleville-Mézières.

P. 82

Une des cinq sculptures monumentales de Tony Gragg exposée à Saint-Étienne.

Ce numéro comporte un encart d'abonnement *Arts Magazine* broché sur la partie kiosque France, une offre de réabonnement et un catalogue multititre pour une sélection d'abonnés France, un encart mailing rentrée posé sur une partie des exemplaires abonnés, des encarts ruedesetudiants.com et des éditions Faton posés sur les exemplaires abonnés

SOMMAIRE


P. 104



P. 124


P. 114

P. 104
Aussi mystérieuses que crépusculaires, les aventures d'Erwin Olaf à Berlin.

P. 114
Entre tradition et intimité, les œuvres de Frida Khalo répondent à celles de son époux Diego Rivera, au musée de l'Orangerie à Paris.

P. 124
Sculpture, peinture, installations… « Transmission » est le maître mot de la biennale de Lyon 2013.

Prochain numéro en kiosque le 26 septembre 2013.





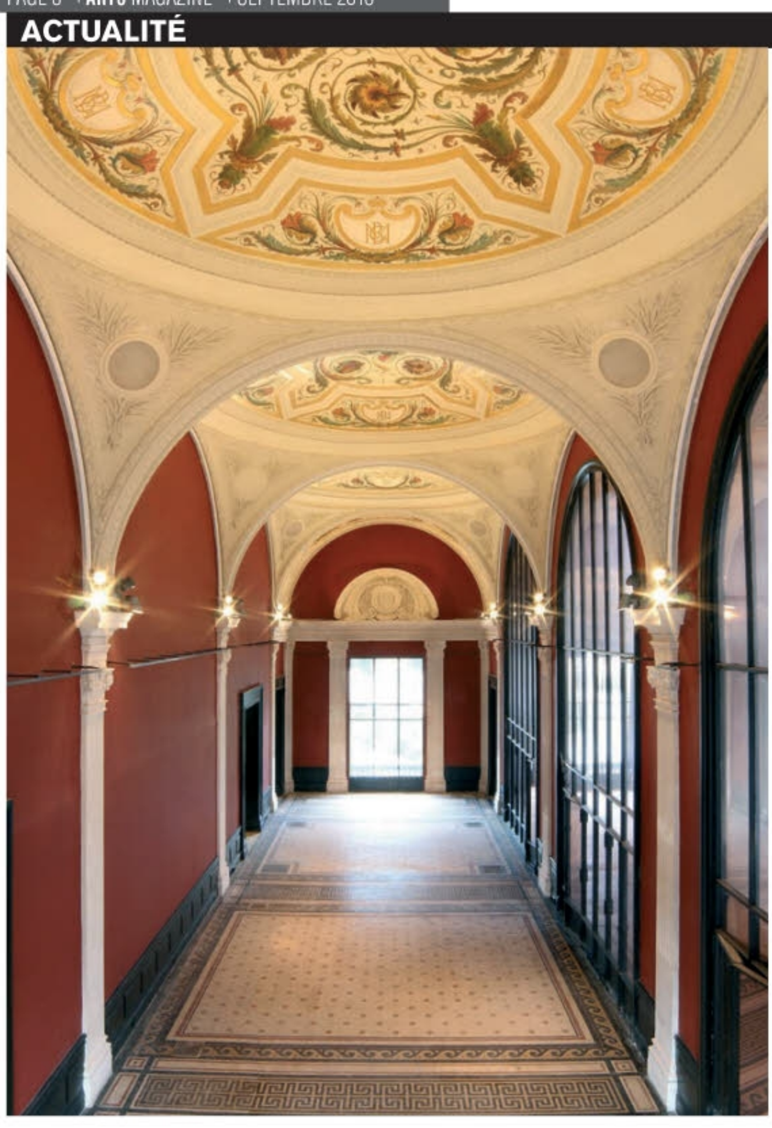
ACTU

Chroniques

< **Le créateur Emmanuel Lacoste** participe au «Circuit bijoux», à Paris (p.16)

Événement

GALLIERA RETROUVE SON ÉCLAT



Fermé depuis 2009, le musée de la mode rouvre ses portes. Azzedine Alaïa, styliste haute couture, inaugure cet écrin d'inspiration Renaissance posé à deux pas du musée d'Art moderne. Trois questions à Olivier Saillard, son sémillant directeur. Sabrina Silamo INTERVIEW

À VOIR

Alaïa

Du 28 septembre au 27 janvier 2014

PALAIS GALLIERA, MUSÉE DE LA MODE, PARIS

10, av. Pierre-Ier-de-Serbie (16e). 10h-18h (sf lun.). 10h-21h le jeu. 6 €/8 €. Tél. : 01 56 52 86 00. www.galliera.paris.fr

ARTS MAGAZINE ▪ **Ce palais-musée fut, entres autres, un lieu d'exposition temporaire –Warhol y exposa en 1974–, un musée d'Art industriel. Quelle est sa destination après des années de travaux sur mesure ?**

OLIVIER SAILLARD ▪ Je vais redonner à ce palais, achevé en 1864 et devenu musée de la mode en 1977, sa mission première : présenter l'histoire de la mode, du XVIIIe siècle à nos jours, à travers les vêtements en organisant trois expositions par an. Cette fonction patrimoniale m'oblige à revenir aux fondamentaux, car je me sens davantage chorégraphe –mes danseurs étant les robes– que directeur de musée. J'aimerais étoffer la collection, riche de plus 100 000 pièces, en poursuivant les acquisitions –comme ce chapeau chaussure de Gala inspiré à Schiaparelli par Dalì– avec des archétypes tels la robe Mondrian de Saint Laurent, le bustier de Miyake…

Cette première exposition est consacrée à Azzedine Alaïa. Pourquoi ce couturier qui a déjà reçu deux Oscars de la mode ?

Il est certes reconnu par la profession, mais aucune rétrospective ne lui avait été consacrée à Paris. De plus, il appartient à cette famille d'auteurs indépendants, résistants et autonomes, avec laquelle je cultive une communauté d'esprit. Alaïa ne fait que travailler sur ce qu'il est : c'est un artisan de lui-même, un couturier-sculpteur, art qu'il a étudié aux beaux-arts de Tunis. Car la mode par bien des aspects, notamment son vocabulaire (façonnage, modelage), est proche de la sculpture. Nous allons retracer son parcours en exposant soixante-dix modèles, dans une scénographie confiée à Martin Szekely, designer choisi par Alaïa, qui collectionne ses pièces.

Qui succédera à Alaïa en février ?

« Papier glacé, un siècle de photographie de mode chez Condé Nast », une exposition montée à partir des archives du groupe de presse. Grâce au talent des rédacteurs en chef et des directeurs artistiques de *Vogue, Vanity Fair, Glamour…*, de nombreux photographes ont été révélés : Guy Bourdin, Helmut Newton, Irving Penn… Galliera présentera 150 tirages, de 1910 à nos jours, des images emblématiques qui ont jalonné l'histoire de la mode. ■

LA GIJA SUR LE TOIT

Du musée du quai Branly, on connaît surtout le mur végétal et les cubes colorés enchâssés dans la façade côté Seine. Mais le bâtiment pensé par Jean Nouvel a aussi pour particularité d'intégrer plusieurs œuvres d'art aborigène. « *J'avais identifié quelque chose de très architectural chez les artistes aborigènes, un travail sur les textures, sur le motif, que l'on peut rêver à d'autres échelles* », explique l'architecte. À ce jour, onze œuvres ont déjà été commandées et réalisées pour orner plafonds et façades. Qu'elles soient en intérieur ou en extérieur, elles sont visibles de jour comme de nuit depuis la rue de l'Université.

Dernière commande en date, inaugurée début juin : un fragment agrandi du tableau *Dayiwul Lirlmim (Écailles de barramundi)*, de Lena Nyadbi (déjà auteure d'une œuvre en façade), reproduite à échelle quarante-six sur le toit du musée. Lena Nyadbi appartient au peuple gija, installé dans l'est du Kimberley, en Australie occidentale. Elle a débuté sa carrière d'artiste à environ 62 ans au sein du Warmun Art Centre. Ses tableaux sont faits à partir de sa terre, dans les deux sens du terme : elle peint avec des ocres et charbons naturels récoltés en terre gija, et puise son inspiration dans son héritage culturel. Le tableau choisi ici évoque la légende selon laquelle un ancestral poisson, attrapé dans une nasse, se serait enfui à travers les rochers. De ses écailles seraient nés les innombrables diamants de la région.

L'œuvre n'étant visible que de l'extérieur, il faut prendre un peu de recul pour l'admirer. Principal point de vue visé : la tour Eiffel et ses 7 millions de visiteurs annuels. Pour les autres, rendez-vous sur Google Earth. ■

Musée du quai Branly. 37, quai Branly, Paris 7e.
Tél. : 01 56 61 70 00. www.quaibranly.fr



Inauguré en 2006, le musée du quai Branly continue de commander des œuvres permanentes à des artistes aborigènes. Dernière en date, Lena Nyadbi signe une fresque sur la terrasse de 700 m² de la médiathèque.

Pascaline Vallée TEXTE

Disparu à l'âge de 77 ans, le 25 juillet dernier à Los Angeles, Walter de Maria, une des figures majeures du land art, a su dompter les éléments les plus fougueux, les éclairs. Retour sur un parcours entre ciel et terre.

Laura Heurteloup TEXTE

WALTER DE MARIA, UN ÉCLAIR DE GÉNIE

^ **The Lightning Field,** 1977, installation permanente, Nouveau Mexique

Musicien de cœur –il a notamment prêté ses capacités rythmiques au Velvet Underground aux côtés de Lou Reed–, cet étudiant de Berkeley ne tarde pas à se tourner vers l'art et plus précisément le land art. Tentant une introduction très personnelle dans le milieu en créant sa propre galerie à New York en 1963, il est vite repéré par quelques professionnels en quête de nouveaux talents. Le collectionneur Robert C. Scull l'aide dans la réalisation de ses premières sculptures en métal, *Museum Piece* (1966), *Cross* (1965-1966) et *Star* (1972) représentant la croix gammée, la croix chrétienne, et l'étoile juive, qu'il détourne.

Également adepte des installations naturelles de grandes dimensions, il investit le désert des Mojaves en Californie avec « Mile Long Drawing ». Deux lignes blanches parallèles, de dix centimètres d'épaisseur s'étirant sur 1,6 km, et laissant comme une trace indélébile sur une nature qui paraît indomptable. La terre est un élément qui le fascine et qu'il a besoin de pratiquer. Dans les années 1970, il crée les « Earth Room », recouvrant le sol de galeries, notamment à Munich, de terre aux fortes odeurs d'humus. Mais son éclair de génie, son œuvre la plus remarquable est sans aucun doute « The Lightning Field » *(ci-dessus)*, financée et produite par la DIA Art Foundation en 1977. Plantés sur les terres sauvages du Nouveau Mexique, en plein désert, 400 poteaux en acier inoxydable forment un rectangle parfait. À la nuit tombée, les visiteurs, logés dans une cabane en bois, peuvent admirer un ballet d'éclairs attirés par ce champ atypique. Une œuvre impérissable. On ne peut pas en dire autant de son téléphone en Bakélite, exposé à Berne en 1969, indiquant aux visiteurs : « Walter de Maria est en ligne et voudrait vous parler ». Désormais, il ne sonnera plus. ■

LA PERFORMANCE, FONDS DE COMMERCE

Pour la sortie de son dernier single, *Picasso Baby*, le rappeur Jay-Z a investi la Pace Gallery de New York avec une performance inédite, créant ainsi le buzz. Pendant six heures, il a répété ce titre en boucle, sous le regard attendri de Marina Abramović, la papesse de cette pratique. Il semblerait d'ailleurs que la performeuse aime s'entourer de stars américaines. Dernièrement, elle a invité Lady Gaga pour une vidéo en duo, diffusée sur le net, où la chanteuse teste, nue, les méthodes de l'artiste serbe. Un geste de soutien bien médité, à l'heure où Marina Abramović a lancé une vaste collecte de fonds pour ouvrir son institut.



COMBAT DE COQS À LONDRES

Depuis quelques semaines et jusqu'à fin 2014, Hahn/Cock, le coq bleu de 4,7 mètres de l'artiste allemande Katharina Fritsch, domine Trafalgar Square à Londres. Une installation qui n'est pas du goût de tous les Anglais, voyant en ce symbole français comme un pied de nez à la statue de l'amiral Nelson, écrasant les troupes napoléoniennes à la bataille de Trafalgar en 1805. L'artiste, elle, assure que la seule chose visée ici est une certaine fierté masculine, jouant sur le double sens du mot coq. Le jeu de mot ne serait-il plus du goût du légendaire humour anglais ?



REVELATIONS
LE SALON DES MÉTIERS D'ART ET DE LA CRÉATION
www.revelations-grandpalais.com
GRAND PALAIS PARIS 11>15 SEPT 2013
ORGANISÉ PAR
ATELIERS D'ART DE FRANCE
Reed Expositions
(en tant que partenaire logistique et technique)
PARIS DESIGN WEEK
A NOUS PARIS
metronews
CONNAISSANCE DES arts
SCOPE
CÔTÉ PARIS
MAISON FRANÇAISE
radio classique

CHRONIQUE

Les revenants hantent toujours en meute. Il en est ainsi des artistes morts-vivants, car l'histoire de l'art est aussi une histoire de familles, une histoire d'amour. Aux avant-gardes structurées du début du XXe siècle ont alors succédé des nébuleuses intellectuelles et amicales, se réunissant et s'éloignant au gré des affinités électives. Ni l'Internationale Situationniste ni Fluxus n'ont eu de centre, et encore moins de frontières. Ce qui leur permettait d'être partout à la fois, brisés en mille éclats de voix.



Le « mort-vivant »

PIERRE MOLINIER (1900-1976)

Stéphane Corréard

Né en 1968, Stéphane Corréard est, lui, toujours vivant. Tour à tour commissaire d'expositions, critique d'art, galeriste… il est aujourd'hui commissaire artistique du Salon de Montrouge, où émergent, chaque année, les jeunes artistes de demain, et directeur du département Art contemporain de la maison de ventes Cornette de Saint-Cyr, où se font les cotes des créateurs plus établis. Sa chronique dans Arts Magazine *se situe donc fort logiquement entre ces deux extrêmes.*

Le 3 mars 1976, Pierre Molinier se tirait une balle dans la bouche, non sans avoir écrit : « *Je me donne volontairement la mort et ça me fait bien rigoler.* » Ses trois quarts de siècle passés sur terre n'avaient en effet rien eu d'un long fleuve tranquille. Nuançons : ses cinquante premières années furent d'une banalité confondante. Né à Agen, dans une famille de petits artisans (père peintre décorateur, mère couturière), Pierre Molinier s'établit lui-même comme peintre en bâtiment à Bordeaux en 1919. Entreprise qu'il développera peu ou prou jusque dans les années 1950. En parallèle, bon père, bon époux, il pratiquait l'art en amateur, et envoyait chaque année, de 1927 à 1951, quelques tableaux lors des Salons de la Société des Artistes indépendants bordelais : portraits, paysages du Lot-et-Garonne, natures mortes d'un académisme bon teint, entre impressionnisme audacieux et expressionnisme sage.

Cependant, le tournant des années 1950 marque une rupture radicale pour Molinier, qui engagera le dernier tiers de son existence dans des contrées (imaginaires) pour le moins exotiques. Depuis quelque temps en effet, tourmenté par des aspirations ésotériques et érotiques de plus en plus impérieuses, l'artiste, tapi depuis toujours en lui, dévore l'artisan, et l'animal social. En 1949, sa femme quitte le domicile conjugal, suivie par sa fille en 1952. Il délaisse progressivement son entreprise (en 1957, il acquiert même un établissement interlope, le Texas-Bar, pour y établir sa prétendue fille naturelle, Monique, prostituée notoire), jusqu'à l'abandonner en 1960. En 1951, il cesse toute relation avec les Artistes indépendants bordelais, après avoir exposé à leur Salon d'automne une de ses premières toiles érotiques *Le Grand Combat*, où il laisse libre cours à un fétichisme débridé. De cette époque date sa « première mort » : en 1950, Molinier se photographie dans son atelier, les bras en croix, puis, dans son appartement, sur son lit de mort. Et érige sa *Tombe prématurée* surmontée d'une croix noire où l'on peut lire :



« *Ci-gît/Pierre MOLINIER/né le 13 avril 1900 mort vers 1950/ce fut un homme sans moralité/il s'en fit gloire et honneur/Inutile/de/P.P.L.* »

Si Molinier a fait l'apprentissage des techniques photographiques en vue de reproduire ses tableaux, cette pratique supplante rapidement, à partir de 1956, celle de la peinture, dans son atelier de la rue des Faussets.

Spécialiste de l'artiste, Jean-Luc Mercié voit en effet dans cette « rencontre » une forme d'évidence : « *On assiste alors à une double naissance : celle de l'artiste à l'image argentique, celle du photographe au travestissement. Les deux tendances se renforcent : la photo encourage le narcissisme et pousse au travestissement. Le travestissement incite aux progrès photographiques.* »

Dans une étonnante synthèse entre peinture et

photographie, Molinier élabore une technique de photomontage à la fois hypersophistiquée et totalement archaïque. Il compose un collage à partir d'éléments disparates : des fragments d'autoportraits, ou de portraits intimes, mais aussi de « repiquages » dans des magazines pornographiques, sont combinés et recombinés *ad libitum*, en d'infimes variations de thèmes érotiques obsessionnels, comme le fétichisme des jambes, du cul au pied, des accessoires, comme le corset, la guêpière, les gants, la résille, voire le chapeau haut de forme, mais aussi la masturbation, la sodomie avec godemichés (ayant parfois remplacé des talons de chaussures), autofellation, masochisme, travestissement, transformisme… Terminé, le collage est rephotographié, souvent flouté, sublimé d'irisations, toutes ces métamorphoses ne visant en fait qu'à produire une image idéalisée de l'artiste, alors qu'« *au départ,* comme le souligne Jean-Luc Mercié, *la matière première est ingrate. Il est petit* [il mesure 1,60 m], *très musclé, avec une tête carrée, un menton énergique, une moustache, des lunettes à grosse monture.* »
De son vivant, Pierre Molinier aura surtout conquis une coterie de congénères érotomanes dont la plupart ne sont passés à la postérité que parce qu'ils ont été ses dévoués modèles, parfois dotés de surnoms tendres ou énigmatiques, comme « le petit vampire », même si d'autres ont également excellé dans le genre, à l'image de la romancière Emmanuelle Arsan ou du peintre Luciano Castelli. Son enrôlement dans le surréalisme aura été à la fois l'apogée de sa gloire (André Breton organise notamment sa seule exposition personnelle, à la galerie l'Étoile Scellée en 1956, après lui avoir écrit avec emphase : « *Vous êtes aujourd'hui le maître du vertige.* ») et un sordide malentendu (en 1965, le même Breton l'éjecte de son projet d'Exposition internationale du surréalisme à cause de son tableau blasphématoire « *Oh !… Marie, mère de Dieu* », où deux femmes lascives s'activent sur un Christ en Croix). Près de quarante ans après sa mort, c'est à la photographe américaine Cindy Sherman (née en 1954) que Molinier doit d'être à l'honneur à la biennale de Venise, où elle officie exceptionnellement comme commissaire associée. Irréductible, précurseur du Body Art, d'une radicalité farouche que l'on ne peut guère comparer qu'à celle de son comparse peintre Clovis Trouille, l'art de Pierre Molinier soumet le concept d'identité à de vertigineuses contorsions. Inutile de prier pour lui en effet, c'en serait une de trop, et du plus mauvais goût. ■





<< *Hanel dans les buissons,* 1968, argentique, 12,5 x 8,8 cm, photomontages tirés l'un verso, l'autre recto et placés en regard dans l'album pour la symétrie, collection privée

< *Suzinella,* dessin, 1960

À VOIR

Pierre Molinier, tempus fugit…
DU 27 SEPTEMBRE AU 29 DÉCEMBRE

MUSÉE DE L'HOSPICE SAINT-ROCH, ISSOUDUN,
Présentation publique de l'exposition le 28 septembre à 15 h par Jean-Luc Mercié, président du Comité Molinier.

BIENNALE DE VENISE
DU 1er JUIN AU 24 NOVEMBRE
10h-18h (sf lun.)
www.labiennale.org

LES JAMBES DE SAINT-PIERRE
Film documentaire (40 mn) de Dominique Roland
Sortie fin 2013,
production : Marmitafilms
www.marmitafilms.fr

À LIRE :

Molinier
par Jean-Luc Mercié
éditions Presses du réel, 2010
(400 p., 800 illustrations)

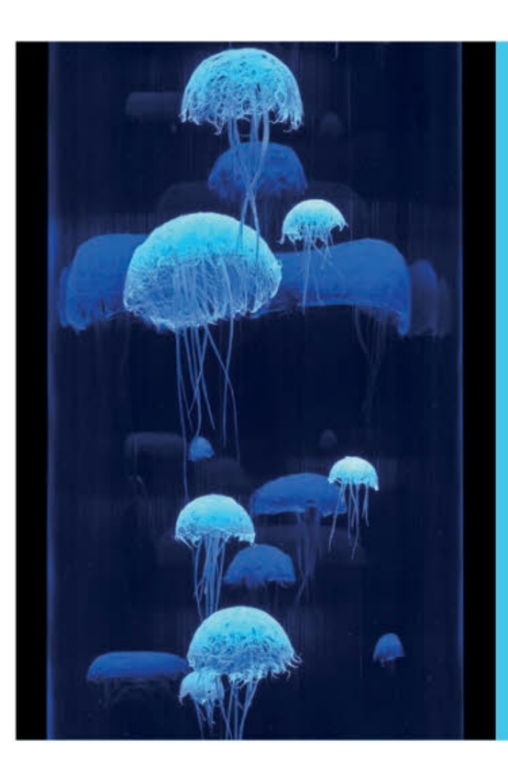
LE BIJOU UN ACCESSOIRE ESSENTIEL

Les créateurs de bijoux sont à l'honneur avec une grande exposition au musée des Arts Décoratifs dans le cadre du premier parcours « Circuit Bijoux » qui a lieu dans toute la capitale de septembre à mars.

Aurélie Romanacce TEXTE

Ornement intime, souvent luxueux et chargé d'affect, le bijou, qui existe depuis le début de l'humanité, a depuis toujours fasciné les créateurs. À la lisière de l'artiste et de l'artisan, de l'orfèvre et du plasticien, le bijoutier contemporain est célébré au musée des Arts décoratifs à travers une exposition de plus de six cent pièces, photographies, vidéos et documentaires qui retracent cet art de l'accessoire.
Accompagnés d'un discours critique, ces œuvres d'une rareté extrême sortent de l'ombre des galeries spécialisées pour occuper le devant de la scène dans une scénographie étudiée. En résonance avec les collections chronologiques du musée, les créations contemporaines dialoguent avec les objets et le mobilier, du Moyen Âge à nos jours. Parallèlement, dès le 3 septembre et durant six mois, des galeries, ateliers et centres d'art de la capitale accueillent des expositions, et organisent des conférences, tables-rondes, rencontres autour de ce savoir-faire d'excellence. ■





Symbole de leur présence de plus en plus forte dans le monde de la création, les métiers d'art ont pour la première fois leur biennale internationale. Située dans la prestigieuse nef du Grand Palais, la manifestation accueillera une sélection de créateurs internationaux, des galeries et manufactures spécialisées dans le secteur de la mode et de la haute couture. Designer textile, plumassière, bottier, parurier, des métiers souvent méconnus qu'on pourra (re)découvrir à travers des pièces inédites.

Révélations, le Salon des métiers d'art et de la création.
Du 11 au 15 septembre. Grand Palais, avenue Winston-Churchill (8e).
10h-20h. 15h-18h mer. 10h-19h dim.
5 €/10 €. Tél. : 01 55 33 15 23.
www.revelations-grandpalais.com

À VOIR

Dans la ligne de mire. Scènes du bijou contemporain en France.
DU 20 SEPTEMBRE AU 2 MARS 2014.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS, PARIS
107, rue de Rivoli (1er).
11h-18h (sf lun.)
11h-21h le jeu.
Tél. : 01 44 55 57 50.
www.lesartsdecoratifs.fr
Programme complet sur
www.circuitsbijoux.com


Vasilios Paspalis, *Untitled J*, 2011, dessin numérique, 145 x145 cm, XPO Gallery


Vladimir De Leon Llaguno, *Solipsista Radical*, 2012, acrylique sur toile, 159 x 125 cm, South Border Gallery

LA BEIRUT ART FAIR, PASSERELLE ENTRE LE MONDE ARABE ET L'ASIE

Du 19 au 22 septembre se tiendra au Liban la quatrième édition de la Beirut Art Fair, foire d'art contemporain dédiée à la création du Moyen-Orient, de l'Afrique du Nord et de l'Asie du Sud-Est.

Anastasia Altmayer TEXTE

Comparée à la FIAC et à ses quelque 180 exposants du monde entier, la Beirut Art Fair paraît modeste : une quarantaine de galeries pour une quinzaine de pays représentés. Mais elle ne cherche pas à rivaliser avec la foire parisienne. Son créneau est tout autre : la représentation d'une zone géographique en très forte croissance sur le marché de l'art contemporain. Son ouverture à l'Asie du Sud-Est –une aile du BIEL lui sera consacrée– s'inscrit d'ailleurs dans cette perspective, la communication de l'événement se chargeant de citer le dernier rapport annuel du marché de l'art (Artprice) : *« L'Asie s'octroie 43 % des recettes de l'art contemporain en salles, contre un peu moins de 30 % du marché réalisé en Europe et 26 % aux États-Unis. »*

Et bien que les créateurs indonésiens, thaïlandais et philippins y trouvent maintenant leur place, ceux du monde arabe ne sont pas en reste. Tout particulièrement les artistes libanais, avec notamment les designers (la BLC Design Plateform valorisera les représentants de la jeune génération) et les photographes (« Generation War » parrainée par Marine Jacquemin rassemblera les clichés de six reporters de guerre libanais, et le prix de la photo libanaise sera décerné par la banque Byblos). 11 000 visiteurs l'an dernier : qui dit mieux ? ■

À VOIR

Beirut Art Fair,
DU 19 AU 22 SEPTEMBRE

BIEL
(BEIRUT INTERNATIONAL EXHIBITION LEISURE CENTER)
www.menasart-fair.com

LE PRIX FONDATION D'ENTREPRISE RICARD CHERCHE SON MILLÉSIME 2013

Créée pour soutenir les jeunes artistes, la fondation d'entreprise Ricard présente comme chaque année une exposition rassemblant les candidats au prix 2013, qui sera décerné le 25 octobre.

Pascaline Vallée TEXTE

À VOIR

FONDATION D'ENTREPRISE RICARD, PARIS
12, rue Boissy d'Anglas, (8e). 11h-19h (sf dim. et lun.). Gratuit. Tél. : 01 53 30 88 00. www.fondation-entreprise-ricard.com

Mécène sportif et culturel, Paul Ricard, créateur de l'entreprise et du pastis du même nom, a très tôt souhaité soutenir financièrement les jeunes artistes. En 1999, deux ans après sa mort, la fondation d'entreprise Ricard pour l'art contemporain a lancé son prix, décerné au terme d'une exposition collective par un jury de professionnels lors du désormais célèbre Bal Jaune, fin octobre.
C'est à partir du titre d'un livre de Marguerite Duras, recueil de textes mêlant autobiographie et essais, que le critique et curateur Yann Chateigné a composé l'exposition « La Vie matérielle ». Les huit artistes en lice pour ce quinzième prix Fondation d'entreprise Ricard ont des travaux très différents. « *L'exposition est une sorte de mécanique vivante* », explique le commissaire de l'exposition. Pas de thème ni de lien particulier entre les œuvres, mais une articulation invisible entre autant de « gestes ». Si certains utilisent la figure humaine (Alexandre Singh), d'autres privilégient les objets ou les formes plus abstraites (Jonathan Binet). Des habits vides de Caroline Mesquita *(lire la « Visite d'atelier » dans* Arts magazine *n° 78)* aux « nus cachés » d'Alex Cecchetti, l'humain devient apparition, sujet à imaginer. ■





<< Caroline Mesquita, *Tube*, 2013

< Jonathan Binet, *Dancefloor*, 2012, vue de l'installation au palais de Tokyo (Paris), courtesy galerie Gaudel de Stampa, Paris



Boris Achour, *Conatus : la nuit du danseur,* 2009, prix fondation d'entreprise Ricard 2002

JEUNE CRÉATION EN ARCHIPELS À MARSEILLE

Après le centre Pompidou en 2009, la Vieille Charité, à Marseille, expose les œuvres des précédents prix Fondation d'entreprise Ricard. De Didier Marcel, lauréat en 1999 à la dernière venue Katinka Bock, les quinze pièces des lauréats, offertes par la Fondation au centre Pompidou, sont réunies en autant d'« archipels » à explorer.
Les installations d'Isabelle Cornaro ou Benoît Maire présentent les fragments d'un monde que le visiteur est invité à recomposer. À l'inverse, les vidéos d'Adrien Missika ou de Boris Achour sont des regards subjectifs sur des architectures complexes, qu'il s'agisse de dôme ou d'espace monumental comme le Grand Palais. Si elles ouvrent les portes d'univers différents, les œuvres lauréates sont peut-être, comme le constate Emma Lavigne, conservatrice au centre Pompidou et commissaire de l'exposition, liées par *« leur capacité à inventer des mondes intérieurs ».* **P. V.**

À VOIR

Les Archipels réinventés / 2
JUSQU'AU 22 SEPTEMBRE

CENTRE DE LA VIEILLE CHARITÉ, MARSEILLE
2, rue de la charité, (2e). 10h-18h (sf lun.). 5 €/8 €. Tél. : 04 91 14 59 18. www.culture.marseille.fr www.entreprise-ricard.com



ATTRACTION CÉLESTE

Momentanément emprisonné au musée Réattu, le nuage y subit toutes les transformations possibles. D'une pierre de méditation chinoise du XVIIIe siècle aux coussins gonflés à l'hélium d'Andy Warhol, il tourbillonne entre peinture, sculpture, photographie, vidéo… En route vers l'imaginaire avec ce messager chargé de spiritualité, d'humour ou de poésie, entre le ciel et la terre.

Sabrina Silamo TEXTE



À VOIR

Nuage
JUSQU'AU 31 OCTOBRE
Musée Réattu, Arles
10, rue du Grand-Prieuré
11h-19h (sf lun.). 6 €/8 €.
Tél. : 04 90 49 37 58.
www.museereattu.arles.fr

À LIRE

Nuage
CATALOGUE DE L'EXPO
éd. Actes Sud / musée Réattu, 192 p., 39 €

Un nuage chasse l'autre…

< Piero Manzoni
Achrome, 1961,
laine et tissu, 55 x 46 x 11,5 cm, Museum of Contemporary Art, Herning

^ Michael Sailstorfer
Cumulus, 2013,
chambre à air, projecteur, moteur électrique, galerie Perrotin, Paris

Trente ans que Michèle Moutashar, directrice du musée Réattu et commissaire de l'exposition, a la tête dans les nuages. Depuis le jour où, à Parme, cette bachelardienne de formation (et non historienne de l'art, précise-t-elle) subit un *« choc épidermique à la base du cervelet »* à la vue des nuages escortant la Vierge lors de son Assomption, peints par Le Corrège sous la coupole Renaissance de la cathédrale de Parme. Sa *« boussole mentale »* encore ébranlée, Michèle Moutashar découvre quelques années plus tard *Jours effeuillés,* le journal tenu par Jean Arp entre 1920 et 1965. Le peintre-sculpteur surréaliste y écrit : *« Celui qui veut abattre un nuage avec des flèches épuisera en vain ses flèches. Beaucoup de sculpteurs ressemblent à ces étranges chasseurs. Voici ce qu'il faut faire : on charme le nuage d'un air de violon sur un tambour ou d'un air de tambour sur un violon. Alors il n'y a pas long que le nuage descende, qu'il se prélasse de bonheur sur terre et qu'enfin, rempli de complaisance, il se pétrifie. C'est ainsi qu'en un tournemain, le sculpteur réalise la plus belle des sculptures. »* Michèle Moutashar décide alors de suivre à la trace le nuage de Jean Arp, évitant ainsi la banale exploration illustrative pour franchir d'autres passerelles. *« Le nuage nous délaisse de notre fil à la patte, la gravité,* précise-t-elle. *Il prend sa racine sous la terre, dans le ventre des montagnes et dans le cœur des hommes, qui est le siège de l'énergie pour les Chinois. »* Et l'exposition de s'ouvrir sur une paire de gongs du Catalan Jaume Plensa, que le visiteur, prompt à jouer du maillet, s'amuse à faire résonner créant ainsi une onde sonore qui l'accompagnera tout au long de ce parcours mouvant.

Le nuage, forme aussi instable qu'insaisissable, n'a pas de contour, nous apprend le philosophe Hubert Damish, dans son ouvrage la *Théorie du nuage. Pour une histoire de la peinture* (1972). Alors comment les artistes s'y prennent-ils pour le représenter ? Les œuvres exposées de cinquante-sept d'entre eux –célèbres comme Anselm Kieffer ou méconnus telle Jacqueline Salmon– s'avèrent aussi panachées que les moutons d'un stratocumulus, les traînées filamenteuses d'un cirrus ou le brouillard d'un stratus. Sensuel avec les courbes des corps nus photographiés par Brassaï ou Edward Weston, minimaliste avec la cacahuète épinglée de Marina Abramovic ou les pelotes de résidus d'un disque vinyle de Cornelia Parker, spectaculaire avec les volutes de fumée de Laurent Grasso qui envahissent les rues de Paris comme une menace, le nuage est toujours poétique.

Le goût de l'infini

Monumentales ou minuscules, aériennes ou charnelles, impertinentes ou austères, cent vingt œuvres se répondent d'une salle à l'autre en un flux continu. *« Pas de juxtaposition,* précise Michèle Moutashar, *mais une interaction. Le visiteur est celui qui ressent le ressac dans ce lieu labyrinthique suspendu au mistral, à l'intensité du ciel et à la courbe du fleuve. »* Et dans ce musée qui garde un rapport hypnotique avec l'eau –matière première du nuage– qui le borde, soudain s'impose l'éclat vertigineux d'une météorite. *« Toute l'exposition est là,* avoue la commissaire, *dans cette pierre venue d'ailleurs, modelée en nuage par son passage dans la stratosphère. »* À Arles, la traversée cosmique est à portée de main. ■





LA FUREUR EXISTENTIELLE

À Bilbao, une exposition audacieuse panache peintures du XIIe siècle et œuvres contemporaines afin d'extirper le baroque de ses stéréotypes. Et ainsi dérouler, derrière le libertinage et l'opulence, le fil précaire de la vie. Sabrina Silamo TEXTE

Le baroque, c'est quoi ? « *La victoire du subjectivisme, qui se propose d'exprimer dans la même mesure souffrance et humour* », affirme l'historien de l'art Erwin Panofsky. Saisissant à bras-le-corps cette définition, la conservatrice du Kunsthaus de Zürich, Bice Curiger – nommée en avril dernier directrice artistique de la fondation Van Gogh qui ouvrira ses portes dans l'ancien siège de la Banque de France à Arles en 2014 *(voir* Arts Magazine *n°77)* – torpille avec courage les clichés qui déterminent le baroque (surabondance d'ornementation, profusion de dorures…) et insiste sur l'expression du sentiment, exubérant et fragile, de l'existence. Deux réalités certes différentes mais qui se fécondent mutuellement au troisième étage de ce musée singulier (dessiné par Frank Gehry) en un va-et-vient entre œuvres du XVIIe siècle et créations contemporaines.
Ainsi, la *Joyeuse Compagnie (ci-dessus)* peinte par Bartolomeo Passerotti au XVIe siècle, répond au *Paradis* photographié par Juergen Teller en 2009. À première vue, l'association s'avère osée. Cependant, explique Bice Curiger « *les tentations sensuelles et charnelles émanant d'un banquet et deux femmes (dont l'actrice Charlotte Rampling) posant nu, la nuit, devant l'*Hermaphrodite *de Borghèse au musée du Louvre participe du même rapprochement entre l'art et la vie.* » Si la vitalité est un indicateur de la précarité de la vie, de sa nature fragile et éphémère, les deux œuvres donnent au spectateur l'impression de vivre un instant volé, d'assister à une scène d'« *intimité publique* », comme le précise la commissaire.
Qu'ils se nomment Bartolomeo Passerotti, Juergen Teller ou Urs Fischer, tous les artistes exposés contestent allégrement l'ordre établi. Pour mieux transgresser les règles, ils choisissent soit la laideur (le goût pour la *bruttezza)* soit la solennité des formes classiques. « *À partir de la défiguration et de l'exagération, des thèmes comme le corps et la sexualité pouvait être traités avec un regard distancié* », précise Bice Curiger.
Illustration avec une centaine d'œuvres qui, présentées sur de la toile de jute (loin des codes couleurs des scénographies habituelles), illuminent l'éventail des thèmes liés au baroque (le rustique, le grossier, le religieux, le grotesque…). Cette relecture d'un mouvement artistique « *qui avait choisi le visible et le sens de la vue comme l'une des thématiques allégoriques préférées* » s'articule autour de la *Noisette* d'Urs Fischer, une langue tirée au visiteur qui s'aventure devant un trou creusé à même la paroi du musée. Grossier ? Non, baroque. ■

À VOIR

Le baroque débridé. De Cattelan à Zurbarán

JUSQU'AU 6 OCTOBRE

MUSÉE GUGGENHEIM, BILBAO
Avenida Abandoibarra, 2.
10h-20h (sf lun.).
7,50 €/13 €.
Tél : 00 34 94 435 90 23.
www.guggenheim-bilbao.es



2013 Dix ans de mécénat acteurs ensemble

Le ministère de la **Culture** et de la **Communication** présente

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

14 & 15 SEPTEMBRE 2013

100 ANS DE PROTECTION



www.journeesdupatrimoine.culture.fr #JEP2013



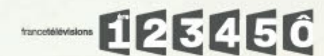


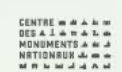




















LA VOIX MODERNE DE JEAN COCTEAU



« *La poésie est une religion sans espoir* », écrivait Jean Cocteau. Sans espoir, mais immortelle. Car cinquante ans après la mort de ce génie polymorphe, ses livres, ses pièces de théâtre, ses films… traversent le temps comme ses acteurs traversaient les miroirs.

Sabrina Silamo TEXTE

« Il est né avec la tour Eiffel, le 5 juillet 1885 », ironise Dominique Marny, la petite-nièce de Jean Cocteau. Dans un entrepôt glacial situé sous un tunnel de Bercy, à Paris, elle dévoile la vie intime de son aïeul devant la caméra d'Arnaud Xainte. Aucune révélation ne suinte de son discours bien rôdé, mais Dominique Marny, romancière, confirme la modernité de cet artiste dandy *« entré en poésie comme on entre en religion ».*

Produit par France 5, ce documentaire (intitulé *Je reste avec vous* citant l'épitaphe de sa pierre tombale à Milly-la-Forêt) décrypte le parcours de ce séducteur qui trouva la célébrité dans les Salons, sortes de plateaux de télévision du XIXe siècle. Jean Cocteau s'immisça ainsi dans la cour de Colette ou de Coco Chanel, et s'attira les bonnes grâces des mécènes Laure de Noailles ou Misia (qui finançait ses cures de désintoxication). Aujourd'hui encore, c'est une femme, l'actrice-chanteuse Arielle Dombasle qui adapte pour le cinéma *Opium*, l'un de ses romans les plus sulfureux, en comédie musicale.

« *Ce prince frivole*, résume Dominique Marny, *quitte la Belle Époque pour les temps modernes en 1909, grâce aux Ballets russes de Serge de Diaghilev.* » Pour les entrechats de Nijinsky, danseur fétiche du chorégraphe, Jean Cocteau écrit en 1917 *Parade*, un ballet aux décors conçus par Picasso et à la musique composée par Satie, avant de s'essayer au cinéma où son écriture imprégnée des mécanismes du rêve s'épanouit à merveille *(La Belle et la Bête).*

Nommé président d'honneur à Cannes en 1959, il offre le Prix de la mise en scène à François Truffaut, un pilier de la Nouvelle Vague. Lequel, grâce au succès commercial des *Quatre Cents Coups,* l'aide à financer *Le Testament d'Orphée.* Si Truffaut et ses camarades, tels Jean-Luc Godard ou Jacques Demy, préfèrent la compagnie d'Antoine Doisnel et de Pierrot le fou à celle d'Orphée et d'Œdipe (les figures mythologiques que Cocteau convoque dans ses films), ils sont cependant tous encartés au ciné-club de l'Académicien, également fréquenté par Carax ou Carpenter. « *Orphée, Œdipe ou Antigone faisaient partie du quotidien de Cocteau,* précise la romancière. *Il a grandi dans une famille où le grand-père collectionnait des statuettes antiques tout comme des œuvres d'Ingres et de Delacroix.* » Une famille férue d'art qui lui donna le goût de la littérature, du théâtre, du cinéma, de la peinture, du dessin, des décors, des costumes, des bijoux… auxquels le poète se consacra toute sa vie. Donnant ainsi de la matière à nombre d'artistes comme le photographe Lucien Clergue, le styliste Castelbajac (ses « anges » tracés à la craie) ou les plasticiens Bernard Moninot (« Dessins dans l'espace ») et Emmanuel Régent. Cocteau's not dead… ■

L'ÉTERNEL RETOUR DU PARENT TERRIBLE

1 DOCUMENTAIRE

Jean Cocteau. Je reste avec vous

Le 6 octobre
à 9h10 sur France 5
documentaire d'Arnaud Xainte, 52 min

2 EXPOSITIONS

Jean Cocteau, le magnifique. Les miroirs d'un poète

Du 11 octobre au 25 février 2014
MUSÉE DES LETTRES ET MANUSCRITS
www.museedeslettres.fr

Jean Cocteau et le cinématographe

Du 25 septembre au 14 octobre
CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE
www.cinematheque.fr

3 FILMS

Deux remakes de *La Belle et la Bête* sont en cours de tournage : une version réalisée par Christophe Ganz avec Vincent Cassel et Léa Seydoux, une autre de Guillermo del Toro avec Emma Watson. ***Opium,*** une comédie musicale d'Arielle Dombasle avec Grégoire Colin sortira en salle le 25 septembre

LIBRE ASSOCIATION
ANTONIONI ET MORANDI

Robe noire, cheveux blonds, désespérément belle, Monica Vitti trompe son ennui avec quelques pots et carafes qu'elle déplace à l'intérieur d'un cadre ouvragé. Elle interprète Vittoria dans *L'Éclipse* de Michelangelo Antonioni, un film « *critico-lyrique*, selon Alberto Moravia, *c'est-à-dire à mi-chemin ente la subjectivité poétique et l'objectivité spéculative* ». Critico-lyrique ou non, le cinéaste italien excelle dans l'art de filmer « *l'inquiétude moderne* ».



Dans *La Notte* d'Antonioni, le tableau de Morandi symbolise le mal de vivre de Marcelo Mastroianni.

À l'instar de son compatriote Giorgio Morandi, auquel cette scène désormais mythique (au cours de laquelle Vittoria quitte son amant) rend hommage. « *La disparition énigmatique d'une femme dans* L'Avventura, *l'érosion des sentiments amoureux dans* La Notte *et le voilement du soleil dans* L'Éclipse *confèrent au cinéma d'Antonioni un silence dont on trouve l'équivalent dans les natures mortes de Giorgio Morandi* », commente Dominique Païni, ex-directeur de la Cinémathèque française aujourd'hui commissaire de l'exposition. Le réalisateur cherche dans la peinture une manière de transformer la syntaxe cinématographique hors des sentiers battus du néo-réalisme, du mélodrame ou de la comédie à l'italienne. L'univers de Morandi –habité de natures mortes et de paysages– répond idéalement à son idée de la composition visuelle où les objets, les silences composent un dialogue d'une extrême tension.

« *C'est en tant que cinéaste qu'Antonioni fut un grand peintre, indépendamment du fait qu'il fut un peintre, une activité longtemps restée secrète qui a beaucoup nourri ses films* », précise Dominique Païni. Antonioni collectionnait les tableaux de Morandi ; Morandi fréquentait peu les salles obscures. Mais les deux artistes correspondaient. Lettres, scénarios, photos, peintures sont exposés à Bozar, dans le bâtiment art-déco conçu par Victor Horta, qui abrite la rétrospective consacrée à Girgio Morandi. Une occasion exceptionnelle de fédérer amateurs d'art et cinéphiles. ■ **S. Sil.**

JULIE BÉNA
LIBRETTISTE D'UNE ABSENTE

Visite d'atelier

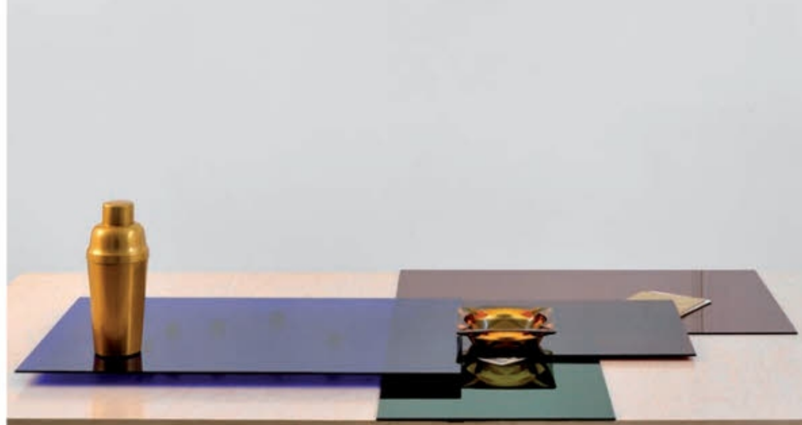
Mathieu Zazzo PHOTO

François Quintin

Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

Il est une zone d'incertitude entre le théâtre et la performance où l'incrédulité est diversement suspendue. Les scandales retentissants que provoque le surgissement de formes contemporaines dans la programmation du festival d'Avignon n'en sont qu'un des nombreux symptômes. Le comédien et le performeur divergent fondamentalement dans les distances qu'ils prennent avec le réel, lui-même bien imprécis. Il n'est souvent que la fécondité libre et joueuse des artistes pour assembler ce que tout oppose.
Julie Béna ne nous est pas inconnue. Son travail a déjà pris place sur la scène française sous de nombreuses formes : artiste, commissaire d'expositions, membre fondateur du collectif Kit[1]… Julie Béna sait créer autour d'elle des synergies amicales et productives.
La visite d'atelier au pavillon du palais de Tokyo, dont elle est cette année l'une des résidents, révèle un tournant manifeste dans son travail. Le doit-on en partie à sa réconciliation avec les formes trois coups. On se souvient également d'*Elizabeth II* (2009) : un store vertical mécanique s'ouvrait et se fermait, vouant l'espace à une imperturbable dramaturgie mécanisée de la lumière du jour. Julie Béna parle beaucoup du jeu, dans toutes ses acceptions. Elle en a d'ailleurs réalisé un véritable à la Tôlerie de Clermont-Ferrand[2] : au sol, des lignes, un cercle central et des points de croisement qui forment un plateau à taille humaine sur lequel le participant déplace des pions, formés d'une plaque de verre colorée cerclée de laiton sur un tube vertical posé sur un socle. Le joueur peut ainsi inscrire son visage dans le cercle qui prend, dans l'instant, les reflets d'une des quatre couleurs disponibles. Le jeu n'a pas de règle, mais on imagine volontiers un usage rhétorique de ce dispositif, comme un mode ritualisé de débats d'idées. Une mise à distance subtile du « soi », où l'on avancerait des arguments comme des coups de dés, contraints au périmètre d'appartenance théorique à la couleur de son « porte-visage ».





traditionnelles du théâtre dont son enfance et son adolescence ont été fortement imprégnées ?
On peut lire dans ses œuvres plus anciennes un sens du déroulé dans le présent, une curiosité pour ce qui n'a de cesse d'advenir. *Rideau* (2004) est un ajustement d'un faisceau de lumière rouge au travers de pans de Rhodoïd qui font osciller la projection sur le mur, comme le lent mouvement d'un rideau de scène impatient avant les

Aujourd'hui, Julie Béna s'est engagée dans un projet de grande ampleur. Elle construit et incarne le personnage énigmatique d'un roman de William S. Burroughs, Rose Pantopon, dont seul le nom apparaît en titre d'un chapitre du *Festin Nu*, « *Have you seen Pantopon Rose ?* ». Le prologue a été écrit et interprété à Londres [3]; et le premier acte, à Montréal[4]. Le déploiement narratif de la pièce s'écrit sur la route.



Julie Béna est née en 1982, à Paris.
www.juliebena.com

Son actualité
« La Tyrannie des objets », commissariat Alexandra Fau, scénographie David Dubois, la Galerie des Galeries, Paris 9e, du 16 octobre au 4 janvier.

Performance avec Antonio Contador, fondation Calouste Gulbenkian, Paris 7e, le 19 octobre.

« Oracular Vernacular », commissariat Charlotte Cosson et Emmanuelle Luciani, Centre d'art de la Cité radieuse, Mamo, Marseille, du 14 décembre à fin janvier

Le projet est d'ailleurs né de la lecture concomitante de Burroughs et de l'*Odyssée* d'Homère ; d'où proviennent le voyage et la présence d'un chœur évoquant le théâtre antique. Au contraire de la narration théâtrale traditionnelle, le personnage ne préexiste pas à son environnement. Julie Béna pratique une écriture jetée dans l'acte, qui part de l'accessoire, de la rencontre, de la surface des mondes traversés pour dessiner les contours d'un personnage dont *in fine* la nature profonde nous échappe. Un tissu imprimé, une table basse, un shaker, un jeu de cartes, deux *mugs*, une paire de Richelieu dorés à pompons, tous les détails comptent. Chaque élément est un attribut archétypal de cette âme errante au talon cassé. Son mystère installe au centre de la mise en scène un champ magnétique autour duquel gravitent des objets, des images, des couleurs, des musiques et des paroles. Le coryphée, chef du chœur, interroge Rose dans un décor de *talk-show* à l'américaine, alors que les chanteurs animent un tripot clandestin façon Macao. La parole de Rose est interdite par le surgissement de publicités d'agences immobilières qui vendent des bonheurs urbains normés. Julie Béna souhaite écrire le deuxième acte à Los Angeles, et le troisième à Rio de Janeiro. L'originalité de ce projet tient moins dans la faculté d'incarnation, dont on pressent la mise en intrigue de soi par la distance de la scène, que dans la force fédératrice de ce personnage, ce centre d'attention muet, sujet à d'incessantes transformations par une surexposition continuelle à l'alchimie des rencontres. À nouveau, nous revient la phrase qu'Édouard Glissant aimait à répéter : « *On change dans l'échange sans pour autant se perdre ni se dénaturer.* » Rose émerge de la vie, d'une conscience aiguë de l'autre, d'un vertige joyeux des croisements et des possibles. ■

Notes:

1. Avec Daphné Navarre et Laurence De Leersnyder.
2. Pour l'exposition « Archéologie, un mythe contemporain », 2012, à l'espace d'art contemporain La Tôlerie, Clermont-Ferrand, commissariat Alexandra Fau.
3. Dans le cadre de l'exposition « This is not French Cinéma », 2011, The Old Police Station, Londres, commissariat Barbara Sirieix et Josefine Wikström.
4. Durant sa résidence à la fonderie Darling, Montréal.

« N° 123, la cape, 2011, tissu et thermocollant

< Und ein Zitronensheibe, 2012, verres colorés, cendrier, shaker doré, cartes, boc, 80 x 120 cm

BRUXELLES, UN NOUVEL ELDORADO ?

Après Almine Rech et Nathalie Obadia, c'est au tour de deux nouvelles galeries, l'une renommée, Daniel Templon, et l'autre émergente, Super Dakota, de se laisser tenter par l'aventure bruxelloise.

Aurélie Romanacce TEXTE

« Pour le prix d'un 35 m² à Belleville, *j'ai pu investir dans un espace de 140 m², à vingt minutes des grandes galeries bruxelloises ! »*, s'exclame Damien Bertelle-Rogier, le directeur de la toute première galerie Super Dakota. Un choix mûrement réfléchi après trois ans de tentatives infructueuses à Paris. Les raisons invoquées ? *« Un manque d'émulation du marché parisien, une concurrence féroce entre galeristes, et une hausse du coût de la vie trop importante »*, estime le galeriste qui habite désormais à Bruxelles. Un parcours évidemment différent de Daniel Templon qui a ouvert sa première galerie parisienne dans le Marais il y a plus de 45 ans et qui représente de nombreux artistes internationaux comme Jan Fabre, Gérard Garouste ou Frank Stella. *« Au début, je ne souhaitais pas ouvrir un espace à l'étranger car je n'étais pas sûr de gagner en efficacité,* explique l'intéressé. *Cela demande beaucoup de disponibilité et je ne voulais pas que ce soit au détriment de ma galerie principale. »*

Le déclic se produit quand Amaury de Solanges, un ami et collectionneur renommé, lui propose d'investir un espace de 220 m² à Bruxelles en plein cœur du quartier des galeries. *« J'expose beaucoup d'artistes et attendre deux ans pour les montrer, ça commençait à faire long,* reconnaît Daniel Templon. *Et puis, il faut bien admettre que les collectionneurs belges sont plus ouverts à la nouveauté que les acheteurs français. »* Un constat que partage Damien Bertelle-Rogier : *« Les Belges achètent avec leurs yeux, ils aiment la découverte au contraire des collectionneurs français, qui attendent beaucoup avant de se décider. »* Un tempérament de défricheur qui a conforté les deux galeristes dans leur décision. Si Daniel Templon a choisi d'inaugurer son espace *(photo)* le 19 septembre avec l'artiste qui monte Chiharu Shiota *(lire aussi page 88)*, le directeur de Super Dakota a préféré parier sur une exposition collective le week-end du 7 et 8 septembre, en confrontant artistes de médiums et de générations différentes comme Ian Pedigo (né en 1973) et Joachim Bandau (né en 1936). ■

Galerie Daniel Templon. 13 A, rue Veydt, Saint-Gilles (Bruxelles). www.danieltemplon.com

Super Dakota. 45, rue Washington, Bruxelles. www.superdakota.com

UN PARCOURS À LA POINTE DES ARTS PREMIERS

Le XXIe siècle sera « tribal » ou ne sera pas. Fort de cette intuition, « Le Parcours des mondes » fête, cette année, sa douzième édition dans la capitale, en accueillant 60 exposants d'Arts premiers dont la moitié viennent de Belgique et des États-Unis. Au cœur du quartier historique de Saint-Germain-des-Prés, le Salon s'articule autour de plusieurs expositions thématiques. Amateurs de bijoux ? La galerie Maine Durieu propose un véritable « Salon de beauté » constitué de parures d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. Pour les collectionneurs de photographies, rendez-vous chez Michael Evans Tribal Art pour admirer les portraits du XIXe siècle d'aborigènes d'Australie et de Maori de Nouvelle-Zélande. Et pour la première fois, dans ce « Parcours des mondes », deux exposants d'art contemporain, Fine Art Studio (Belgique) et la galerie Vallois (Paris) ont été sélectionnés. Une décision stratégique car *« aujourd'hui, de nombreux collectionneurs d'art tribal sont aussi collectionneurs d'art contemporain,* révèle Pierre Moos, le directeur du Salon. *Ce pont entre ces deux univers peut nous amener de nouveaux collectionneurs.* » Le signe que l'engouement pour les Arts premiers n'est pas prêt de s'éteindre. **A. R.**

Parcours des mondes 2013. Du 10 au 15 septembre. 11h-19h les mer., ven. et sam. 15h-21h mar. 11h-21h jeu. 11h-17h dim. Quartier des Beaux-Arts à Saint-Germain-des-Prés, Paris 6e. www.parcours-des-mondes.com

Dominique Zinkpè, *Silhouettes*, 2013, bois et pigments, 158 x 40 x 22 cm, galerie Valois





UNE RENTRÉE EN FANFARE

Pour bien commencer l'année, les galeries Christian Berst et Sator à Paris font la fête pour un vernissage commun. Une façon conviviale de se faire remarquer quand on est situé dans un passage peu fréquenté. Aurélie Romanacce TEXTE

Pour cette deuxième édition, la galerie Christian Berst, spécialisée dans l'art brut, et la galerie d'art contemporain Sator ont décidé d'unir leurs forces le 7 septembre en organisant un vernissage hors du commun. Performances, concerts, projections vidéo, les œuvres d'art quittent le White Cube pour investir le passage Gravilliers pendant toute une journée. Le but? « *Se démarquer de toutes les autres galeries qui vernissent à la rentrée, en touchant un public plus large* », explique Alexandra Decraene, organisatrice de l'événement. Les deux galeries, qui ne se connaissaient pas avant de s'installer dans le passage, ont préféré miser sur la convivialité sans pour autant renoncer à une programmation exigeante. Entre les performances de Simon Takahashi, d'Emilie Schalck et les concerts d'Ignatus et Marion Corrales, la journée est placée sous le signe de la découverte et de l'expérimentation. L'occasion de découvrir dans une tout autre ambiance les dernières acquisitions d'art brut dénichées par Christian Berst à travers le monde et les tableaux inquiétants en noir et blanc de Truc-Anh à la galerie Sator. ■

À VOIR

Passage pas/sage, édition 2013
Le 7 septembre

GALERIE CHRISTIAN BERST ET GALERIE SATOR, PARIS
Passage des Gravilliers (3e). 15h-22h. Gratuit. www.passage-pas-sage.com



Le Torse, dans le jardin du Clos des Cimaises

MARC PETIT
CHAMPION DE BRONZE

À l'âge où les adolescents s'amusent à jouer au ballon, Marc Petit préférait déjà manipuler le bronze. Un savoir-faire qu'il découvre à quatorze ans auprès de deux sculpteurs, René Fournier et Marcel Gimond, qui lui transmettent les fondements d'une technique ancestrale et une vraie réflexion sur l'art. Une vocation jamais démentie comme on peut le constater dans cette grande rétrospective au Clos des Cimaises qui célèbre « Trente ans de bronzes » de l'artiste en accueillant plus de 250 sculptures dans ses salles et ses jardins. Au cœur du travail de Marc Petit ? Des silhouettes élancées et mélancoliques qui accrochent le regard par leur présence inquiétante et leur figure tourmentée. Un sujet que le sculpteur ne finit pas d'explorer comme on peut le voir dans cette toute dernière série de hauts-reliefs monumentaux. Parmi ceux-là, *Le Testament* présenté en avant-première est le résultat de plusieurs années de travail. ■ **A. R.**

À VOIR

Marc Petit
30 ans de bronzes.
Jusqu'au 10 octobre

GALERIE D'ART LE CLOS DES CIMAISES, ST GEORGES DU BOIS
lieu-dit La Chaumière.
14h30-19h (sf les mar. et mer.)
Gratuit. Tél. : 05 46 43 23 08.
www.leclosdescimaises.fr

SAINT-ÉTIENNE : UN SIÈCLE D'UTOPIES HABITABLES



À travers la collection design du musée d'Art moderne, la Cité du design retrace un siècle d'utopies. Où matériaux, formes et idées se répondent.

Marie-Christine Loriers TEXTE

↗ **Georges Nelson,** *Fauteuil MAA,* 1958, acier inoxydable, résine polyester renforcée de fibre de verre et élastomère

^ **Mathieu Matégot,** *Le gai fonctionnalisme,* 1953-1955, étagères Dédal, fauteuil Copacabana, chaises (Nagasaki, Panama et Kyoto), fauteuil Santiago, table Domino, porte-revues, pousse-pousse, table, lampe, métal et métal perforé.

La collection de design du musée d'Art moderne de Saint-Étienne métropole sort de sa réserve et s'expose à la Cité du design. Voici l'occasion de réviser ses classiques, standards, mythes et icônes. Jeanne Brun, commissaire de l'exposition et conservatrice, ne se contente pas de montrer une vitrine de ce « vintage » dont la cote ne cesse de croître : elle s'attache à « *sortir de la vision innocente du design, à exprimer sa capacité, à rendre concrètes des utopies* ». Société, habitat, production, les enjeux convergent. La scénographie de Noémie Bonnet Saint-Georges et Éric Bourbon sert le propos. Le visiteur suit une sorte de rue bordée de pièces ouvertes, contenant des meubles représentatifs d'une tendance, d'un mode de pensée. Plaisir des matières, des formes, saisissante actualité de ces objets d'époque –seul regret, l'absence de références aux architectures du temps.

La première scène donne le ton : abandon de l'ornement au profit de la fonction et de la production en série. La chaise Thonet n° 14, la simple chaise de bistrot, illustre le tournant du siècle, suivi du



^ Quasar (Nguyen Manh Khan'h, dit), Fauteuil gonflable, 1968, polychlorure de vinyle (PVC)

mythique fauteuil Sitzmaschine de Josef Hoffmann (1904). Ensuite, on passe à Rietveld, ode à la géométrie. L'hygiénisme soigne sa ligne. Le Mouvement moderne avec le mouvement Bauhaus et la revue *Esprit nouveau*, tracent le trait fonctionnel, la rationalisation selon Le Corbusier. Il s'assouplit avec Alvar Aalto et les Scandinaves, ou Charlotte Perriand. Le bois réchauffe l'acier. Après-guerre : l'*american way of life* trouve les matériaux du confort, polyester, bois moulé : Eames, Saarinen, Nelson dessinent des meubles toujours d'actualité. On consomme pop-jetable avec Prisunic dans les années 1970, on rêve Spoutnik. Roger Talon dessine la télévision portable Téléavia P111 et les TGV. Le léger, le gonflable font la nique au patrimonial. Subversion, l'atelier A, le groupe Totem à Lyon, les Italiens Pesce ou Memphis osent le décor postmoderne. L'Atelier Van Lieshout démonte le fantasme de la perfection technique et du bon goût. Enfin, un système environnement de Matali Crasset avec sacs Barbès et balais de trottoirs illustre notre décade. Moindre trace. ■

À VOIR

Histoire des formes de demain

Jusqu'au 16 mars 2014

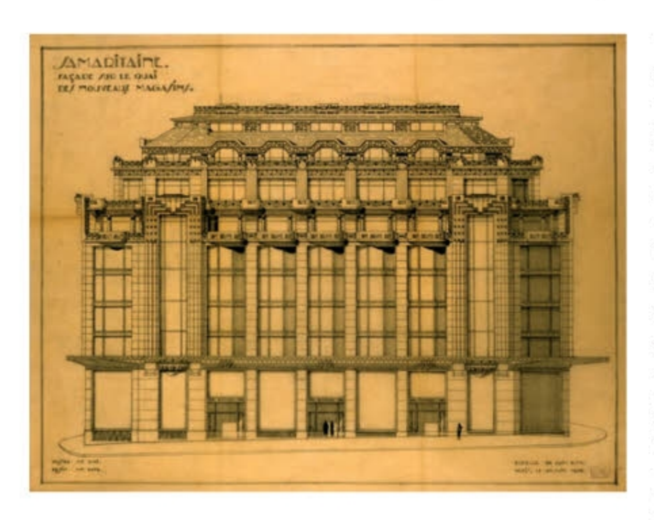
CITÉ DU DESIGN, SAINT-ÉTIENNE

3, rue Javelin-Pagnon.
11h-18h (sf lun.). 2 €/4 €.
Tél. : 04 77 49 74 70.
www.citedudesign.com



Le palais de Chaillot accueille, du 16 octobre au 17 février, la première grande rétrospective française sur l'Art Déco. Placée sous le signe de l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels de 1925, elle rend aussi hommage à l'architecture. Martine Guilcher TEXTE

L'ART DÉCO
SOUS TOUTES SES FORMES À CHAILLOT



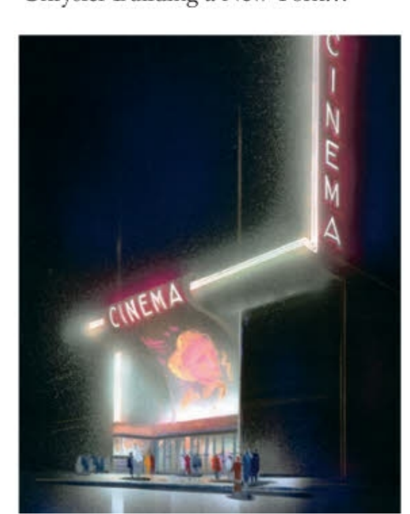
« *C'est la première fois que le sujet ne se limite pas aux arts décoratifs. Il est abordé en grande partie sous l'angle architectural* », annonce Philippe Rivoirard, architecte et commissaire avec Emmanuel Bréon, de « 1925, quand l'Art Déco séduit le monde ». Un bon tiers des 1 100 m² du parcours de l'exposition seront consacrés aux maquettes et autres dessins d'architectes. L'occasion de rappeler qu'on doit à ce « made in France » quelques icônes nationales et internationales. En vrac : la Samaritaine de Frantz Jourdain et Henri Sauvage, le cinéma le Louxor d'Henri Joseph Marie Zipcy, le Grand Rex d'Auguste Bluysen, la villa Cavrois de Robert Mallet-Stevens à Lille, mais aussi l'Empire State Building, le Chrysler Building à New York…

L'exposition met en lumière, à travers différentes techniques (décoration, peinture, sculpture…), les conditions sociales de l'après-guerre marquée par l'automobile, le tourisme, l'émancipation des femmes, la reconstruction… Cette esthétique, en rupture avec l'exubérance de l'Art nouveau, est le fruit d'un travail d'équipe avec ses têtes d'affiche : le décorateur Jacques-Émile Ruhlmann, l'architecte Pierre Patout, la peintre Tamara de Lempicka… Cette rétrospective analyse aussi à quel point le succès de l'exposition de 1925 a été un détonateur qui a permis une nouvelle expression de la verticalité et des simplifications des formes. Les artistes français ont influencé le monde entier, consacrant l'Art Déco comme le premier style international. ■

Transformateur électrique, Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes, Paris, 1925 : vue de la réalisation (cliché Albin Salaün)

Nouveaux magasins de La Samaritaine, 1925-1929. Quai du Louvre, Paris 1er : élévation sur le quai (éch. 1:100)

Projet de cinéma, bd Poissonnière, Paris 2e : perspective extérieure



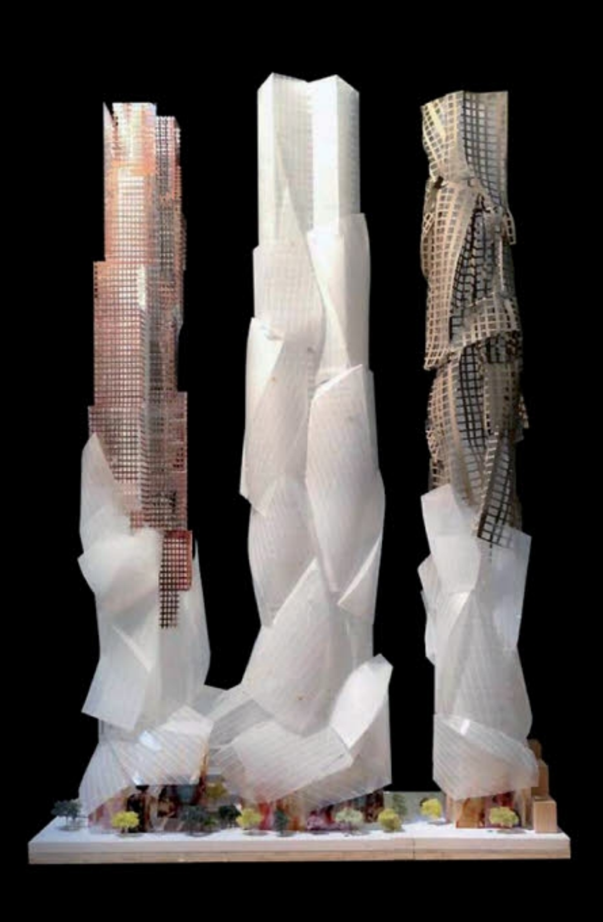
À VOIR

1925, quand l'Art Déco séduit le monde
Du 16 octobre au 17 février 2014

CITÉ DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE, PARIS
1, place du Trocadéro (16e). 11h-19h (sf mar.). 11h-21h le jeu. 6 €/9 €. www.citechaillot.fr

RELOOKER SON BERCEAU : ULTIME DÉFI DE FRANK GEHRY ?

« *Toronto s'est développée jusqu'à ressembler à n'importe quelle autre ville ratée* », déplore Frank Gehry. À 84 ans, la star internationale entend bien changer la donne. Après l'AGO (Art Gallery of Ontario), livrée en 2008, son second geste architectural sera sans doute le plus fort d'une carrière passée à repousser les frontières du possible. Un nouveau projet qui vise à convertir en « quartier culturel » une zone industrielle du centre-ville de Toronto, sa ville natale, et qui prévoit un trio de tours ondoyantes décollant d'un podium en verre baptisé « le nuage »… Ce challenge gehryesque en diable, offre au célèbre impresario, et bâtisseur David Mirvish, l'occasion de s'offrir un show archi spectaculaire. **M. G.**



LES POSSIBILITÉS **D'UNE ÎLE**



La maquette de la future Cité musicale de l'île Seguin a été dévoilée le 11 juillet par les architectes Shigeru Ban et Jean de Gastines. Intégrée au plan d'urbanisation de Jean Nouvel, elle en est le projet phare. Ce nouvel équipement musical regroupera salles de concerts, lieux d'enseignement, centre de séminaires, restaurants et commerces. L'architecture se distingue par la silhouette ovoïde d'une coque de bois tressée qui semble flotter sur un miroir d'eau. Cet auditorium (de 1100 places) sera doté d'une grande voile de 1000m² de panneaux photovoltaïques qui suivront la rotation du soleil. Perché sur le fleuve et à la pointe de l'innovation, ce symbole environnemental sera aussi un lieu de promenade où le public pourra se rendre en bateau. Les travaux débuteront en mars 2014. Premiers spectacles prévus pour 2016. Coût : 170 millions d'euros. **M. G.**

ZOOM **SUR TROIS LAURÉATS EN 2013**

Marc Barani a remporté le Grand Prix national d'architecture 2013 pour l'ensemble de son œuvre. Anthropologue de formation, l'architecte niçois, qui travaille en équipe pluridisciplinaire, définit l'architecture comme *« la science des correspondances subtiles »*.
Il s'est fait connaître avec la *Passerelle du millénaire* (2001) à Contes, dans les Alpes-Maritimes, et s'est vu décerner la célèbre Équerre d'argent pour le terminal du tramway de Nice (2008). Créé en 1975 et relancé en 2004, ce Grand Prix est remis tous les deux ans. Marc Barani a reçu en juin dernier 10 000 € et un diplôme conçu par le plasticien Daniel Buren.

Paola Viganò est la première femme à décrocher le Grand Prix de l'urbanisme, qui lui sera remis à l'automne prochain. Cette Milanaise, urbaniste, professeure et chargée de recherches est surtout connue pour ses travaux sur la « ville diffuse » et les espaces de faible densité. Un concept élaboré avec Bernardo Secchi, avec qui elle a créé l'agence Studio en 1990. Elle s'est illustrée par ses projets urbains à Anvers, Saint-Nazaire (Ville-Port), Rennes (l'écoquartier de la Courrouze)...

L'Harpa, nouveau centre de concerts et de congrès de Rekjavick (Islande) a reçu le prix d'Architecture contemporaine de l'Union européenne (Mies van der Rohe Award 2013). Une récompense décernée à une œuvre qui favorise le dialogue avec la cité. La façade de verre et d'acier de ce pôle culturel signé Henning Larsen Architects et Batteríið Architects filtre la lumière du jour et reflète la ville comme dans un kaléidoscope, ranimant ainsi le vieux port de la capitale islandaise.

LES TRÉSORS DE **SIR ALBERT RICHARDSON**

La collection de sir Albert Richardson, cachée pendant 50 ans, sera mise en vente chez Christie's, à Londres, les 18 et 19 septembre prochains. Ce n'est pas tous les jours que l'on a accès à une telle vente, même chez Christie's.
Pendant presqu'un demi-siècle les trésors du célèbre collectionneur, architecte et président de la Royal Académie (de 1954 à 1956), Sir Albert Richardson (1880-1964), ont été préservés. Figure majeure de l'architecture anglaise, surtout connu (outre-Manche) pour ses maisons géorgiennes, il a fait évoluer son travail vers un classicisme structurel qui l'a rapproché d'Auguste Perret (1874-1954). Sa collection éclectique dévoile un érudit qui s'intéressait à tout. En vente, des maquettes rarissimes, des dessins de Palladio introuvables, des tableaux d'origine britannique, des meubles, sculptures, objets, statues de jardin, livres, horloges, instruments de musique et… costumes géorgiens. En tout, pas moins de 650 lots exceptionnels pour une recette estimée à 4 millions de livres sterling. **M. G.**
www.christies.com

AIR GUNTHER VS SAM



Collusion

Julien Blanpied

Assistant d'expositions au MAC/VAL et commissaire d'expositions (« Royal Wedding », « Framing Abstraction »), il contribue à différents catalogues et magazines comme Horsd'œuvre *ou* Blackpool Magazine. *Il est également musicien.*

Le dimanche 17 août 1969, le deuxième jour du festival de Woodstock et devant des centaines de milliers de personnes, Joe Cocker est le premier à monter sur scène. Âgé de seulement 25 ans, accompagné de son groupe The Grease Band, il réalise une performance inaugurale qui le fait entrer directement dans la cour des grands, notamment grâce à son interprétation de *With a Little Help From my Friends* des Beatles qu'il chante en mimant les gestes du pianiste puis du batteur, passant d'un « Air Instrument » à un autre. Il improvise une pantomime qui deviendra un phénomène de société : Joe Cocker, extatique, pratique le « Air Guitar », sans le nommer. C'est-à-dire qu'il mime un guitariste sans avoir l'instrument en main. Après sa prestation, une tempête provoque l'interruption du festival pendant plusieurs heures. La réalité devient mythe.

En 2008, l'artiste britannique Sam Taylor-Wood réalise *Sigh* (qu'on peut traduire par *soupir*). Elle a filmé le BBC Concert Orchestra, mimant une composition d'Anne Dudley écrite pour 56 musiciens. L'installation monumentale présente 8 écrans suspendus. Autant de sections cohérentes d'instruments absents (cordes, bois…) qui offrent une réelle et sensible perspective du son dans l'espace de la salle. Les musiciens professionnels portent leurs vêtements quotidiens et pratiquent le « Air Instrument ». Ils jouent de mémoire ce qu'ils seraient censés jouer réellement. Le regard du spectateur est perturbé dans la mesure où il est focalisé généralement sur l'objet sonore. Ce vide dévoile le corps du musicien, recentré sur ses gestes, presque automatique. Déjà en 2005, dans sa vidéo *Prelude in Air,* Sam Taylor-Wood montrait un violoncelliste soliste en symbiose avec son instrument « en creux », interprétant un prélude de Bach.

Le concept d'Air Guitar devient un phénomène de société quand un concours est lancé en 1996 par les étudiants du département audiovisuel des Arts décoratifs de Oulu, en Finlande. Un championnat programmé durant le Oulu Music Video Festival, et consacré à la culture populaire sous forme de vidéos musicales, projections de films et concerts.



<< **Sam Taylor-Wood,** *Sigh*, 2008, installation vidéo

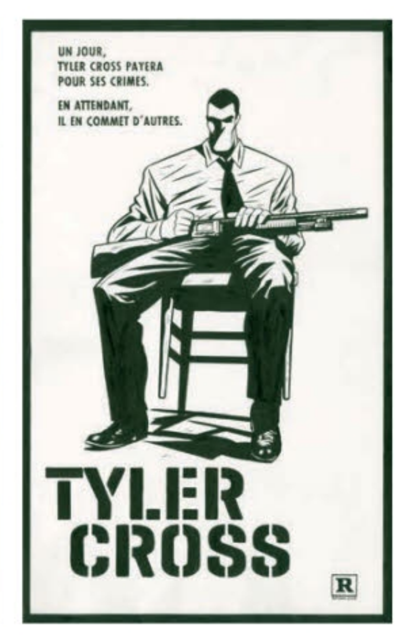
< **Gunther Love,** champion du monde d'Air Guitar 2009 et 2010

Il se raconte que l'idée originale avait brièvement été exploitée par les Anglais, un an auparavant, lors de soirées au Lift Club, à Brighton. Ce qui est certain, c'est qu'il est inutile de savoir jouer réellement de son instrument. Le groupe Rinôçérôse lui consacre un clip, *Music Kills Me*, en 2002, et Rita Cadillac décide, en 2004, de monter la Fédération française d'Air Guitar en accord avec les championnats du monde. En 2008, Airnadette devient le premier Air Groupe. Sylvain Quimène, alias Gunther Love « *l'homme au pantalon doré* », intègre la formation en 2009. Il est consacré champion du monde la même année puis en 2010, tandis qu'on ne compte plus les allusions au manche de guitare absent.

John Cage, dans son fameux *4'33*, indique en complément de la partition : « *Le titre de cette œuvre figure la durée totale de son exécution en minutes et secondes. À Woodstock, New York, le 29 août 1952, le titre était 4'33" et les trois parties 33", 2'40" et 1'20". Elle fut exécutée par David Tudor, pianiste, qui signala les débuts des parties en fermant le couvercle du clavier, et leurs fins en ouvrant le couvercle. L'œuvre peut cependant être exécutée par n'importe quel instrumentiste ou combinaison d'instrumentistes et sur n'importe quelle durée.* » Les instruments réunis ne produisirent alors aucune note de musique. L'installation vidéo de Sam Taylor-Wood renverse la proposition en ôtant tous les instruments, mais en conservant les notes. C'est ce même vertige issu de la synesthésie qui est stimulé, exaltant notre capacité à produire des images associées à des sons. Le musicien est là, la musique aussi, il manque ce qui lie les deux, celui qui a « *la faculté de ranger/d'agencer* » (les notes), pour reprendre l'étymologie du mot « *instrument* ». ■







LA LIGNE CLAIRE SELON BRÜNO

Avec son interprétation très personnelle de la ligne claire, le dessinateur Brüno démontre à chacun de ses albums qu'il est possible d'extirper un style hypercodifié de ses propres automatismes. Les planches originales de son dernier album, *Tyler Cross*, exposées chez Maghen à Paris, en sont le plus bel exemple.

Philippe Peter TEXTE

Deux ans à peine après leur première rencontre au festival Quai des bulles de Saint-Malo, le scénariste Fabien Nury et le dessinateur Brüno publiaient *Atar-Gull ou le destin d'un esclave modèle*. Un album unanimement salué par la critique, et devenu l'un des grands succès de l'année 2011. Fort de cet accueil, le duo a remis le couvert et vient de boucler le premier volet d'une série prometteuse, *Tyler Cross* (aux éditions Dargaud). Un polar froid et implacable dont les planches originales seront exposées du 18 septembre au 5 octobre à la galerie Maghen, à Paris.

Si leur première collaboration avait pour décor une Jamaïque encore esclavagiste à l'aube des années 1830, Nury et Brüno se sont cette fois intéressé à l'Amérique des années 1950. Leur personnage principal y braque un chargement de dix-sept kilos d'héroïne appartenant à la mafia, avec toutes les conséquences néfastes pour la santé humaine qu'une telle entreprise peut avoir.

On sent le dessinateur très à l'aise dans cette ambiance pesante, à la croisée du roman noir le plus pur et du film de gangsters musclé, façon Tarantino ou Ritchie. Très influencé par le cinéma, y compris d'un point de vue technique, Brüno multiplie les cinémascopes, tandis que la succession effrénée de vues en plongée/contre-plongée rythme les cases dès lors que les événements s'emballent. Son trait « ligne claire » lui permet d'ancrer profondément son récit dans le neuvième art et ses codes narratifs, proposant toutefois une interprétation graphique des plus originales d'un genre largement éculé.

En tout, une quarantaine de planches du premier tome de *Tyler Cross* (encre, noir et blanc) sont mises en vente, de même que quinze illustrations spécialement réalisées pour l'exposition. L'occasion d'admirer le travail d'un dessinateur passé maître dans l'art du clair-obscur. L'album est proposé en couleurs ou en noir et blanc, version qui permet une meilleure mise en valeur du travail de Brüno sur les jeux de lumière. ■

À VOIR

Brüno

DU 18 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE

GALERIE DANIEL MAGHEN, PARIS

47, quai des Grands-Augustins (6e).
10h30-19h (sf dim. et lun.).
Gratuit. Tél. : 01 42 84 37 39.
www.danielmaghen.com

Avec *Les Ombres*, dont les planches originales sont présentées à la galerie Champaka, le dessinateur Hippolyte se penche sur la condition des réfugiés. Des aquarelles intenses, qui jonglent entre les ombres et la lumière. Philippe Peter TEXTE



SUR LES CHEMINS DE L'EXIL

Converti de longue date au reportage en bande dessinée qu'il publie régulièrement dans la revue *XXI*, Frank Meynet, alias Hippolyte, n'en oublie pas moins sa passion pour le livre. L'auteur délaissera ainsi pour quelque temps le relief escarpé de La Réunion –son île d'adoption– à l'occasion d'une exposition dédiée à son dernier album, *Les Ombres* (chez Phébus), cosigné avec Vincent Zabus. Fable onirique consacrée à la condition de réfugié, cet ouvrage « *monstrueux* » comporte près de 200 pages réalisées en couleurs directes. Hippolyte le considère d'ailleurs comme son « *travail le plus important jusqu'ici* ». La galerie Champaka à Paris présente en avant-première les planches extraites de cette bande dessinée (dont la sortie est prévue le 3 octobre), mais aussi du *Maître de Ballantrae* (2006-2007) et de *Minik* (2008). Une centaine d'œuvres réalisées pour l'essentiel à l'encre et à l'aquarelle, techniques de prédilection de l'auteur. ■

À VOIR

Hippolyte
Ombres ou lumière ?
DU 10 AU 28 SEPTEMBRE

GALERIE CHAMPAKA, PARIS
67, rue Quincampoix (3e). 14h-19h30 (sf dim.). Sur RDV les lun. et mar. Gratuit. Tél. : 01 57 40 67 80. www.galeriechampaka.com

LE DOUBLE ANNIVERSAIRE DES JOURNÉES DU PATRIMOINE

Comme chaque année depuis 1984, le troisième week-end de septembre sera dédié à la célébration du patrimoine français. Une édition néanmoins singulière, puisqu'elle correspond à un double anniversaire : 30 ans pour les journées européennes du patrimoine, et 100 pour la loi fondatrice de la protection des monuments historiques.

Anastasia Altmayer TEXTE

Après des prémices en 1887 (sous la monarchie de Juillet), la loi du 31 décembre 1913 intervient comme l'élément fondateur du volet patrimonial de la politique culturelle française. Permettant à la puissance publique de classer un monument sans l'accord de son propriétaire, même privé, elle impose en effet une vision très stricte de la protection, confirmée par les sanctions pénales qu'elle prévoit en cas de transgression de ses dispositions.

Mais vision stricte de la protection –on compte aujourd'hui 43 000 bâtiments protégés, dont 14 000 sont classés monuments historiques– n'est pas synonyme de définition rigide de la notion de patrimoine. Celle-ci a notablement évolué depuis 1913 et s'est étendue tant chronologiquement –aux monuments des XIXe et XXe siècles– que typologiquement, avec notamment la reconnaissance croissante qu'a acquis le patrimoine industriel, scientifique et technique. Sans compter le patrimoine immatériel, objet d'une convention de l'Unesco en 2003. ■

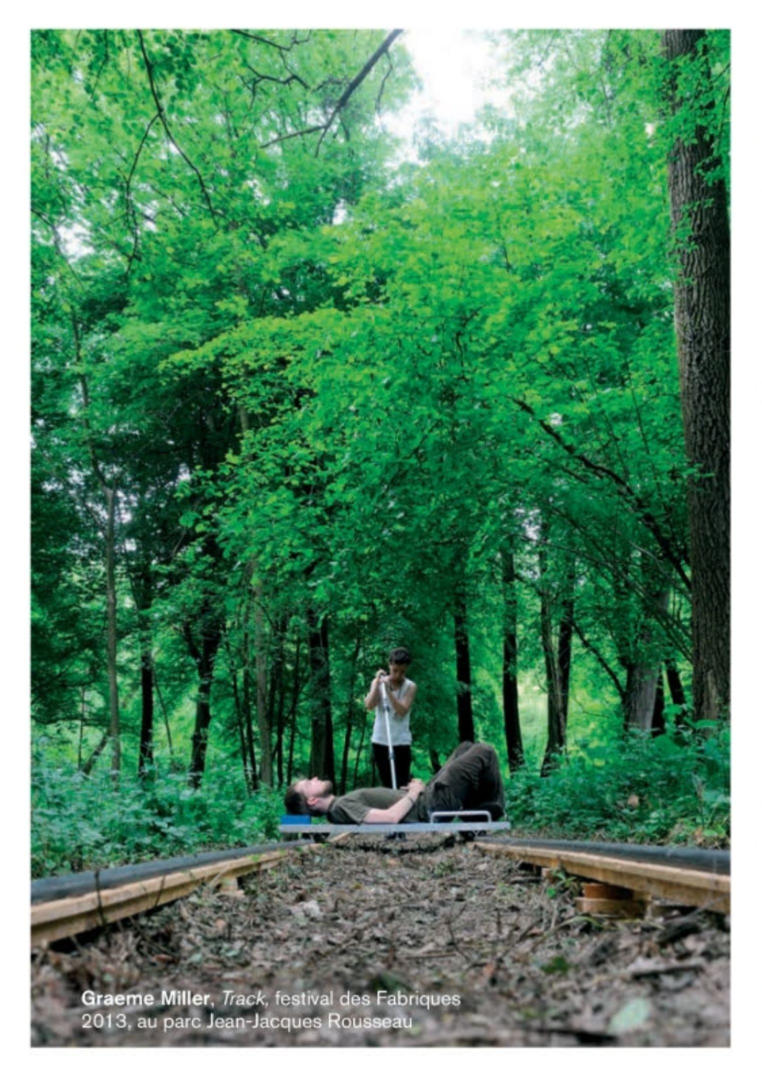
À VOIR

Journées européennes du patrimoine
LES 14 ET 15 SEPTEMBRE
partout en France.
www.journeesdupatrimoine.culture.fr

EN ILE-DE-FRANCE



> **Journées du patrimoine Pierre Bergé,** Studio YSL



Graeme Miller, *Track*, festival des Fabriques 2013, au parc Jean-Jacques Rousseau

AILLEURS EN FRANCE

< LE PARC JEAN-JACQUES ROUSSEAU (OISE):

Ce parc du XVIIIe siècle, qui accueillit le philosophe Jean-Jacques Rousseau les dernières semaines de sa vie, est aussi un lieu de résidence artistique. Oscillant entre performance, écriture, musique et danse, les résidents proposent des promenades singulières, mêlant fiction et invention aux allées du jardin.

PARC JEAN-JACQUES ROUSSEAU, 60950 ERMENONVILLE

LA VILLA CAVROIS (NORD) :

Construction de l'architecte Robert Mallet-Stevens, elle incarne l'esprit avant-gardiste des années 1930 et ouvrira entièrement au public en octobre 2014 après un vaste chantier de rénovation. Pour patienter, les curieux peuvent découvrir cette année son parc, son allure extérieure et son vestibule.

VILLA CAVROIS, 60, AVENUE JOHN FITZGERALD-KENNEDY, 59170 CROIX

LE HANGAR 108 (SEINE-MARITIME) :

C'est la dernière occasion de visiter ce hangar portuaire qui abrite les ateliers de restauration des quatre clochetons de la cathédrale de Rouen. Avant sa destruction programmée pour fin 2013, il accueille une exposition célébrant le 100e anniversaire de la loi de protection des monuments historiques.

HANGAR 108, 76 000 ROUEN

LA VILLA ROMÉE (ALPES-MARITIMES) :

Grande première que cette ouverture publique de la villa cannoise érigée par l'architecte Georges-Henri Pingusson à ses débuts en 1928. Élégante et audacieuse, elle emprunte des éléments à l'aviation comme au monde maritime (les hublots), ainsi qu'à l'architecture traditionnelle de la région (les tuiles rondes).

VILLA ROMÉE, 5, ESPLANADE DU GOLFE, 06400 CANNES

LA HALLE FREYSSINET :

Seul édifice parisien de l'ingénieur Eugène Freyssinet n'ayant pas été détruit, la Halle des Messageries de la gare d'Austerlitz fut érigée entre 1927 et 1929 pour accueillir les trains de marchandises. Sur ses 310 mètres de long, un tiers environ est resté désaffecté. Les voies ferrées y sont encore visibles.

HALLE FREYSSINET, 55 BOULEVARD VINCENT AURIOL, 75013 PARIS

< LA FONDATION PIERRE BERGÉ YVES SAINT LAURENT :

Si l'on peut visiter toute l'année les salons de la fondation et le studio d'Yves Saint Laurent, le public n'a habituellement pas accès au bureau de Pierre Bergé ni à la salle de réunion. Il pourra y pénétrer lors des journées européennes du patrimoine et découvrir les Warhol, Cocteau et autre Picasso qui ornent les murs de ce haut lieu de la mode.

FONDATION PIERRE BERGÉ YVES SAINT LAURENT, 3 RUE LÉONCE REYNAUD, 75016 PARIS

L'INSTITUT NATIONAL DU PATRIMOINE :

Les étudiants de l'INP –qui forme conservateurs et restaurateurs français– accueillent exceptionnellement le public dans leurs ateliers de restauration. L'occasion de voir l'avant, le pendant ou l'après et d'en savoir davantage sur ces véritables chirurgiens esthétiques des œuvres d'art.

INSTITUT NATIONAL DU PATRIMOINE, DÉPARTEMENT DES RESTAURATEURS, 150, AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON, 93210 SAINT-DENIS-LA-PLAINE

MAISON D'HÔTES

Si les résidences d'artistes sont légion, rares sont les initiatives du même genre qui s'adressent aux commissaires d'expositions. La Maison populaire de Montreuil fait partie de ces exceptions, puisqu'elle confie depuis plusieurs années sa programmation à de jeunes et prometteurs curateurs francophones.

Isabelle Giovacchini TEXTE



^ Vue de l'exposition « Mélodies en sous-sol », à la Maison populaire, de janvier à mars 2013

> Vue de l'exposition « L'Intervalle », à la Maison populaire, d'avril à juin 2013

Véritable laboratoire de recherche et de création inauguré à Montreuil en 1966, la Maison populaire est aussi, comme son nom l'indique, un lieu d'éducation destiné à une population de proche banlieue en demande d'activités culturelles riches et variées. En 1986, avec l'arrivée d'Annie Agopian, son actuelle directrice, la structure se renouvelle sans pour autant trahir ses préoccupations d'origine et développe des activités qui stimulent la curiosité, la réflexion et la recherche : on peut ainsi se rendre à la « Maison pop » pour assister à une projection de film d'animation, à un débat ou un concert, ou encore participer à un stage de yoga ou un atelier d'arts plastiques.

En 1995, Annie Agoyan décide de confier la programmation des expositions à de jeunes critiques. Sélectionnés sur dossier, ces derniers investissent le centre d'art pour une résidence d'un an. L'initiative est un succès, puisque des commissaires comme Claire

Le Restif, Estelle Pagès, Émilie Renard, Florence Ostende, ou encore le collectif Le Bureau s'y succèdent et sont maintenant en charge de centres d'art tel le Crédac d'Ivry-sur-Seine, ou multiplient les projets curatoriaux au sein de prestigieuses institutions, comme par exemple la fondation d'entreprise Ricard ou le musée d'Art moderne (Mudam) de Luxembourg.
La programmation de 2013, orchestrée par Anne-Lou Vicente, Antoine Marchand et Raphaël Brunel, et centrée sur la notion de transmission, inaugure son dernier chapitre *(lire l'interview ci-contre)*. En 2014, Marie Frampier, 28 ans seulement, repérée pour ses écrits dans la revue *02* ou ses projets curatoriaux à Astérides (Marseille), nous livrera à son tour une série de quatre expositions au titre énigmatique, « Trois véritables préludes flasques (pour un chien) », emprunté à la pièce éponyme du compositeur Erik Satie. ■



COMMENT FAIRE ACTE DE CANDIDATURE ?

Profil du commissaire

L'appel à projet de la Maison populaire est ouvert aux commissaires professionnels de moins de 45 ans, vivant en France, dont c'est l'activité principale et qui disposent au moins d'une première expérience de commissariat. Le commissaire percevra pour l'ensemble de sa mission 9 000 € sous forme de droits d'auteur.

Missions du commissaire

Le commissaire est chargé d'assurer la réalisation de trois expositions sur une période de neuf mois, de gérer un budget de 50 000 € pour la réalisation de ces expositions, de sélectionner les artistes et coordonner les différentes phases préparatoires des expositions avec l'équipe en place et les différents partenaires, de la rédaction des différents supports de communication et de médiation, de la rédaction du catalogue et du suivi de sa fabrication, de participer à l'élaboration des événements en direction des publics.

Le dossier doit contenir

- un formulaire d'inscription téléchargeable sur www.maisonpop.fr/incription_appelaresidencecommaissaire
- une note d'intention synthétisant le projet proposé pour la résidence ainsi que les motivations du candidat
- un dossier complet détaillant l'ensemble du projet proposé pour la résidence (artistes envisagés, éléments de scénographies, budget prévisionnel, photographies…)
- un CV et une biographie
- une copie d'inscription en micro BNC, Agessa et/ou Maison des artistes
- un chèque de 5 € pour les frais de dossier à l'ordre de la « Maison populaire ».

MAISON POPULAIRE (ACC), 9bis, RUE DOMBASLE, MONTREUIL. TÉL. : 01 42 87 08 68. WWW.MAISONPOP.FR

3 QUESTIONS À…

ANNE-LOU VICENTE, ANTOINE MARCHAND ET RAPHAËL BRUNEL

Comment avez-vous construit ce projet d'exposition ?
Nous nous sommes rencontrés via Volume, *[*www.revuevolume.fr*] revue d'art contemporain sur le son créée en 2010 par Anne-Lou et Raphaël. Nos échanges ont révélé de nombreuses affinités sur le plan artistique, notamment sur les questions liées à la transmission. Notion à partir de laquelle nous avons commencé à élaborer un projet d'exposition qui s'est précisé à l'occasion de l'appel à résidence de la Maison populaire. Le cycle « Le Tamis et le sable » tient son nom du titre du second chapitre du roman d'anticipation de Ray Bradbury,* Fahrenheit 451, *car sa portée métaphorique sur la transmission nous a intéressés.*

Ce projet s'articule en trois volets. Comment les reliez-vous ?
Chaque exposition aborde d'un point de vue singulier la transmission comme mise en mouvement d'un savoir ou d'une information, ainsi que la manière dont l'art véhicule ces enjeux et s'en empare. Si certaines approches artistiques relevant de l'appropriation, des cultures populaires, de l'oralité ou du langage se retrouvent d'un volet à l'autre, c'est le paradoxe de la transmission, sa face cachée, qui anime de manière sous-jacente le cycle. Ce qui a été reçu d'un message rend compte simultanément de ce qui a été perdu et reste inaccessible. Transmission orale, langage et mémoire participent d'une forme de résistance poétique.

Que racontera le troisième volet du cycle, inauguré le 1er octobre ?
Il explorera davantage le potentiel de la transmission et un ensemble de formes liées au langage et à l'oralité, mais aussi à la mémoire et l'architecture. Il se structure autour du principe mnémotechnique du palais de mémoire, matérialisé ici par Guillaume Constantin, qui fera œuvre tout en accueillant les pièces d'autres artistes.

AINSI FONT, FONT, FONT…

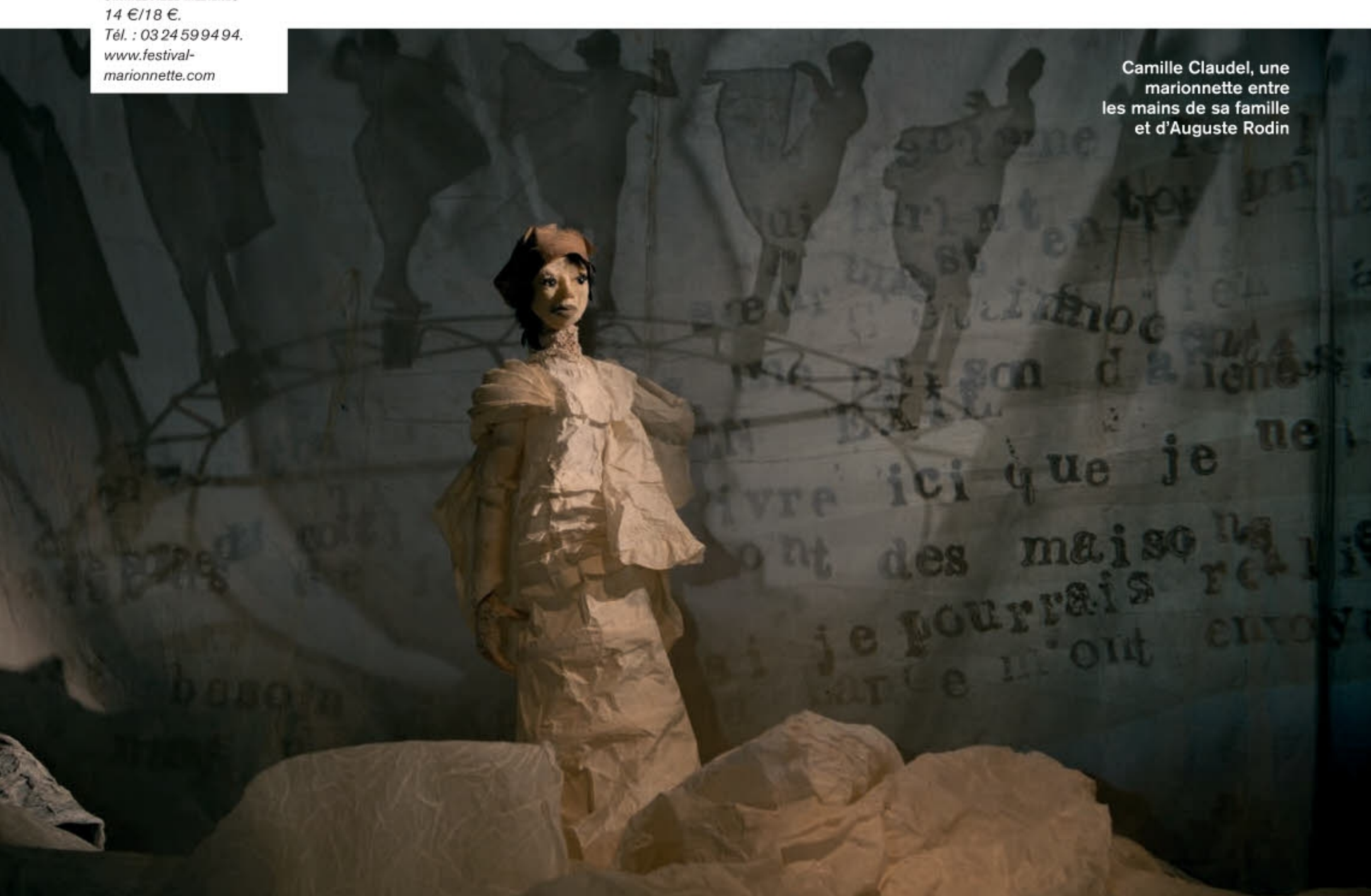
De drôles de polichinelles se rassemblent depuis plus d'un demi-siècle à Charleville-Mezières. Et quelques-uns d'entre eux, venus du monde entier, se prennent même pour des artistes. Sabrina Silamo TEXTE

À VOIR

Festival mondial des théâtres de marionnettes
Du 20 au 29 septembre
DIVERS LIEUX, CHARLEVILLE-MÉZIÈRES
14 €/18 €.
Tél. : 03 24 59 94 94.
www.festival-marionnette.com

Charleville-Mezières, sa basilique au style gothique flamboyant, son poète insoumis Arthur Rimbaud et son festival mondial des théâtres de marionnettes. Tous les deux ans (depuis 1961), la ville accueille 250 troupes venues des cinq continents qui ne se doutent pas que les premières figurines façonnées servaient à représenter la vie du Christ… Dans cette Mecque des marionnettes, plus de 50 spectacles sont présentés chaque jour, dans les 44 lieux ouverts à tous les publics. Petite sélection de ce patrimoine culturel immateriel puisée dans l'histoire de l'art.

Originaire de Vilnius, la troupe Lélé, institution lituanienne s'empare des *Mamelles de Tirésias*, une pièce de Guillaume Apollinaire. Renforcée par des écrits d'artistes dada, cette folie surréaliste (un homme change de sexe pour sauver la France d'une démographie en berne) est interprétée par des marionnettes conçues, selon le principe du collage,



Camille Claudel, une marionnette entre les mains de sa famille et d'Auguste Rodin



Les Mamelles de Tirésias, un spectacle où souffle l'esprit de Dada



Piero della Francesca, sa vie, son œuvre, sa marionnette…

à partir de photos d'époque en noir et blanc.
Moins révolutionnaire, la compagnie new-yorkaise Bread and Puppet (qui fête son cinquantième anniversaire) donne vie aux personnages peints par Piero della Francesca. *La Manufacture de l'exultation* mise en scène par le chorégraphe et sculpteur Peter Schumann découpe en une série de tableaux vivants la « Légende de la Vraie Croix », cycle de fresques réalisée par le peintre du Quattrocento dans la basilique Saint-François d'Arezzo en Toscane.
Autre formation, autre ambition : la Néerlandaise Ulrike Quade s'empare de deux figures tragiques de l'art moderne, celles de Munch et de Van Gogh, et crée *Le Cri du Tournesol*. Dans ce spectacle fortement inspiré du bunraku et du butô, elle combine sculpture, danse, mime et performance.
Enfin, le circassien français Brice Berthoud entraîne le spectateur dans l'atelier de Camille Claudel à l'aube de son internement dans l'asile d'aliénés de Montdevergues, dans le Vaucluse. Le spectacle, intitulé *Les Mains de Camille ou le temps de l'oubli*, exprime la trahison, familiale et amoureuse, et la furie créatrice. Car la marionnette, comme la sculpture, insuffle la vie à l'inanité à travers la matière, le geste. Enterré Guignol, ces êtres de fils et de laine sont des figures bien réelles, des citoyennes du chef-lieu ardennais. ■

LA POTERIE DE LOUISE BOURGEOIS

Elle danse, il malaxe. Ou plutôt, il observe un moule charrier l'or et la boue sur un air d'Aznavour. Car plus personne ne s'intéresse à la poterie. « *Et pourtant, pourtant* », chantait le crooner. La compagnie du Zerep se souvient des artisans de Vallauris, cité azuréenne qui accueillit Picasso après la Seconde Guerre mondiale, au milieu de plats, de vases et autres pichets faits maison. Des ustensiles qu'ils soumettront au jugement de Louise Bourgeois, qui accrochée à son déambulateur, reçoit chaque dimanche des artistes inconnus au Chelsea Hotel, en plein cœur de New York… *Enjambe Charles,* spectacle composé de « *chansons engagées, cascades esthétiques, masques d'ogres et cacochymes dansants* », selon les artistes Sophie Perez et Xavier Boussiron, mixe rengaines et cruches grecques. Un théâtre décapant et déjanté. ■

À VOIR

Enjambe Charles
Du 12 au 29 septembre
à 20h30
THÉÂTRE DU ROND-POINT, PARIS
*2bis, avenue Franklin D. Roosevelt. 15 €/28 €
Tél. : 01 44 95 98 21.
www.theatredurondpoint.fr*

ARTISTES EN LUTTE

Des centaines de familles déplacées pour régénérer la vieille ville de Shanghai; les fantômes de deux soldats errent à la frontière de la Corée du Nord et de la Corée du Sud; un échange de sms entre un artiste et des détenus dans un établissement pénitentiaire… Trois propositions signées du Chinois Zhenchen Liu, de la Coréenne Hayoun Kwon ou du Franco-Algérien Mohamed Bourouissa. Leur objectif? Poser un regard critique sur le monde contemporain, en sonder les failles et les contradictions. Ces plasticiens participent à l'exposition « États limites » organisée dans le cadre de la douzième édition du festival Temps d'images. Séquence émotion : l'installation vidéo de Minnette Vári, *Oracle,* dans laquelle la performeuse sud-africaine, inspirée par le tableau de Goya *Saturne dévorant ses enfants,* se représente en Golem ingurgitant tous les conflits qui déchirent l'Afrique *(ci-contre).* Séquence sensation : le musicien Vincent Delerm qui, avec *Ce(s) jour(s)-là,* interroge le geste démocratique le plus symbolique, le droit de vote ! Autant de points de vue qui croisent ceux des comédiens et des danseurs témoignant des tensions dans une planète à l'heure de la mondialisation. *L'Internationale* se chante aussi à Paris. ■

À VOIR

États limites. Festival Temps d'images
du 18 au 29 septembre
LE CENTQUATRE, PARIS
*5, rue Curial. 14h-21h.
Tél. : 01 53 35 50 50.
www.104.fr*

RENÉGAT VOLONTAIRE

D'immenses faux cils collés sur les oreilles, il déambule moulé dans un tutu en lustre et juché sur des talons vertigineux. Steven Cohen, plasticien-performeur propose une (anti)visite guidée de « My Joburg », exposition qui présente à La Maison rouge une cinquantaine d'artistes issus de Johannesburg.



Ce « monstre juif homosexuel », comme il aime à se qualifier, s'emploie depuis plus de vingt ans à quitter les planches pour s'attaquer à la rue, des stations de taxis aux centres commerciaux. D'abord nu pour mieux exhiber ce qui est dissimulé, désormais maquillé (lèvres peintes en noir, nez fardé de paillettes multicolores, une étoile de David posée sur le front) et travesti car il utilise son corps pour créer un art vivant mêlant la sculpture et la danse. Censuré dans son propre pays, le sulfureux Steven Cohen avoue : *« Tout ce que je sais de moi s'est formulé à Johannesburg, et mes expériences plus tardives ont été comme filtrées par ces premières découvertes de moi-même. »* Ses performances explorent des domaines liés à l'identité, la judaïté, l'homosexualité, le racisme… des thèmes intimes et autobiographiques car *« l'intimité est politique quand elle est rendue publique. C'est seulement à ce moment-là,* poursuit Steven Cohen, *que les droits et les règles, le contrôle et le pouvoir ou la mise en cause du système interviennent. »* Son art nécessite donc l'intervention des spectateurs, l'ambition du performeur étant de *« parler de la façon dont on peut transformer un espace public banal en un lieu de résistance, des périls du nationalisme et des difficultés du déplacement culturel »*. En quatre séances, *Sphinterography* suggérera les migrations, l'apartheid et la création comme réponse à la confusion. Et pas besoin d'être né en Afrique du Sud (d'ailleurs l'artiste vit en France depuis dix ans) pour apprécier la performance. ■

À VOIR

Sphincterography : The Tour - Johannesburg (The Politics of an Arsehole)

Les 13 et 14, 20 et 21 septembre à 19h30

LA MAISON ROUGE, PARIS
10, bd de la Bastille. 10 €.
Tél. : 01 40 01 08 81.
www.lamaisonrouge.org
www.festival-automne.com

L'ART DANS LES PRÉTOIRES

L'urinoir de Duchamp, les tableaux-pièges de Spoerri, les empaquetages de Christo, ces interventions sont-elles des œuvres d'art et leurs auteurs, des artistes ? Judith Ickowicz, avocate spécialisée en droit de la propriété intellectuelle, mène l'enquête. Et plaide pour une redéfinition des formes artistiques issues des avant-gardes. Quand le droit se mêle de l'art…

Sabrina Silamo INTERVIEW

ARTS MAGAZINE ▪ **Quel corpus d'œuvres est à l'origine du mot « dématérialisation » ?**

JUDITH ICKOWICZ ▪ Ici, je dois évoquer l'importance du travail de l'Américaine Lucy Lippard. Elle est la première à avoir utilisé le terme de dématérialisation à propos de l'art conceptuel. Dans un ouvrage intitulé *Six Years: the Dematerialization of the Art Object from 1966 to 1972,* elle rend compte de la déconstruction des paramètres de l'art au sein de nouvelles pratiques artistiques issues, par exemple, de la performance. Son analyse permet une redéfinition du rapport à l'objet, de ses modes de production et de ses conditions d'appropriation. L'œuvre d'art n'étant plus figée sur un support physique, comment peut-on la qualifier ? Le droit se saisit de cette question à son niveau.

Dans votre manifeste, une théorie se révèle essentielle, il s'agit de celle d'Henri Desbois.

Desbois, grand spécialiste du droit d'auteur, fait autorité dans le champ du droit français. Il développe une théorie qui déborde de la sphère juridique vers la sphère esthétique. Selon lui, une œuvre d'art doit répondre à deux conditions :



Judith Ickowicz, avec force détails empruntés à l'histoire de l'art contemporain, mène l'enquête sur la fonction de l'artiste, le statut de l'auteur et la notion d'œuvre. Munie d'outils spécifiquement juridiques (le droit d'auteur, le droit des contrats, le droit des biens, le droit des assurances…), cette spécialiste du droit de la propriété intellectuelle démontre l'importance de la législation dans l'évolution historique de l'œuvre d'art. Une analyse savante et captivante.

Le Droit après la dématérialisation de l'œuvre d'art,
de Judith Ickowicz, éd. Les presses du réel, 680 p., 30 €



elle doit posséder une forme, c'est-à-dire faire l'objet d'une expérience visible (ce qui inclut l'art conceptuel), et démontrer son originalité. Ce traité, rédigé en 1950, reste donc fidèle à la notion du droit d'auteur conçu au XIXe siècle quand se consolident les grands principes du droit de la propriété intellectuelle suivant les canons académiques des Beaux-Arts : l'œuvre doit porter l'empreinte de la personnalité de l'auteur. Une conception évidente quand l'œuvre est réalisée par la main de l'artiste, ce que j'appelle la main expressive, mais beaucoup trop restrictive au regard des pratiques artistiques contemporaines. Cette théorie laisse filtrer une pensée technophobe et conservatrice qui place le tableau de chevalet comme œuvre étalon. Ce modèle se pérennise dans l'idée de rareté : l'acheteur est, en effet, très attaché à l'œuvre unique, numérotée, signée…

Que se passe-t-il alors quand la main de l'homme n'est plus le critère servant à définir l'œuvre d'art ?

Prenons exemple avec l'une des figures historiques du nouveau réalisme, Daniel Spoerri et ses fameux tableaux-pièges conçus dans les années 1960-1961. L'artiste invite ses amis à dîner et, à l'issue du repas, il en colle les reliefs (ndlr : cendriers et bouteilles vides inclus) avant d'ériger la table à la verticale –ses dimensions circonscrivant les limites du tableau. Au dos de ces œuvres, Spoerri précise son projet dans un texte qu'il intitule « Brevet de garantie ». L'utilisation de ce terme doit être comprise comme un emprunt créatif au vocabulaire juridique afin de décrire une intention artistique. En 1993, *Mon petit-déjeuner* est acheté aux enchères. Mais dans le catalogue annonçant la vente, le commissaire-priseur omet de mentionner le brevet. L'acheteur conteste alors l'authenticité du tableau, et porte plainte. La Cour de cassation lui ayant donné raison, c'est tout l'archaïsme de la notion d'auteur et d'originalité qui se révèle dans le champ du droit des contrats. Oui, la dichotomie est toujours vivace dans la pratique juridique entre arts majeurs et arts mineurs. N'oublions pas que le droit a toujours un temps de retard sur la société. ■

MAGRITTE AU QUOTIDIEN



Révision générale ! Quelques jours avant l'ouverture de l'exposition René Magritte au MoMA, le catalogue s'offre déjà aux amateurs –dans sa traduction française ! Les auteurs, attachés à la période surréaliste du peintre belge (1926-1938), expliquent comment tout en restant fidèle à un vocabulaire figuratif et des outils académiques (la toile et l'huile), Magritte réussit à charmer André Breton et ses sbires avant-gardistes. Pour lever « Le mystère du quotidien », ces trois spécialistes étudient à travers 260 œuvres les thèmes clés de la production de l'artiste devenu célèbre grâce à une pipe *[« Ceci n'est pas une pipe » (1928-1929)]*, le déplacement, la transformation et la métamorphose. Indispensable, même et surtout à ceux qui ne traverseront pas l'Atlantique *(lire aussi pp. 94-95)*.

Magritte, le mystère du quotidien, sous la direction d'Anne Umland, éd. La Martinière, 256 p. 49 €

Livres & CD

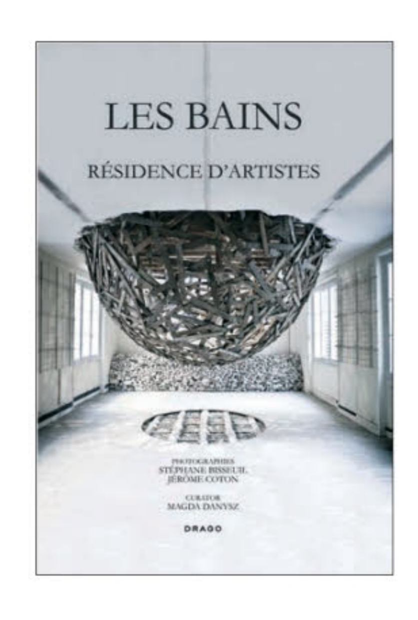
BLUES VELVET

Mélodie embrumée, guitare noyée dans la reverb, voix trafiquée… Bienvenue dans le monde énigmatique de David Lynch. Deux ans après *Crazy Clown Time,* son premier album solo, le cinéaste sans caméra –son dernier film *Inland Empire* date de 2006– réactive son blues moderne, c'est-à-dire *« une forme hybride, modernisée, de blues roots »*, selon l'artiste. Mais, pour ajouter une tranche de mystère, ce fan de Jimi Hendrix rend hommage à Bob Dylan en interprétant *The Ballad of Hollis Brown,* une protest-folk datée de 1964. La douzaine de chansons enregistrées dans son Asymmetrical Studio



convoque les habituelles créatures « lynchiennes » : irrésistible femme fatale *(Star Dream Girl)*, tendre romantique *(The Big Dream)*, doucereux psychopathe *(Say It)* et inquiétant excentrique *(Sun Can't Be Seen No More).* Le réalisateur de *Twin Peaks* offre en bonus, un duo avec la chanteuse suédoise Lykke Li à télécharger *(I'm Waiting Here)* ainsi qu'une gravure aux acheteurs de vinyle. Mais aucun indice ne permet de résoudre le meurtre de Laura Palmer !

The Big Dream,
CD de David Lynch,
dist. Sunday Best / [PIAS],
12 titres, env. 51 min, 13 €

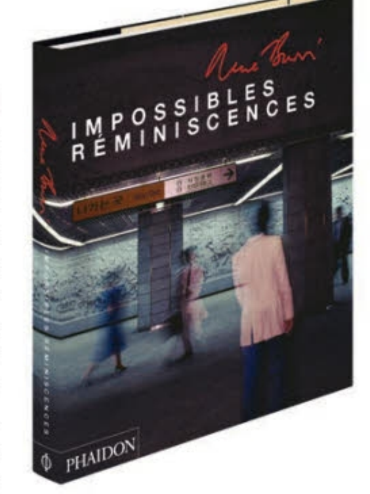


ARTISTES AUX BAINS

Marcel Proust y prenait des bains de vapeur ; les forts des Halles, une douche et un café-calva ; Andy Warhol, Jean-Michel Basquiat et Keith Haring, un plongeon dans la hype de ces Bains Douches transformés en boîte disco… Aujourd'hui, fermés pour des raisons de sécurité et avant les travaux de rénovation, la galeriste Magda Danysz a lancé une dernière invitation aux artistes urbains de toute génération et de toute nationalité. Cinquante d'entre eux ont répondu –dont Vhils, le taggueur au marteau-piqueur, Thomas Canto, le spécialiste des œuvres en 3D, ou encore Sambre qui a traversé trois étages avec une sphère en lattes (extraites du parquet)– et ont investi les 3 000 m² de ce lieu légendaire. Unique témoignage visuel de cette résidence éphémère (et interdite au public), le reportage photographique de Stéphane Bisseuil et Jérôme Coton se révèle indispensable. D'autant qu'il immortalise une fresque de Futura 2000 (1983) et une mosaïque de Space Invader (2002) redécouvertes, telles des vestiges, à cette occasion.

Les Bains. Résidence d'artistes, préface de Jean-Pierre Marois,
éd. Drago, 192 p., 215 photographies couleur, 40 €

LE CHE, PICASSO, GIACOMETTI ET RENÉ BURRI



Le Che Guevara au cigare ? Signé René Burri. Giacometti au comptoir d'un café ? Encore René Burri. Le Corbusier entouré des moines de Sainte-Marie de la Tourette ? Toujours René Burri. Mais le photographe zurichois, encensé pour ses portraits mythiques en noir et blanc, travaille aussi la couleur depuis plus de cinquante ans. Désormais âgé de 80 ans, l'artiste entreprend de déposer sa collection au musée de l'Élysée de Lausanne, et d'ouvrir sa boîte à souvenirs. Membre de l'agence Magnum depuis 1959, il a parcouru le monde durant cinq décennies avec un objectif : fixer le meilleur de l'homme même au cœur des conflits. Plus de 130 photos couleur résument cet espoir de construire un monde parfait de Berlin-Est au Pakistan, du Viêt-Nam au Proche-Orient… Une utopie aussi belle que cette affiche du Che photographiée sur le mur d'un chantier à Zurich… À découvrir aussi jusqu'au 15 décembre, dans l'exposition « René Burri. Utopia », au musée des Suisses dans le monde à Genève.

Impossibles réminiscences, de René Burri, éd. Phaidon, 240 p., 85 €

(lire aussi p. 96)



L'Un par l'autre, Photo poche n° 146, éd. Actes Sud, 144 p., 13 €

L'ARROSEUR ARROSÉ

Antoine d'Agata sourit, JR s'enfuit… Et Photo poche fête ses 30 ans. La collection, connue pour ses petits formats –bon marché et de qualité– consacrés aux virtuoses de la photographie, célèbre son anniversaire en découvrant les visages des acteurs de cette épopée iconographique.
D'Imogen Cunningham saisie par Edward S. Curtis en 1907 à William Klein immortalisé par Jane Evelyn Atwood, plus d'un siècle défile en 140 portraits. Si certains de ces artistes tiennent un journal (Lartigue), écrivent leur mémoire (Nadar) ou créent des agences (Henri Cartier-Bresson), qui connaît leur visage? Pourtant, ceux de Weegee, le traqueur de faits divers, de Garda Taro, la passionata de la guerre d'Espagne ou de Diane Arbus, dont le regard fiévreux émerge d'un col roulé noir, révèlent autant leur œuvre que leurs images. Derrière ou devant, une histoire d'objectif.

CALLIGRAPHIE À LA FLAMANDE

Son pinceau est chargé de soixante kilos d'encre. Il permet de tracer un trait de plus de quatre mètres sans avoir besoin de le recharger. Cette méthode traditionnelle chinoise (acquise aux Beaux-Arts de Sichuan), Fabienne Verdier l'applique aux maîtres flamands. Mais avant de porter ces puissants coups de pinceau sur de vastes toiles posées au sol, l'artiste a étudié quatre années durant six œuvres de Van Eyck, de Van der Weyden ou de Memling, en consignant dans des carnets les moindres détails. Un ouvrage exceptionnel, construit autour d'un entretien entre Daniel Abadie et Fabienne Verdier, rend compte de ce mariage inédit (célébré au musée de Groeninge de Bruges) entre la calligraphie extrême-orientale et les peintres primitifs de l'Europe du Nord. Commentés par une flopée de personnalités –comme le chorégraphe Ushio Amagatsu, le théologien François Boespflug ou le conservateur Germain Viatte– ces dessins et peintures sont accompagnés de photographies de l'artiste prises dans son atelier.



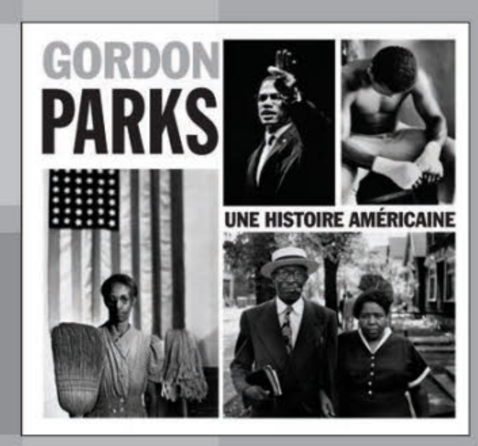
L'Esprit de la peinture. Hommage aux maîtres flamands, de Fabienne Verdier, éd. Albin Michel, 192 p., 59 €

BARCELÓ EN TRANSIT

« Je travaille comme un boulanger entre le Louvre, l'atelier et la bibliothèque », note Miquel Barceló dans son journal en 1987. Cinq ans après la Documenta de Kassell qui l'a consacré, l'artiste catalan travaille désormais la céramique comme de la pâte à pain… Une étape supplémentaire dans la remise en question de la tradition picturale pour ce héros de la movida. Exposé dans sa Majorque natale dès l'âge de 19 ans, il s'exila à New York dans les années 1980 avant d'emporter son héritage –un mélange de baroque espagnol (Barceló se qualifie de « Giorgione de Felanitx ») et de romantisme– chez les Dogon du Mali, au cœur du primitivisme cher à Picasso. Pour expliquer l'œuvre de ce peintre-sculpteur-expérimentateur (sa dernière série explore l'eau de javel sur toile de lin), Dore Ashton décortique sa biographie : influences, lectures, amitiés (Jean-Michel Basquiat, Paul Bowles), galeristes (tel Leo Castelli dit le Serge Diaghilev du monde de l'art américain)… Puis, la met en perspective avec les contextes politique et artistique. Une étude passionnante.

Miquel Barceló. En chemin, de Dore Ashton, éd. Actes Sud, 252 p., 35 €

(lire aussi p. 92)



BLACK IS BEAUTIFUL

La serpillière dans une main, le balai dans l'autre, la femme de ménage noire pose sous le drapeau américain. Ce portrait *(American Gothic,* 1942), Gordon Parks le tire à 30 ans, quand il rejoint l'équipe de la Farm Security Administration où officient alors Walker Evans et Dorothea Lange. Son ambition? Dénoncer le racisme. Sa méthode? Le respect et l'humanité. Il photographie les anonymes (voyous à Harlem, enfants pauvres du Bronx) comme les célébrités (le boxeur Mohamed Ali ou le leader des Black Panthers, Eldridge Cleaver). Premier reporter noir embauché à *Life,* magazine pour lequel il couvre les sujets people (mannequins, acteurs, hommes politiques…), Gordon Parks incarne le pionnier de l'intégration raciale. Deux ouvrages illustrent son exceptionnel parcours qui le conduit des bas-fonds du Kansas aux paillettes d'Hollywood où il réalise le film *Shaft*: Gordon Parks, version Photo poche à la portée de toutes les bourses, présente 92 clichés iconiques; et *Une histoire américaine* montre, en 160 prises de vue commentées par le reporter, ses premiers tirages jusqu'à ses paysages imaginaires des années 1970. « *Say it loud: "I'm black and I'm proud".* »



Gordon Parks, Photo poche n° 147, éd. Actes Sud, 160 p., 13 €

Gordon Parks. Une Histoire américaine, d'Alessandra Mauro et Sara Antonelli, éd. Actes Sud, 240 p., 30 €

MEURTRES EN SÉRIE

Après les snuff-movies, découvrez les snuff-paintings (ou reconstitutions live de tableaux historiques)! Dans un polar truffé de fausses pistes –à l'image des souterrains de la Villa Médicis ou se déroulent l'action–, Colette et Monique Veaute accumulent les cadavres empruntés au *Massacre des innocents* de Raphaël ou à l'Arbre aux pendus de Cattelan. Un inspecteur, détaché du service de la défense du patrimoine, enquête. Dans son viseur, un prince, collectionneur et faussaire, et une cuisinière, aussi férue de tendrons de veau que de la *Robe en chair* de Jana Sterbak. Pendant ce temps, à la Villa Médicis, Marina Abramović et Jan Fabre se préparent pour une performance. Plus terrifiant encore: un serial killer sévit dans le New York miné par la Grande Dépression. Mu par sa passion pour Goya, le meurtrier met en scène ses victimes suivant un protocole extrait des *Caprices* du peintre espagnol. Art et polar, le mélange qui tue.

Meurtres à la romaine, de C. M. Veaute, éd. Le Masque, 480 p., 7,20 €
Jusqu'à la mort, de Jo Litroy, éd. Le Masque, 380 p., 6,90 €



RAGON, EN MODE DÉSENCHANTÉ

« Si les souteneurs tendent à disparaître, les prostituées restent », telle est l'analyse du marché de l'art par Michel Ragon. Compagnon de route de Soulages, Zao Wou-ki ou Dubuffet, le critique d'art publie son journal tenu entre 2009 et 2011. Pas aussi atrabilaire que celui de Jean Clair –dont il salue la lucidité– mais tout aussi mordant. Des exemples? Subodh Gupta imiterait les accumulations d'Arman, François Pinault collectionnerait du vide… Hormis ses sentences sans appel, le talent de Michel Ragon réside dans le subtil dosage entre souvenirs personnels (de son mariage à la chapelle Rondchamp érigé par Le Corbusier aux tracas physiques causés par la vieillesse) et professionnels (de ses débuts à *Arts* en 1948 à son refus d'adouber un illustre critique du quotidien *Le Monde*) avec toujours en point de mire, l'imposture de l'art contemporain et la dénonciation de la côte des artistes comme critère unique de leur talent. Les papys de la critique font de la résistance.



Journal d'un critique d'art désabusé, de Michel Ragon, éd. Albin Michel, 190 p., 18 €

CARTE BLANCHE

D'HAKIMA EL DJOUDI

DOUBLE PAGE SUIVANTE

FRANCK REZZAK

En quête de perfection, l'homme, armé de sa simple pensée, tente d'améliorer l'Homme. L'intelligence moderne a pris le pouvoir sur la naturalité de l'évolution darwinienne. L'eugénisme atone qui en résulte nous mènerait-il au néant ?
Franck Rezzak poursuit sa démarche scientifique à travers les méandres médicalisés de son laboratoire. Les formes organiques de ses œuvres ne doivent pas nous cacher la réelle désincarnation des humanoïdes surmodifiés. L'homme est peu à peu devenu parfait, il a traversé les univers de « L'institut de beautés ». Il y parvient inexorablement dans le laboratoire « Transcorp ». Au passage, l'homme gagne en perfection, perd en sensibilité. Ici, on remarque que les failles de l'homme s'avèrent être sa spécificité et leur disparition prend la forme d'une dégénération. Ultime étape : un plongeon dans l'univers neurohormonal du système nerveux central à la recherche d'une néo-humanité archaïque bien plus complexe, qui tire sa cohérence de la mise en relation intra et extracorporelle de chacun de ses individus.
La démarche artistique de Franck Rezzak a germé dans les boues originelles de l'art antique, ses lignes courbes semblent avoir pris racine dans le Jugendstil et son imaginaire coloré, surcoloré, s'est épanoui dans le surréalisme futuriste des années 1950. La cohérence de son travail est à la fois chronologique et intemporelle.
Dans cette pérégrination scientifique et psychanalytique, nous nous trouvons à la porte du laboratoire « Transcorp - Annexe ».
La pièce est pleine d'appareils au service de la recherche du sens de la pensée, tout en constituant l'essence même de cette pensée.
Le cerveau humain, comme une société de fourmis, paraît vivre de la spécialisation de chacune de ses unités mais ne semble atteindre son paroxysme que dans le relatif désordre qui y règne. Comment trouver la fourmi qui ne répond pas à l'ordre établi, qui amène le chaos, et qui finalement donne à l'encéphale toute sa cohérence, la plasticité nécessaire à son fonctionnement unique et individualisé. Il règne dans cette annexe, une impression de complexité, de précision, de technicité mais aussi d'angoisse. La réussite du projet ne tient que par la découverte de l'invisible.
Le mécanisme qui mène de la machine à l'homme est ténu. L'instrument nanotechnologique qui sondera l'âme humaine se doit d'être précis, novateur, quitte à en être inquiétant. Cette annexe fantasmée par Franck Rezzak n'a pour réalité que le désir qu'il a de rendre à l'homme sa part impalpable et incontrôlable qui fait toute son humanité.

Christophe Seys

Les installations de Franck Rezzak sont présentées régulièrement par la galerie du jour agnès b. Il poursuit son projet intitulé Rezzakhotel dont plusieurs installations ont été montrées notamment à Paris, Bogota, Hong Kong, Istanbul…

Sites: www.franckrezzak.net
www.galeriedujour.com et nivet-carzon.com

À venir:
Le Rezzakhotel, palace fantôme et organique, se verra bientôt équipé de « L'institut de beautés », un projet sur lequel Franck Rezzak travaille depuis plusieurs années.
Cet institut contient déjà plusieurs pièces : « Rezzakcoiffure » installation exposée en 2010 à la galerie agnès b. à Hong Kong, suivie d'une nouvelle installation : une sorte d'oracle mettant en scène un ou plusieurs parfums, puis « Le Salon de chirurgie esthétique » qui est également en projet et, finalement, « Transcorp » et « Transcorp - Annexe », exposées respectivement à la galerie du jour agnès b. et à la galerie Nivet Carzon à Paris.



Big Cock Drama,
2013, technique mixte, 340 x 216 cm. Exposition « Points de vue autorisés », La Couleuvre, centre d'art contemporain (Saint-Ouen). Production La Couleuvre/Franck Rezzak.

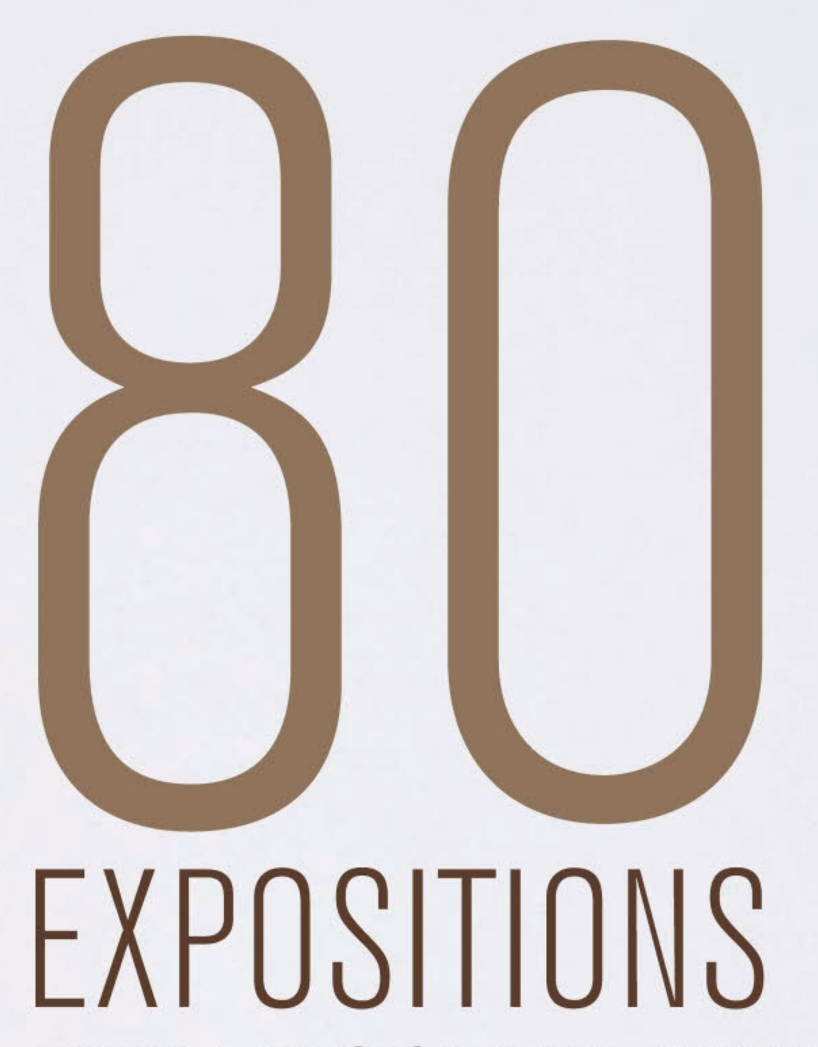




L'AUTOMNE EN



Paola Pivi
One cup of cappuccino then I go, 2007, (pp. 74-75).



EXPOSITIONS

Morose la rentrée ? Pas dans les salles d'expositions. De septembre à décembre, de grandes rétrospectives en interventions inédites, artistes célèbres ou surprenants vous donnent rendez-vous. À vos agendas !





Ile-de-France



PIERRE HUYGHE
UN NOUVEAU REGARD

Laura Heurteloup TEXTE

Il n'avait pas montré ses œuvres en France depuis l'exposition « Celebration Park », en 2008, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Pour son retour au pays, Pierre Huyghe investit le sixième étage du centre Pompidou pour quatre mois. L'occasion pour lui de mettre son travail en perspective.

UN ARTISTE EN QUÊTE DE SURPRISES

Se voir consacrer une rétrospective pourrait avoir comme un goût de fin de carrière, mais il n'en est rien : *« Je ne dramatise pas le terme de rétrospective »*, affirme Pierre Huyghe avec un sourire non dissimulé. New-yorkais ces dernières années, il a ramené dans ses bagages de nouveaux projets créés au contact *« d'une diversité de points de vue et d'horizon »*, et dans *« une fluidité des rencontres »* qu'il ne trouvait plus ici. Aventurier de l'esprit, Pierre Huyghe a ce besoin presque vital d'aller au-devant des choses, d'être ailleurs pour remettre son processus créatif en friction et faire émerger de nouvelles idées. Exposer trente ans de carrière fut donc un vrai défi pour la commissaire Emma Lavigne qui tenait à éclairer le public sur le travail d'une des figures majeures de la scène contemporaine. Longtemps considéré comme un réalisateur oscillant entre fiction et réalité, il souligne avec insistance qu'il essaie plutôt *« de déterminer des conditions et non de raconter des histoires »*, utilisant le cinéma comme une matière par petites touches symboliques au même titre que la littérature, la philosophie et la science. Très peu montrées en France, ses œuvres se construisent les unes par rapport aux autres, dominées par l'effet de surprise : *« Je fais les choses simplement, comme un termite fait son nid, tout en laissant une place constante aux accidents. J'aime mettre en présence des éléments et voir comment ils fonctionnent ensemble et se font écho. »*

UN ESPACE PERSONNEL EN DEVENIR

Cette première rétrospective consacrée à Pierre Huyghe comprend une quarantaine de projets disséminés çà et là dans une volonté de déambulation poétique et de lectures aléatoires. Dans cette forêt de résonances se répondent les œuvres les plus emblématiques (*Blanche Neige Lucie, No Ghost Just a Shell, Streamside Day, L'Expédition scintillante, The Host and the Cloud…*) et d'autres plus fragiles, dont certaines jamais présentées, apparaissent comme des traits d'union dans la pensée de l'artiste. En 1996, en pleine rentrée scolaire, il propose aux élèves d'un établissement de Châteauroux de prolonger leurs vacances en les emmenant avec lui sur son lieu de villégiature d'enfant. *Extended Holiday* est un voyage initiatique en dehors du temps, favorisant la divagation et les sensations. Représentative de toute une carrière, cette série de douze photographies relatant l'excursion rappelle une autre de ses expéditions en Antarctique, *A Journey that Wasn't (ci-dessous)*. Parti à la recherche d'une créature qui existerait sur une île polaire inconnue, Pierre Huyghe avait alors conscience de produire *« une zone de non-savoir »*, de trouver l'inexistant. De cette zone, il a créé un son et lumière présenté à Central Park en 2005 et porté par un orchestre symphonique, ainsi qu'un film de 25 minutes. Une œuvre triangulaire qu'il souhaite, dans un avenir proche, exposer dans un espace personnel avec l'ensemble de ses projets : *« J'ai beaucoup de mal avec le protocole qui précède l'expérience, la domestication du regard. J'aimerais créer un endroit qui ne serait pas adressé au public, où tout ne serait pas éducatif et expliqué. J'aimerais créer de nouvelles contraintes d'exposition. »*

Pierre Huyghe
JUSQU'AU 6 JANVIER 2014
CENTRE POMPIDOU, PARIS
19, rue Beaubourg (4e). 11h-21h (sf mar.).
9 €/13 €. Tél. : 01 44 78 12 33.
www.centrepompidou.fr



À l'image d'*Or*, où Pierre Huyghe, pour gravir une colline de San Francisco, a fait tracer un autre chemin, cette rétrospective offre de nouvelles perspectives à son travail. Et si Pierre Huyghe devait être un film, il serait sûrement *L'An 01* de Jacques Doillon, répétant à qui voudrait bien l'entendre cette fameuse réplique : *« Et si on faisait un pas de côté, on verrait ce qu'on ne voit jamais. »*

La Toison d'or, avril 1993, événement au jardin de l'Arquebuse à Dijon, 15 polaroïds, 8,8 x 10,7 cm

A Journey that Wasn't, Double Negative, 14 octobre 2005, événement à Wollman Ice Rink à Central Park (New York).

LES MILLE ET UNE VIES DE CHRIS MARKER



À VOIR

Planète Marker Cinéastes en correspondances
Du 16 octobre au 22 décembre

CENTRE POMPIDOU, PARIS
Place Georges-Pompidou, (4e). 11h-22h (sf mar.). 11h-23h le jeu. 4 €/6 €. Tél. : 01 44 78 12 33
WWW.CENTREPOMPIDOU.FR

Cinéaste, essayiste, poète et plasticien, Chris Marker a profondément marqué l'art des années 1950, et continue d'influencer de nombreux artistes depuis sa disparition en juillet 2012. Auteur notamment du film culte *La Jetée* (1962), réalisé à partir d'un diaporama de photographies noir et blanc, l'artiste a participé à toutes les révolutions sociales, intellectuelles et technologiques de son temps. Le festival d'Automne à Paris et le centre Pompidou rendent hommage à cette figure exceptionnelle, en rassemblant non seulement ses films et vidéos (*Sans soleil, Le Joli Mai, Chats perchés*…) mais également ses installations, photographies, livres et créations numériques. Une constellation d'œuvres qui met en évidence les correspondances que Chris Marker entretenait avec les créations d'autres artistes comme Costa-Gavras, Alain Resnais, Jorge Semprun ou William Klein.

BRAQUE, UN EXPÉRIMENTATEUR MÉTHODIQUE



Alors qu'il a donné naissance à une conception radicale de la peinture en inventant le cubisme en 1908, cela faisait près de 40 ans que Braque n'avait plus connu de grande exposition à Paris. C'est chose faite aujourd'hui avec cette rétrospective au Grand Palais qui dresse un panorama exhaustif de ses différentes périodes de création. Du fauvisme à ses séries éblouissantes sur les oiseaux, en passant par les moments forts du cubisme (natures mortes et collages de papiers) le Grand Palais dévoile une vision synthétique du peintre d'avant-garde, précurseur de l'abstraction. En parallèle, cinq « cabinets documentaires », dotés de manuscrits et de photographies de Man Ray, Doisneau et Cartier-Bresson nourrissent l'exposition et dévoilent les liens qu'entretenait le peintre avec Picasso mais aussi avec les poètes de son époque, tels Pierre Reverdy, Francis Ponge ou René Char.

GEORGES BRAQUE. DU 18 SEPTEMBRE AU 6 JANVIER 2014. GRAND PALAIS, AVENUE WINSTON-CHURCHILL, PARIS 8e. 10H-22H (SF LE MAR.) / 10H-20H (LE DIM. ET LUN.) 8 €/12 €. TÉL. : 01 44 13 17 17. WWW.GRANDPALAIS.FR

ⓜ PARIS 18ᵉ

Impressions à Montmartre

GRAVURES XXᵉ

DU 14 SEPTEMBRE AU 12 JANVIER 2014

Au début des années 1900, l'artiste Eugène Delâtre a commencé à expérimenter les nouvelles techniques de gravure à l'eau-forte en couleur. Une petite révolution sur la Butte Montmartre, véritable vivier d'artistes en quête de nouveautés pour nourrir leurs œuvres. Autour d'une centaine de réalisations de deux artistes clés, Eugène Delâtre et Alfredo Müller, le musée retrace la naissance de cette tendance. Le premier, maître incontesté, se rapproche de l'illustration très réaliste des bandes dessinées de l'époque (*Montmartre Marcel à la cigarette*) quand l'autre s'emporte dans des motifs plus impressionnistes (*Place Blanche*) mais toujours avec une seule et même inspiration en tête : la Butte et son quotidien.

MUSÉE DE MONTMARTRE. 12, RUE CORTOT. 10H-18H. 5 €/9 €. TÉL. : 01 49 25 89 39. WWW.MUSEEDEMONTMARTRE.FR



José Castrellón, *Priti Baiks*, 2011

ⓜ PARIS 7ᵉ

Photoquai, biennale des images du monde

PHOTO XXIᵉ

DU 17 SEPTEMBRE AU 17 NOVEMBRE

Créée en 2007 par le musée du quai Branly, la biennale Photoquai a pour ambition de présenter une sélection de photographies à la fois de qualité et très peu vues en France, provenant des zones géographiques représentées dans ses collections (Amérique du Sud et centrale, Asie, Océanie, Afrique, Proche et Moyen-Orient, Russie). Frank Kalero, directeur artistique de l'édition 2013, a demandé à huit commissaires de tous les continents d'apporter leur expertise. Sur le thème « regarde-moi », la biennale met en avant cette année la figure humaine, sous l'œil de 40 photographes travaillant hors de l'Europe. Hommes et femmes, photojournalistes ou plasticiens, ils photographient des visages mis en scène ou pris dans le vif de l'actualité. Un kaléidoscope en accès libre, des berges de la Seine au jardin du musée.

QUAI BRANLY ET JARDIN DU MUSÉE DU QUAI BRANLY. 37, QUAI BRANLY. MUSÉE : 11H-19H (SF LUN.). 11H-21 LES JEU., VEN., SAM. JARDIN DU MUSÉE OUVERT DÈS 9H30. TÉL. : 01 56 61 70 00. GRATUIT. WWW.PHOTOQUAI.FR



⬤ PARIS 19ᵉ

Ryan Gander. Make Every Show Like it's Your Last

SCULPTURE, INSTALLATION, XXIᵉ

DU 19 SEPTEMBRE AU 17 NOVEMBRE

Si beaucoup d'artistes se sont posé la question du sens de l'art en général et de l'art conceptuel en particulier, peu l'ont mise en pratique avec l'humour et la justesse de Ryan Gander. Vent, boîtes fermées dont le soi-disant contenu est listé au mur, macaron en bois… Ses œuvres jouent souvent les fantômes, laissant leur (parfois très long) titre parler pour elles. Fonctionnant par associations d'idées, l'artiste britannique se réapproprie les objets et situations du quotidien pour en faire des jeux de sens et de perception. Pour « Make Every Show Like it's Your Last », il crée de nouvelles pièces, parmi lesquelles une fausse campagne du ministère de la Santé britannique pour encourager les citoyens à développer leur imagination.

FRAC ILE-DE-FRANCE/LE PLATEAU. PLACE HANNAH-ARENDT. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 12H-20H LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 01 76 21 13 41. WWW.FRACIDF-LEPLATEAU.COM

⬤ PARIS 4ᵉ

Sebastião Salgado. Genesis

PHOTOGRAPHIES XXIᵉ

DU 25 SEPTEMBRE AU 5 JANVIER 2014

Ce photographe brésilien, à l'image des naturalistes et ethnologues, explore les terres les plus reculées des continents, allant à la rencontre de peuples aux cultures ancestrales entourés d'une faune et d'une flore à l'état brut. Des montagnes enneigées aux déserts arides en passant par l'humidité des forêts d'Amazonie, il compose une cartographie des origines. À travers 245 clichés réunis ces huit dernières années, Salgado rend hommage à la planète et transmet un message de sensibilisation visant à protéger un espace naturel fragilisé par l'homme.

MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE. 5/7 RUE DE FOURCY. 11H-19H30 (SF LUN. ET MAR.). 4,40 €/8 €. TÉL. : 01 44 78 75 00. WWW.MEP-FR.ORG.

ⓜ PARIS 8ᵉ

Félix Vallotton, le feu sous la glace

PEINTURE, GRAVURE XIXᵉ – XXᵉ

DU 2 OCTOBRE AU 20 JANVIER 2014

Artiste prolifique et étonnement moderne, Félix Vallotton (1865-1925) s'est d'abord fait connaître par ses gravures sur bois à l'élégance ironique et mordante, avant de se consacrer à la peinture en 1899. Aucun sujet ne lui résiste : portrait, nu, paysage, nature morte et même peinture allégorique se déclinent sous les traits reconnaissables de sa « palette graphique ». Travailleur acharné, il laisse derrière lui plus de 1 700 tableaux en l'espace de 25 ans ! Première rétrospective depuis un demi-siècle, l'exposition au Grand Palais, grâce à ses dix axes thématiques et formels (comme la pureté de la ligne ou le double féminin), offre une occasion rare d'apprécier le style raffiné d'un peintre novateur influencé par les estampes japonaises et les prémisses de la photographie.

GRAND PALAIS. 21, AVENUE FRANKLIN-ROOSEVELT. 10H-22H (SF MAR.). 10H-20H (LES DIM. ET LUN.) 8 €/12 €. TÉL. : 01 43 59 76 78. WWW.GRANDPALAIS.FR

PARIS 16e

Les sœurs de Napoléon. Trois destins italiens

PEINTURE, SCULPTURE, MOBILIER XVIIIe-XIXe

DU 3 OCTOBRE AU 26 JANVIER 2014

Le poète français Gabriel-Marie Legouvé a écrit : *« Derrière chaque grand homme, il y a une femme. »* Napoléon Ier n'en avait pas une, mais trois : les princesses Élisa, Pauline et Caroline, trois sœurs fidèles et dévouées à un frère régnant et conquérant. Le musée Marmottan Monet, riche d'une collection Premier Empire, consacre une exposition à ces figures féminines, leur intimité et leur rôle dans les événements phares de la politique napoléonienne du début du XIXe siècle. Tableaux, bijoux, sculptures et mobilier venus des quatre coins de l'Europe illustrent le charme et l'effervescence d'un univers délicat ébloui par le pouvoir éclatant d'un homme ambitieux.

MUSÉE MARMOTTAN MONET. 2, RUE LOUIS-BOILLY. 10H-18H (SF LUN.). 10H-20H LE JEU. 5 €/10 €. TÉL. : 01 44 96 50 33. WWW.MARMOTTAN.FR

PARIS 18e

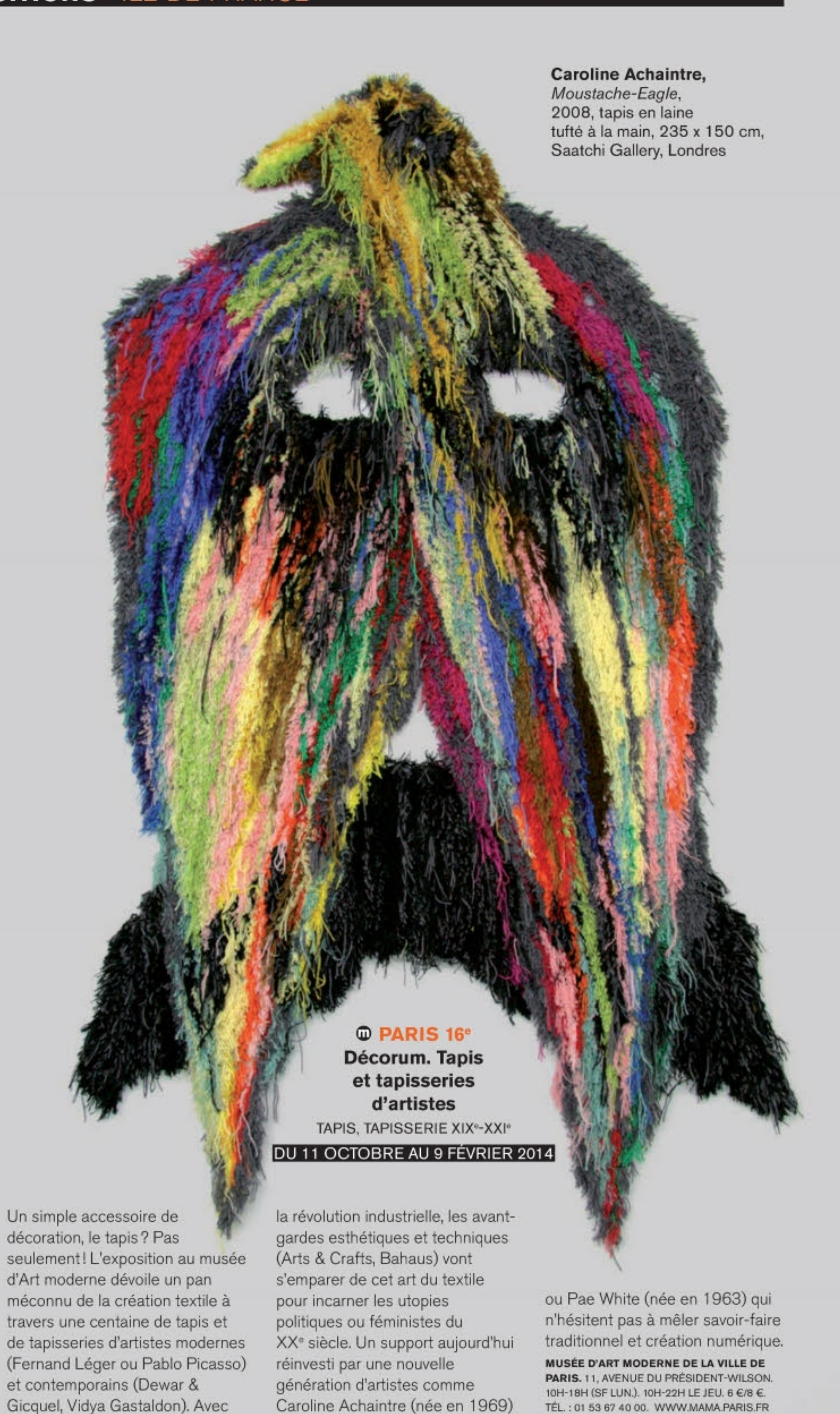
La Chambre de sublimation. Dessins de Matthew Barney

DESSINS XXe-XXIe

DU 8 OCTOBRE AU 5 JANVIER 2014

La BnF offre à Matthew Barney sa première rétrospective de dessins en France. L'occasion pour l'artiste américain de montrer un autre pan de son art, rentrant en résonance avec ses sculptures et ses vidéos plus connues du grand public. Intimes et délicats, ces petits formats, véritables invitations à la méditation, réunissent à la fois les principales techniques de dessin mais également des interventions inédites à base, entre autres, de gelée de pétrole ou de minéraux. En parallèle, il propose aussi de découvrir quelques-uns de ses story-boards qui seront présentés avec une partie du patrimoine manuscrit de la BnF.

BNF FRANÇOIS MITTERRAND. QUAI FRANÇOIS-MAURIAC. 10H-19H (SF LUN.), 13H-19H LE DIM. 5 €/7 €. TÉL. : 01 53 79 59 59. WWW.BNF.FR



Caroline Achaintre, *Moustache-Eagle*, 2008, tapis en laine tufté à la main, 235 x 150 cm, Saatchi Gallery, Londres

PARIS 16e

Décorum. Tapis et tapisseries d'artistes

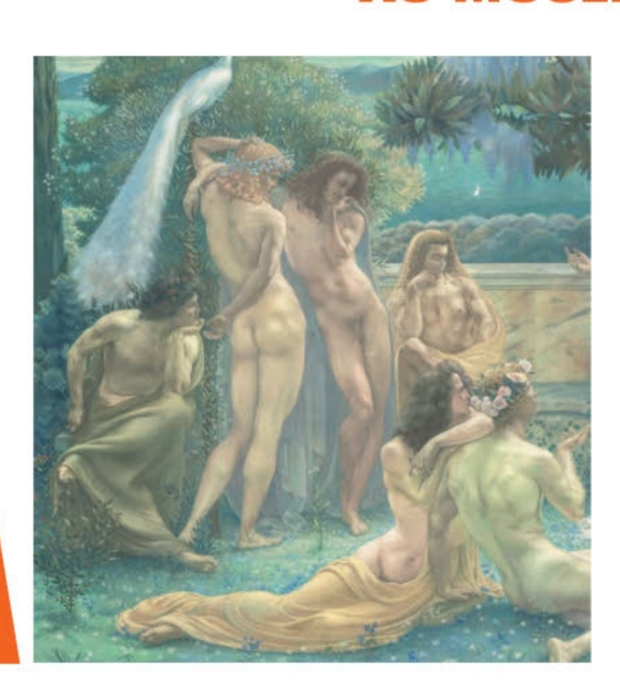
TAPIS, TAPISSERIE XIXe-XXIe

DU 11 OCTOBRE AU 9 FÉVRIER 2014

Un simple accessoire de décoration, le tapis ? Pas seulement ! L'exposition au musée d'Art moderne dévoile un pan méconnu de la création textile à travers une centaine de tapis et de tapisseries d'artistes modernes (Fernand Léger ou Pablo Picasso) et contemporains (Dewar & Gicquel, Vidya Gastaldon). Avec la révolution industrielle, les avant-gardes esthétiques et techniques (Arts & Crafts, Bahaus) vont s'emparer de cet art du textile pour incarner les utopies politiques ou féministes du XXe siècle. Un support aujourd'hui réinvesti par une nouvelle génération d'artistes comme Caroline Achaintre (née en 1969) ou Pae White (née en 1963) qui n'hésitent pas à mêler savoir-faire traditionnel et création numérique.

MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS. 11, AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON. 10H-18H (SF LUN.). 10H-22H LE JEU. 6 €/8 €. TÉL. : 01 53 67 40 00. WWW.MAMA.PARIS.FR

SE RINCER L'ŒIL
AU MUSÉE D'ORSAY



< PURE AMBIGUÏTÉ

Un sujet emprunté à Raphaël, des couleurs pastel dignes de Puvis de Chavanne et une touche pourtant si personnelle ! Le symboliste belge Jean Delville a ici représenté Platon (ou le Christ ?) entouré de douze disciples (ou apôtres ?) dénudés et investissant langoureusement l'espace d'un jardin que l'on devine propice aux ébats nocturnes. Les chevelures des éphèbes, leurs silhouettes graciles et leurs postures sensuelles associées à l'ambiguïté de la scène (ou Cène ?) génèrent désir charnel et apaisement spirituel. *L'École de Platon (détail ci-contre)*, toile monumentale (260 x 605 cm) et récemment restaurée, mérite une minutieuse observation.

Force est de constater que le nu féminin a jusqu'à présent rencontré plus de succès que son équivalent masculin auprès des institutions muséales. Lorsque le titre d'une exposition laisse entendre qu'il s'agira de nu, les œuvres effectivement présentées laissent plus souvent paraître seins et longues chevelures qu'attributs virils. Après le Léopold Museum de Vienne en 2012, le musée d'Orsay s'emploie à combler cette lacune en consacrant une exposition d'envergure à l'homme nu dans l'art des XIXe, XXe et XXIe siècles. De David à Mappelthorpe en passant par Rodin et Schiele, « Masculin/Masculin » brasse tous les artistes de toutes les disciplines plastiques ayant témoigné, dans la création occidentale, d'un intérêt pour le plus simple appareil masculin. Ses diverses représentations dévoilent tantôt les tendances et mœurs d'une époque, tantôt les caractéristiques et ambitions d'un mouvement, parfois aussi les désirs d'un artiste : héroïsation de l'homme, érotisation du corps, assimilation de la nudité à la nature, matérialisation de la douleur, fascination pour la vérité anatomique, etc. Une exposition qui laisse songeur(euse), une occasion de voir les époques dialoguer, une opportunité rêvée pour se rincer l'œil devant des chefs-d'œuvre de Bouguereau, de La Tour, Moreau, Bacon ou Freud. Doit-on rappeler qu'on ne touche qu'avec les yeux ?

À VOIR

Masculin/Masculin, l'homme nu dans l'art de 1800 à nos jours

Du 24 septembre au 2 janvier 2014

MUSÉE D'ORSAY, PARIS

1, rue de la Légion-d'Honneur, (7e). 9h30-18h (sf lun.), 9h30- 21h45 le jeudi. 9,50 €/12 €. Tél. : 01 40 49 48 14

WWW.MUSEE-ORSAY.FR





^ PILE OU FACE ?

Côté pile, un Mercure du XXIe siècle. Côté face, un Pâris du XVIIIe. Le lien entre la photographie de Pierre et Gilles (nés en 1950 et 1953) et la toile de Jean-Baptiste Frédéric Desmarais (1756-1813), semble évident. La première offre la vue d'un jeune homme en pied et de dos, bodybuildé, avec pour seule parure un pétase ailé lui attribuant l'identité de Mercure, messager des dieux. La seconde laisse apparaître une silhouette –à peine moins musclée– de face. Outre la position des corps, ces deux œuvres dialoguent grâce à l'histoire commune qu'elles véhiculent à deux siècles d'intervalle : Mercure conduisit les trois déesses rivales au berger Pâris, chargé d'attribuer la pomme en or à la plus belle d'entre elles.

L'ART BRUT DE DÉCOFFRAGE

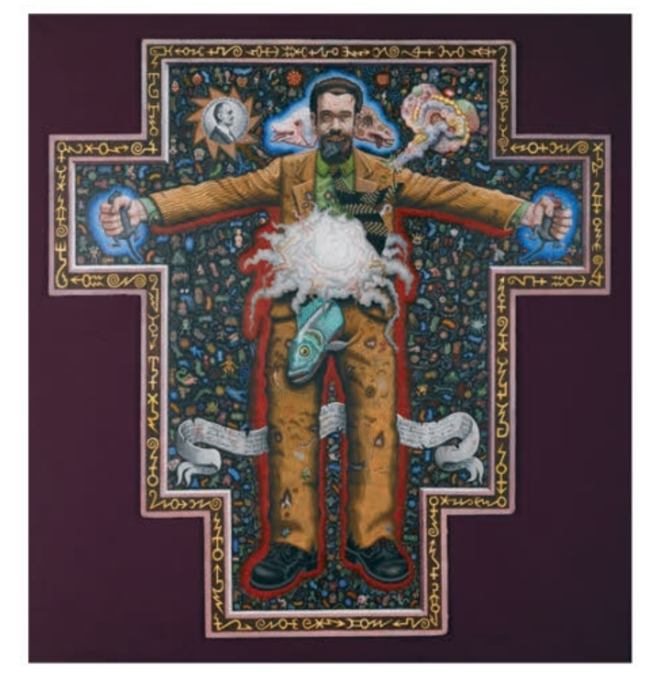
Et si l'art était un moyen de trouver sa place dans la société quand on souffre d'un handicap psychique ou mental ? Un pari relevé haut la main par le Collectif Événementiel Art et Handicap (CÉAH) qui organise pour la seconde fois une exposition d'art brut autour d'artistes salariés handicapés, sélectionnés dans des structures parisiennes spécialisées. Après un record de fréquentation avec plus de 35 000 visiteurs lors de la première exposition en 2011 au Couvent des Cordeliers, la Mairie de Paris accompagne cette nouvelle manifestation en ouvrant les salons de l'Hôtel de Ville à 160 artistes *« absolument excentriques »*. L'objectif ? *« Faire sortir les œuvres des ateliers pour changer le regard du grand public sur l'art et le handicap »*, explique Viviane Condat, présidente du CÉAH. Sélectionnées par Nathalie Allard et Catherine de Saint-Étienne, respectivement commissaire de l'exposition et scénographe, les 600 œuvres (céramiques, peintures, collages et dessins) rivalisent d'inventivité et de spontanéité. Les collectionneurs ne s'y sont pas trompé puisqu'ils sont de plus en plus nombreux à se presser chaque premier week-end de décembre à l'ouverture de ces ateliers spécialisés. Un engouement sur lequel compte Viviane Condat pour *« récolter des fonds et créer un lieu d'expositions permanent qui permette d'accueillir les centaines d'œuvres aujourd'hui entassées dans les réserves »*.

À VOIR

Absolument excentrique
DU 1er OCTOBRE AU 9 NOVEMBRE

HÔTEL DE VILLE, SALON D'ACCUEIL, PARIS
29 rue de Rivoli (1er). 10h-19h (sf dim.) Gratuit. Tél. : 01 42 76 40 40
WWW.PARIS.FR





RAW VISION RÉVISE SES MARGINAUX

Qu'il soit brut, outsider ou marginal, l'art que défend la revue anglo-saxonne *Raw Vision* est fondamentalement alternative. Fondé par John Maizels bien avant que l'art populaire ne regagne ses lettres de noblesse, ce journal publiait dès la fin des années 1980 des artistes *underground* comme Joe Coleman, Nick Blinko ou Josef Hofer, aujourd'hui reconnus dans le monde entier. En hommage à ce talent de défricheur, la Halle Saint Pierre célèbre 25 ans de « regard brut » avec plus de 80 artistes internationaux reconnus ou à découvrir.

RAW VISION, 25 ANS D'ART BRUT.
DU 18 SEPTEMBRE AU 22 AOÛT 2014. HALLE SAINT PIERRE. 2, RUE RONSARD, PARIS 18e. 10H-18H. 10H-19H LE SAM. 11H-18H LE DIM. 6,50 €/8 €.
TÉL. : 01 42 58 72 89. WWW.HALLESAINTPIERRE.ORG



À VOIR

Dewar et Gicquel, Le Hall
DU 24 SEPTEMBRE AU 10 JANVIER 2014

CENTRE POMPIDOU, PARIS
Place Georges-Pompidou, (4e). 11h-22h (sf mar.). 11h-23h le jeu. 4 €/6 €. Tél. : 01 44 78 12 33
WWW.CENTREPOMPIDOU.FR

L'ARTISANAT DÉCALÉ DE DEWAR ET GICQUEL

Fin 2012, ils remportaient le prix Marcel Duchamp avec leur Gisant, plongeur palmé en dolérite. Comme tout lauréat, le duo a donc, en plus de 35 000 €, reçu les clés de L'Espace 315, au centre Pompidou, pour une exposition d'automne. À l'heure où nous bouclons ces pages, les œuvres centrales sont encore en construction. Daniel Dewar et Gregory Gicquel, partisans de l'artisanat, produisent en atelier des pièces uniques. On est bien loin du ready-made de Duchamp, mais leur esprit décalé n'en reste pas moins audacieux. Maniant les matières avec un art assumé du décalage, ils évoquent dans leurs sculptures, peintures et tapisseries aussi bien des thèmes graves que légers. Entre leurs mains, des objets quotidiens se figent en idoles ou en vestiges improbables. Beau comme la rencontre fortuite sur un établi d'une sandale de plage et d'un souffleur de verre.

LES OBJETS BIEN TROUVÉS DU SURRÉALISME

Entamée dès les années 1920, la relation entre le surréalisme et l'objet atteint son apogée en 1936, avec l'« Exposition surréaliste d'objets » organisée à la galerie Charles Ratton. Pour Breton ou Man Ray, les statues africaines symbolisaient une lutte contre l'ethnocentrisme occidental. Pour d'autres, détourner le quotidien était un acte critique ou poétique. L'exposition du centre Pompidou offre l'occasion de porter un nouveau regard sur les œuvres de Masson, Miró, Calder, Dalí, Claude Cahun ou Giacometti, mais aussi d'observer leur pérennité à travers des pièces de Cindy Sherman, Ed Ruscha ou Mona Hatoum.

À VOIR

Le surréalisme et l'objet
Du 30 octobre au 3 mars 2014

CENTRE POMPIDOU, PARIS
Place Georges-Pompidou, (4e). 11h-22h (sf mar.). 11h-23h le jeu. 4 €/6 €. Tél. : 01 44 78 12 33
WWW.CENTREPOMPIDOU.FR

À VOIR AUSSI

La cime du rêve. Victor Hugo et le surréalisme
Du 17 octobre au 16 février 2014

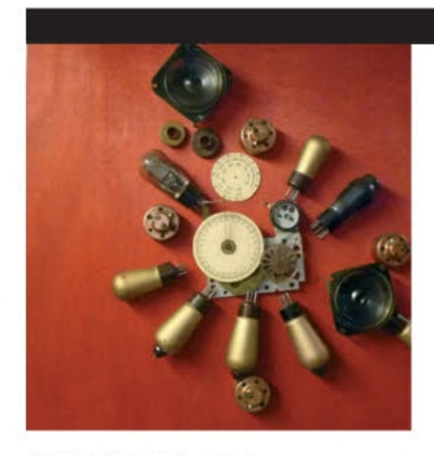
MAISON DE VICTOR HUGO, PARIS
6, PLACE DES VOSGES (4e). 10H-18H (SF LUN.). 3,50 €/7 €. TÉL. : 01 42 72 10 16. WWW.PARIS.FR



Victor Brauner, *Loup-table*, 1947

> L'OMBRE SURRÉALISTE DE VICTOR HUGO

Surréaliste Victor Hugo ? À en croire André Breton lui-même, oui, « *quand il n'est pas bête* ». En étudiant l'œuvre plastique du grand écrivain, les surréalistes y décèlent des préoccupations qui les touchent (le hasard ou le rêve), mais aussi des techniques (le lavis, les tâches, le rébus…) ou des fascinations communes (la nuit, la forêt, Paris…). L'exposition place en regard une cinquantaine de dessins de Victor Hugo et des œuvres de Max Ernst, Robert Desnos ou André Masson, montrant leur proximité, que ce soit sur le plan artistique ou sur celui des idées, comme leur combat partagé contre la peine de mort ou, plus généralement, leur engagement politique.



MUSIQUE ET ART, UN DIALOGUE FRUCTUEUX

« La musique est la langue des émotions », disait Kant. Mais associée à une autre forme de langage comme l'art, elle devient le reflet d'un univers d'inspiration infinie et complémentaire. Une notion illustrée chez Béla Bartok et Pierre Henry, deux compositeurs qui, issus de courants distincts, la musique moderne hongroise et la musique contemporaine, sont pourtant animés par la même flamme, celle de faire briller des portées de notes dont l'essence émane d'autres mouvements artistiques. À l'image d'Arcimboldo, Pierre Henry créé des autoportraits en agglomérant des morceaux d'appareils d'enregistrement et de tables de mixage *(ci-dessus)*. Des toiles de bois et de mécanismes, prolongement de sa pratique, qui sont présentées en marge de la collection permanente du musée d'Art moderne. Un regard sur les coulisses de mélodies entêtantes. Des mélodies que Béla Bartok n'aurait jamais créées sans la culture artistique hongroise du début du XXe siècle, mêlant modernité et tradition. À travers une centaine de tableaux, le musée d'Orsay explore l'univers du compositeur entouré tout au long de sa carrière de philosophes, écrivains, poètes, peintres… Un vivier d'inspiration féconde.

PIERRE HENRY. AUTOPORTRAIT EN 53 TABLEAUX. JUSQU'AU 1er DÉCEMBRE. MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS. 11, AVENUE DU PRÉSIDENT-WILSON (16e). 10H-18H (SF LUN.). GRATUIT. 01 53 67 40 00. WWW.MAM.PARIS.FR

ALLEGRO BARBARO. BÉLA BARTÓK ET LA MODERNITÉ HONGROISE 1905-1920. DU 15 OCTOBRE AU 5 JANVIER 2014. MUSÉE D'ORSAY. 1, RUE DE LA LÉGION-D'HONNEUR, (7e). 9H30-18H (SF LUN.). 9H30- 21H45 LE JEUDI. 9,50 €/12 €. TÉL. : 01 40 49 48 14. WWW.MUSEE-ORSAY.FR

Ⓜ PARIS 6e
La Renaissance et le rêve : Greco, Bosch, Véronèse
PEINTURE XVIe

DU 9 OCTOBRE AU 26 JANVIER 2014

À l'aube de la Renaissance, l'utopie d'une nouvelle vie bouleverse le travail des artistes. Portés par cette vague d'idéaux, ils rêvent d'un contact divin. Quand certains (Jan Brueghel et Jérôme Bosch) peignent les tréfonds de l'enfer, véritables visions d'horreur, d'autres (Véronèse et Dürer) représentent un paradis onirique. Endormis, le visage paisible, leurs personnages prennent leur envol, songeant avec légèreté à des êtres ailés virevoltant dans un monde merveilleux au ciel bleu vif (*Le Rêve d'une jeune fille* de Lorenzo Lotto). Le musée du Luxembourg dévoile des œuvres énigmatiques, insistant sur la difficulté de représenter un subconscient par essence irréel.

MUSÉE DU LUXEMBOURG. 19, RUE VAUGIRARD. 10H-19H30. 10H-22H LES LUN. ET VEN. 9 €/12,50 €. TÉL. : 01 40 13 62 00. WWW.MUSEEDULUXEMBOURG.FR

◘ PARIS 8e
Erwin Blumenfeld
PHOTOGRAPHIE, DESSIN, PHOTOMONTAGE XXe

DU 15 OCTOBRE AU 26 JANVIER 2014

Pour la première fois depuis 1981, un musée présente le travail d'Erwin Blumenfeld (200 œuvres). De ses premiers collages et photomontages à ses photographies de mode réalisées pour de grands titres, ou inédites. Partagé entre l'Allemagne, son pays de naissance, les Pays-Bas, les États-Unis et l'Europe, cet émigré nourrit son œuvre de parcelles d'inspiration mêlant les arts visuels qui le suivront comme une signature indélébile. Dans la veine du *Toilet Paper* de Maurizio Cattelan, Erwin Blumenfeld détourne la photographie publicitaire pour y insuffler un brin d'ironie et d'humour tout en conservant toute la féminité et la sensualité qui lui est propre.

JEU DE PAUME. 1, PL. DE LA CONCORDE. 11H-19H (SF LUN.), 11H-21H LE MAR. 5,50 €/8,50 €. TÉL. : 01 47 03 12 50. WWW.JEUDEPAUME.ORG

Ⓜ PARIS 12e
Albums - Bande dessinée et immigration. 1913-2013
DESSIN, VIDÉO, PHOTO, DOCUMENTS XXe-XXIe

DU 16 OCTOBRE AU 27 AVRIL 2014

Pour raconter l'immigration autrement, l'exposition « Albums » puise dans un siècle de bandes dessinées. Les trajectoires d'Albert Uderzo, Enki Bilal ou Marjane Satrapi reflètent l'histoire des migrations. D'autres utilisent l'autofiction ou le reportage. Récits réels ou imaginaires, drôles ou historiques, les histoires exposées examinent la représentation des migrants et les différents genres du 9e art. Au total, plus de 200 pièces, des croquis aux planches en passant par des films d'animation, interviews et photos d'archive.

CITÉ NATIONALE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION. PALAIS DE LA PORTE-DORÉE. 293, AVENUE DAUMESNIL. 10H-17H30 (SF LUN.), 10H-19H LES SAM. ET DIM. 6 €. TÉL. : 01 53 59 58 60. WWW.HISTOIRE-IMMIGRATION.FR

◘ PARIS 12e
Théâtre du monde
SCULPTURE, INSTALLATION, PEINTURE, PHOTOGRAPHIE XXe-XXIe

DU 19 OCTOBRE AU 12 JANVIER 2014

David Walsh, dixième collectionneur invité à exposer une partie de ses œuvres à la Maison rouge, est le fondateur du Mona (Museum of Old and New Art), en Tasmanie. À partir de cette collection hétéroclite et de pièces du Tasmanian Museum and Art Gallery, Jean-Hubert Martin a conçu une exposition qui met en regard des œuvres d'époques et de continents différents. Autour de thématiques comme le regard, le corps, le double ou la guerre, des pièces de Marina Abramović ou Erwin Wurm répondent aux étoffes océaniennes et antiquités en tout genre. De quoi maintenir notre intelligence de spectateur en éveil.

MAISON ROUGE. 10, BOULEVARD DE LA BASTILLE. 11H-19H (SF LUN. ET MAR.), 11H-21H LE JEU. 5,50 €/8 €. TÉL. : 01 40 01 08 81. WWW.LAMAISONROUGE.ORG

◘ PARIS 1er
À Triple Tour
INSTALLATION, VIDÉO, SCULPTURE, PEINTURE, PHOTOGRAPHIE XXe-XXIe

DU 21 OCTOBRE AU 6 JANVIER 2014

L'homme d'affaires et amateur d'art, François Pinault expose une partie de sa collection dans un lieu chargé d'Histoire : la Conciergerie de Paris. Première demeure royale de la capitale, ancienne prison de la Révolution française, le lieu accueille aujourd'hui ponctuellement des expositions. Conçue autour de l'emprisonnement pénal mais aussi psychique, l'exposition permet de voir près de 50 œuvres rarement montrées au public d'une vingtaine d'artistes contemporains dont Michelangelo Pistoletto, Damien Hirst, Bill Viola ou Mona Hatoum.

LA CONCIERGERIE. 2, BOULEVARD DU PALAIS. 9H30-18H. 5,50 € /8,50 €. TÉL. : 01 53 40 60 80. WWW.CONCIERGERIE.MONUMENTS-NATIONAUX.FR

Ⓜ PARIS 1er
Jean Dubuffet - Coucou Bazar
INSTALLATION, VÊTEMENTS XXe

DU 24 OCTOBRE AU 1er DÉCEMBRE

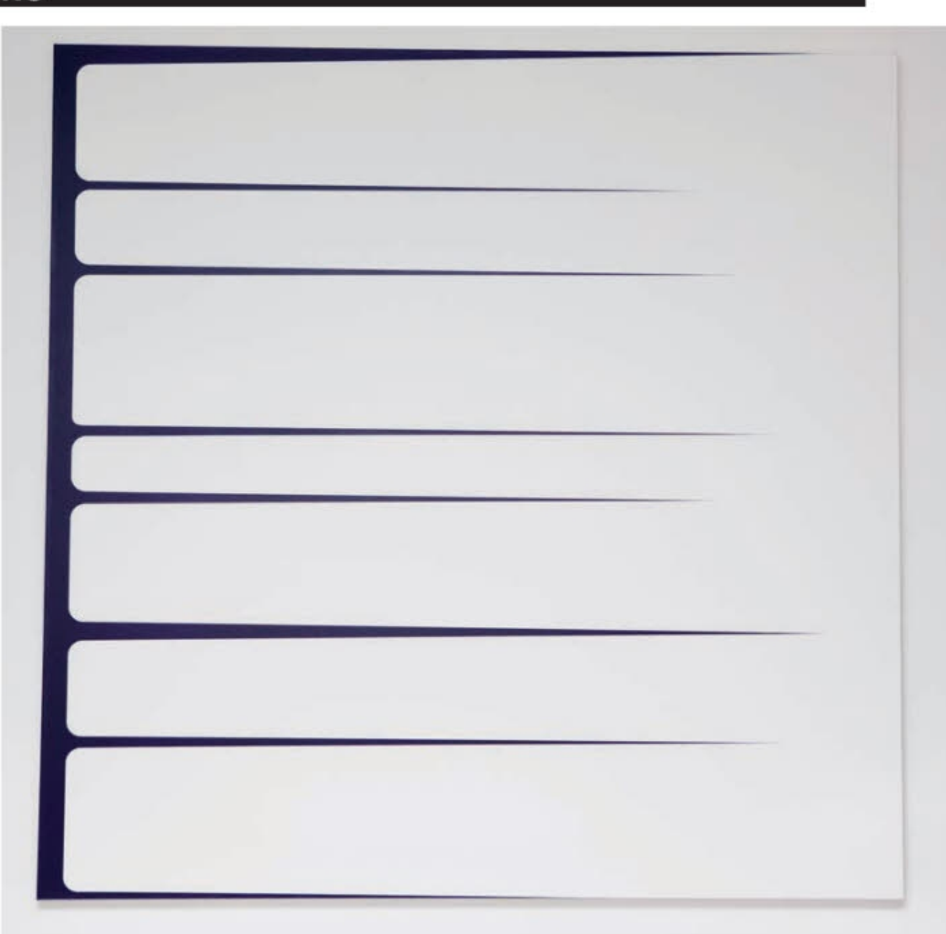
Présenté pour la première fois en 1973, *Coucou Bazar* est un spectacle d'un genre nouveau, conçu par Jean Dubuffet. Lentement, des danseurs y évoluent dans un décor dont les formes striées et colorées répondent à leurs costumes, dans le style du peintre. Pour fêter les 40 ans de cette création, les Arts décoratifs replongent leurs visiteurs dans son univers fantasque. À voir, décors et costumes bien sûr, mais aussi séances d'habillage, déambulations et documents. Dans le cadre de la Fiac, l'installation « Welcome parade » sera quant à elle exposée dans la ville.

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS. 107, RUE DE RIVOLI. 11H-18H (SF LUN.), 11H-21H LE JEU. 8 €/9,50 €. TÉL. :01 44 55 57 50. WWW.LESARTSDECORATIFS.FR

Ⓜ *Musée*  *Galerie* ◘ *Centre d'art - fondation - institut - atelier…*



Ouest



^ Stéphane Dafflon
AST 104, 2008, acrylique sur toile, 165 x 165 cm.

L'ART À LA PAGE

Pascaline Vallée TEXTE

Après Tourcoing, Grenoble et Strasbourg, Nantes accueille une sélection d'œuvres contemporaines issues de collections françaises privées. Organisée par l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (Adiaf) et le musée des Beaux-Arts, la quatrième édition de l'exposition « De leur temps » offre un panorama de la création en France, qu'elle soit reconnue ou émergente.

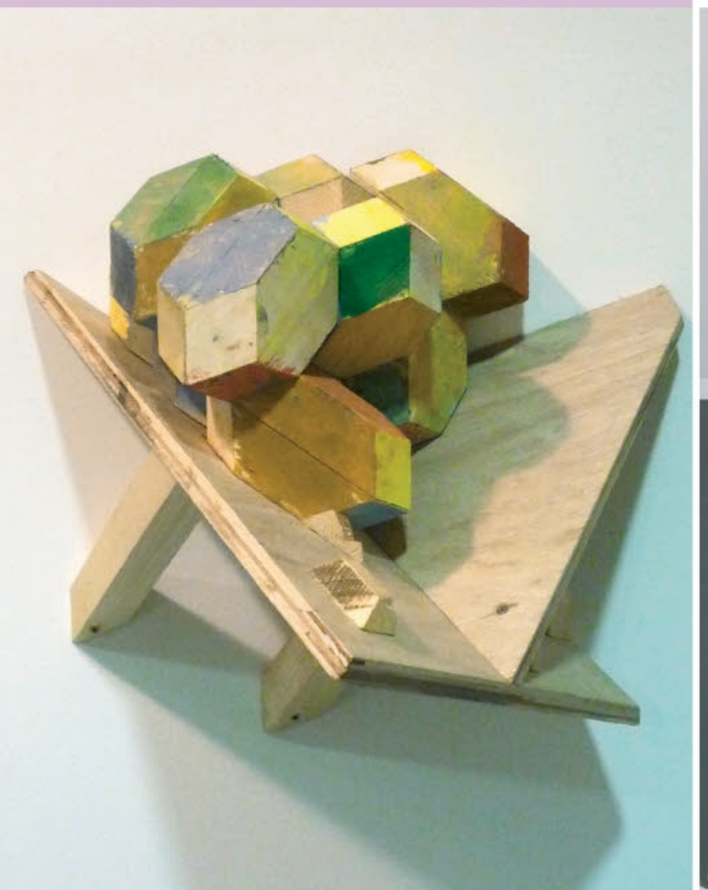
De leur temps [4] 2010/2013
DU 12 OCTOBRE AU 5 JANVIER 2014
HANGAR A BANANES, NANTES
21, QUAI DES ANTILLES.
13H-18H (SF LUN. ET MAR.),
13H-19H LES SAM. ET DIM. GRATUIT.
TÉL. : 02 28 08 77 28. WWW.MUSEE-DESBEAUXARTS.NANTES.FR

Tous les trois ans, faire le point. C'est un peu le défi que se lance depuis près de 10 ans l'Adiaf, association qui réunit environ 300 collectionneurs français. Après Tourcoing en 2004, Grenoble en 2007 et Strasbourg en 2010, c'est à Nantes que se tient « De leur temps [4] ». Sélectionnées par un comité interne à l'Adiaf, des œuvres acquises ces trois dernières années par ses membres dressent un panorama hétéroclite de la création contemporaine en France. Peintures, sculptures, photographies, vidéos, installations de quelque 140 artistes attestent de cette richesse. Certains, comme Claude Closky ou François Morellet, ont des carrières bien remplies. La plupart suivent leur chemin, qu'ils soient encore peu exposés ou déjà repérés par le milieu, tels Théo Mercier, Raphaël Zarka ou Camille Henrot.

Aucun thème ne relie les œuvres présentées, si ce n'est la passion pour l'art qui a conduit les collectionneurs à les acheter. L'exposition montre à quel point les sensibilités de ces derniers peuvent être différentes ou se rejoindre, loin de l'image répandue d'un art contemporain uniforme. Gilles Fuchs, président de l'Adiaf, est fier de ce *« tour de France »* initié par son secrétaire général, Michel Poitevin. Un des buts de l'association, rappelle-t-il, est de *« chercher le public »* de l'art, de *« créer un dialogue autour de la scène contemporaine actuelle »*. Et de partager, donc, une passion qui est celle de la collection.

ADIAF

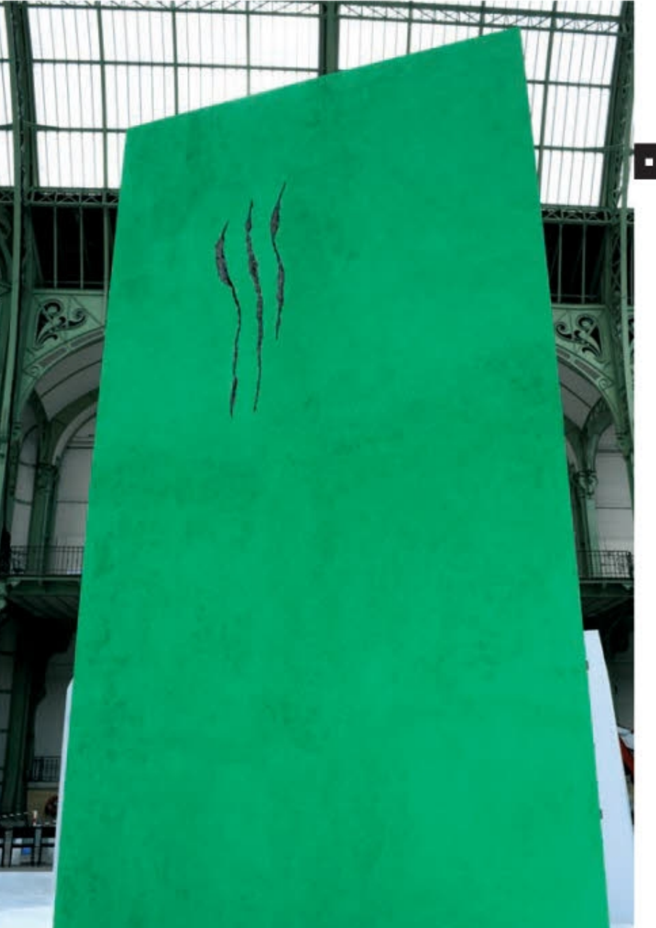
Créée en 1994, l'Association pour la diffusion internationale de l'art français (Adiaf) agit à plusieurs niveaux. Initiatrice du Prix Marcel Duchamp, qu'elle décerne depuis 2000 à un artiste résidant en France, elle organise régulièrement des expositions en France et à l'étranger. Ses membres peuvent bénéficier d'activités dédiées : rencontres avec des artistes, visites de collections privées, avant-premières d'expositions…



Ernesto Sartori *Système Sin 1/3* (maquette), 2010, glycérol et pigments sur bois 60 x 60 x 53 cm



Daniel Dewar & Grégory Gicquel, *Marcraming is not Dead*, 2006



RENNES OUVRE UNE FAILLE TEMPORELLE

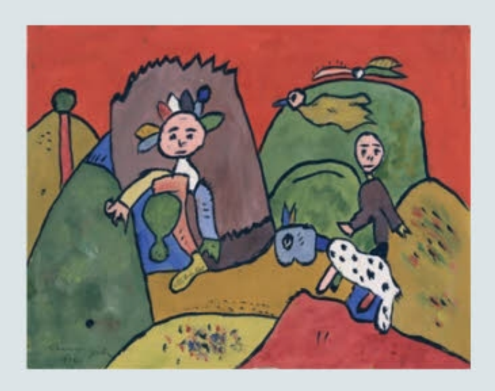
L'art contemporain constitue les vestiges du futur. C'est autour de ce constat qu'« Archeologia » investit, à l'initiative de la très active galerie 40mcube, quatre lieux de Rennes. À la galerie, place à la fiction. Louise Hervé & Chloé Maillet dérivent sur le rôle de l'eau dans la préservation de vestiges archéologiques, tandis que Benoît Maire mesure son environnement avec des outils peu communs. À l'inverse, Daphné Navarre rend visible, en retraçant l'emplacement des œuvres exposées, le passé du lieu, et Christophe Sarlin crée une installation à partir de statistiques. Au Frac Bretagne, les œuvres semblent anciennes, comme issues de fouilles archéologiques. Les objets de Laurent Le Deunff, Piero Gilardi, Armand Morin ou Virginie Yassef font écho à ceux exposés au musée de géologie. Le musée des Beaux-Arts présente un film tourné dans ses collections antiques par Ann Guillaume, alors qu'à l'université, Lara Almarcegui dresse l'inventaire des matériaux de construction.

ARCHEOLOGIA. DU 14 SEPTEMBRE AU 24 NOVEMBRE, **AU FRAC BRETAGNE.** DU 14 SEPTEMBRE AU 21 DÉCEMBRE, **À LA GALERIE 40MCUBE, AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS ET AU MUSÉE DE GÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ RENNES 1.** RENNES. GALERIE 40MCUBE, TÉL. : 02 90 09 64 11. WWW.40MCUBE.ORG



^ Virginie Yassef, *Il y a 140 millions d'années un animal glisse sur une plage fangeuse du massif Central,* 2009, polystyrène, résine, 800 × 400 × 20 cm

> Laurent Le Deunff, *Coquillage 1,* 2012, papier mâché, ciment et socle en acier, 71 × 132 × 80 cm



LES SABLES-D'OLONNE (85)
Chaissac-Dubuffet. Entre plume et pinceau
PEINTURE, SCULPTURE, PHOTO, DOCUMENT XXe
DU 12 OCTOBRE AU 26 JANVIER 2014
Relectures

Chaissac se disait *« peintre de village »*, Dubuffet défendait l'art brut, sensible aux *« personnes indemnes de toute culture »*. Les deux artistes entament en 1946 une correspondance épistolaire qui durera près de 20 ans, jusqu'à la mort de Chaissac en 1964. Produite avec L'Adresse, musée de la Poste, l'exposition retrace leurs parcours, en marge du milieu de l'art bien pensant de la place parisienne. La première partie se penche sur les peintures et sculptures *(ci-dessus,* À Lili, deux personnages et un animal*)*, dans lesquelles les matériaux de récupération prennent de plus en plus de place. La seconde met en avant dessins et encres. Une partie de leur correspondance (dont l'ensemble est par ailleurs publié chez Gallimard) donne la genèse des œuvres.

MUSÉE DE L'ABBAYE SAINTE-CROIX. RUE DE VERDUN. 14H30-17H30 (SF LUN.). 2,55 €/5,10 €. TÉL. : 02 51 32 01 16. WWW.LEMASC.FR



ROUEN (76)
Le Temps des collections
PEINTURE, VIDÉO, DESSIN, SCULPTURE XIXe-XXIe
DU 22 NOVEMBRE AU 19 MAI 2014
De fond en comble

Partagés entre les expositions qui doivent faire événement et le prêt des œuvres de la collection, les musées délaissent souvent leurs espaces d'accrochage permanent. Pour inciter le public à redécouvrir ses collections, le musée des Beaux-Arts de Rouen a engagé en 2012 un programme intitulé « Le Temps des collections ». Après Christian Lacroix, c'est au tour d'Olivia Putman (designer et fille d'Andrée Putman) d'orchestrer plusieurs expositions avec les œuvres du musée. Rendez-vous avec François Morellet revisitant Delacroix, le meilleur des pastel de la collection, ou encore avec les trois frères Duchamp (Jacques Villon, Raymond Duchamp-Villon et Marcel), dont le musée possède œuvres et documents d'archives.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS. ESPLANADE MARCEL-DUCHAMP. 10H-18H (SF MAR.). 3 €/5 €. TÉL. : 02 35 71 28 40. WWW.ROUEN-MUSEES.COM



NANTES (44)
Simone et Lucien Kroll : une architecture habitée
PHOTO, DOCUMENT, INSTALLATION, JARDIN XXe-XXIe
DU 25 SEPTEMBRE AU 1er DÉCEMBRE
85 ans et encore verts

Patrick Bouchain, auteur de l'aménagement des biscuiteries Lefèvre-Utile en Lieu unique, qui regroupe salles de spectacles, d'expositions et lieux de vie, invite dans ces murs les architectes, urbanistes et paysagistes Simone et Lucien Kroll. L'exposition retracera 50 ans d'architecture *« homéopathique »*, proche de l'écologie et des préoccupations sociales, des logements conçus Lucien Kroll (né en 1927) aux plantations de sa femme. Celle-ci (85 ans tout de même !) a d'ailleurs installé dès avril un jardin le long de l'Erdre. Une résidence du collectif ETC, de nombreux ateliers et conférences contribueront à faire du LU *« plus qu'une exposition : un lieu de vie »*.

LIEU UNIQUE. 2, QUAI FERDINAND-FAVRE. 13H-19H (SF LUN.), 15H-19H LE DIM. GRATUIT. TÉL. : 02 40 12 14 34. WWW.LELIEUUNIQUE.COM



Nord

LA GALERIE PERROTIN 25 ANS DE DÉFIS

Laura Heureteloup TEXTE

Dans le milieu très prisé du marché de l'art, Emmanuel Perrotin fait figure d'exemple. Après 25 ans de carrière, ce quarantenaire inaugure son troisième espace d'expositions à New York ce mois-ci. Il n'en fallait pas moins à Lille 3000 pour organiser l'anniversaire d'une galerie connue et reconnue par tous, la galerie Perrotin.

Happy Birthday Galerie Perrotin
DU 11 OCTOBRE AU 12 JANVIER 2014
TRI POSTAL, LILLE
Avenue Willy-Brandt.
10h à 19h (sf lun. et mar.)
10h à 20h les ven. et sam.
4 €/6 €
Tél. : 03 28 52 30 00
www.lille3000.eu

LES ARTISTES AVANT TOUT

Emmanuel Perrotin n'a qu'une vingtaine d'années quand il ouvre sa première galerie chez lui. Depuis, il a fait son chemin, ouvrant un espace à Paris, rue de Turenne, un second à Hong Kong et enfin, le dernier né, à New York dans une ancienne banque de l'Upper East Side. S'implanter dans cette ville représente pour lui « *un rêve* ». « *New York reste la capitale incontestée du marché de l'art* », même si « *le sport national est de prendre l'artiste du voisin* ». Un parcours sans faute semble-t-il. Mais quel est son secret ? « *Je n'ai pas de truc. Il faut certainement accepter le risque de faire des expositions qui ne seront pas parfaites. Donner du temps à des jeunes artistes et les accompagner dans leurs projets.* » Le ton est donné. Le galeriste n'est pas celui qu'on imagine, entouré de people désireux d'investir leur portefeuille dans des œuvres d'art au nom accrocheur et à la cote grandissante. Et quand on lui demande s'il compte un jour investir les terres du Moyen-Orient, Emmanuel Perrotin confirme avoir eu de nombreuses opportunités très avantageuses. Mais s'il est « *facile d'ouvrir un espace, il est beaucoup plus difficile de diriger les équipes et d'inventer la programmation nécessaire* ». Pour le galeriste, une chose est sûre : « *Le plus important ce sont les artistes et leurs œuvres.* » L'exposition anniversaire, organisée au Tri Postal, réunit donc l'ensemble du catalogue Perrotin, soit pas moins de 80 figures de la scène contemporaine, dont Maurizio Cattelan, JR, Damien Hirst, Takashi Murakami…

LA GALERIE, UN ESPACE ACCESSIBLE

En proposant à Emmanuel Perrotin d'investir le Tri Postal, l'institution publique Lille 3000 souhaite sensibiliser le public au métier de galeriste, acteur essentiel dans la carrière d'un artiste. Dans l'imaginaire collectif, la galerie n'est pas un espace d'expositions, mais davantage un lieu privilégié accessible aux collectionneurs aux moyens financiers conséquents. Une idée préconçue qu'Emmanuel Perrotin affronte tous les jours : « *Le public qui franchit nos portes est très large, des professionnels, des amateurs mais aussi de nombreuses personnes qui visitent pour la première fois une galerie.* » Et c'est pour ces derniers que Caroline David et Didier Fusillier ont souhaité porter un regard sur un métier peu connu. Cette exposition anniversaire apparaît donc comme une véritable autobiographie professionnelle, un hommage aux histoires privilégiées d'un galeriste avec ses artistes.
Les œuvres choisies, dont certaines in situ réalisées par Lionel Estève, Claude Rutault, Pieter Vermeersch… rappellent des anecdotes, des défis, les débuts, les rencontres et les désillusions face aux controverses. « *La plupart était franco-françaises et déclenchées par des esprits rétrogrades ou jaloux,* regrette Emmanuel Perrotin. *Je devrais ne pas y prêter attention mais cela m'affecte quand même.* » Une sensibilité qui lui permet de garder les pieds sur terre et de voir cet hommage comme un nouveau départ, et non comme « *un bilan, risque d'autosatisfaction.* »



< JR,
The Wrinkles of the City, Los Angeles, Robert's Eye, galerie Perrotin, 2011

> Jean-Michel Othoniel,
The Knot of the Imaginary, 2013
Verre miroité, inox, 180 x 165 x 135 cm

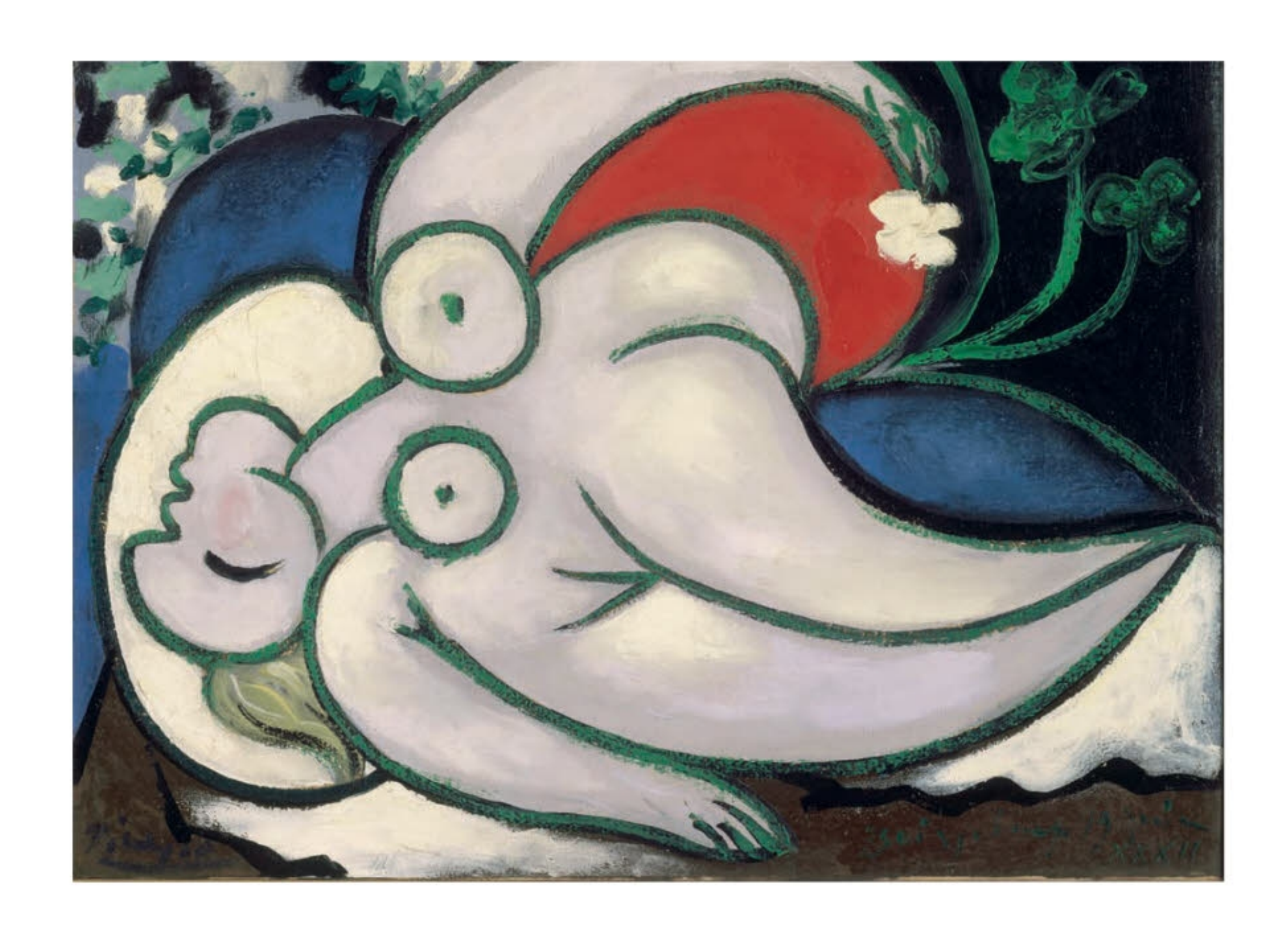
KAHNWEILER

LE CHERCHEUR D'ART

***« C'est un jeune homme à qui sa famille a donné** une galerie pour sa première communion »,* ironise Ambroise Vollard. Ce qui n'empêche pas Daniel-Henry Kahnweiler, âgé de 23 ans, de considérer l'illustre marchand d'art comme l'un de ses deux maîtres, l'autre étant Paul Durand-Ruel. Ce bourgeois d'origine allemande, amateur de Rembrandt ou de Cranach, *« d'une intelligence aiguisée mais dépourvu d'humour »,* selon son biographe Pierre Assouline, découvre Cézanne et l'art moderne lors d'une visite au musée du Luxembourg. Il décide alors de devenir *« un intermédiaire dans un sens relativement noble »,* et s'installe au 23, rue Vignon, dans un local minuscule. Entre en scène Picasso, mèche corbeau et regard brûlant qui le fascine, avec ses *Demoiselles d'Avignon.* Suivent Georges Braque, Juan Gris et André Derain qui bâtissent avec le peintre catalan la légende des quatre mousquetaires du cubisme. Mais la Grande Guerre éclate : sa galerie est séquestrée, sa collection, environ 800 œuvres, mise en vente à Drouot (parmi les acheteurs, Éluard, Tzara, Breton…). Dans le contexte mouvant de l'entre-deux-guerres, le marchand, désormais associé à André Simon, ouvre la galerie Simon au 29 bis, rue d'Astorg dans le 8e arrondissement à Paris, et expose une nouvelle génération d'artistes tels Henri Laurens, Paul Klee ou André Masson. Daniel-Henry Kahnweiler ne se laisse pas surprendre par la Seconde Guerre mondiale : il abrite sa collection dans le Limousin, et vend sa galerie à sa belle-fille Louise Leiris, échappant ainsi à une nouvelle saisie de fonds. Une fois le conflit terminé, le marchand, fidèle à ses artistes cubistes *(ci-dessous,* Femme couchée *de Picasso)* indifférent aux partisans de l'abstraction en plein essor, poursuit ses activités et organise d'innombrables expositions. À l'occasion de son trentième anniversaire, le LaM retrace ce parcours exceptionnel, celui d'un héros dans l'histoire de la peinture moderne.

À VOIR

Picasso, Léger, Masson : Daniel-Henry Kahnweiler et ses peintres
Du 28 septembre au 12 janvier 2014
LAM, VILLENEUVE-D'ASCQ (59)
1, allée du musée
10h-18h (sf lun.).
7 €/10 €.
Tél. : 03 20 19 68 88.
www.musee-lam.fr





TOURCOING (59)

Georg Baselitz, Eugène Leroy

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE XXe- XXIe

DU 11 OCTOBRE AU 24 FÉVRIER 2014

Le Protée de la peinture allemande

Georg Baselitz serait le Protée de la peinture allemande, selon Rainer Michael Mason, le commissaire de l'exposition. Protée, fils de Poséidon, dieu marin employé à la garde des troupeaux de phoques, est doté du don de prophétie et du pouvoir de se métamorphoser. « *Il représente à la fois le feu magique dompté et le magicien lui-même.* » Comme le peintre qui depuis bientôt cinquante ans n'a cessé d'inventer, de rebondir et de surprendre. Sa signature ? Le renversement des images *(ci-dessus,* Portrait d'un vase, *1997).* Dessinées, peintes ou gravées, ses figures sont toujours représentées la tête en bas. Extrême tension et violence des traits caractérisent les 25 grands formats de l'artiste allemand. Des particularités plastiques qui se rapprochent de l'œuvre d'Eugène Leroy, qui a inlassablement enfoui ses sujets dans un magma de couleur. Une confrontation passionnante.

MUBA EUGÈNE LEROY. 2, RUE PAUL-DOUMER. 13H-18H (SF MAR.). 3 €/5 €. TÉL. : 03 20 28 91 60. WWW.MUBA-TOURCOING.FR





ROUBAIX (59)

Wemaëre et Jorn

PEINTURE, DESSIN XXe

DU 12 OCTOBRE AU 12 JANVIER 2014

Amitié hors normes

Ils se rencontrèrent en 1936 dans l'atelier de Fernand Léger : Asger Jorn, cofondateur du mouvement CoBrA, et Pierre Wemaëre, un des maîtres de l'abstraction lyrique. Rien ne laissait présager l'amitié indéfectible qui naîtra entre le Danois à l'esprit libertaire et le Français, fils de militaire. Cependant, les deux artistes en devenir vont s'épauler, se stimuler et s'admirer jusqu'à la mort d'Asger Jorn *(ci dessus,* sans titre, *1937)* en 1973. Liens affectifs et liens artistiques s'entremêlent et engendrent des œuvres communes. Une complémentarité racontée ici à travers une centaine de tableaux.

LA PISCINE. 23, RUE DE L'ESPÉRANCE. 11H-18H (SF LUN.). 11H-20H LE VEN. 13H-18H LES SAM. ET DIM. 5 €/8 €. TÉL. : (0)3 20 69 23 60. WWW.ROUBAIX-LAPISCINE.COM



LILLE (59)

Jan Fabre. Illuminations

SCULPTURE, LIVRES, OBJETS XIVe-XXIe

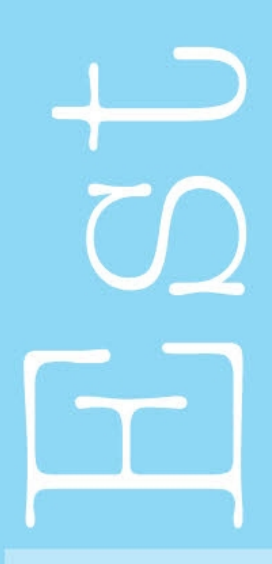
DU 10 OCTOBRE AU 10 FÉVRIER 2014

Un Belge enluminé

Jan Fabre écartelé. Dans l'atrium du musée, le plasticien-chorégraphe-dramaturge rend « Hommage à Jérôme Bosch au Congo » avec une installation monumentale aussi fantastique que chimérique. Tandis que dans la salle d'exposition temporaire, il expose des cerveaux aux ailes d'ange, des croix avec serpent et autres scarabées sacrés. Ces sculptures en bronze doré, extraites de la série « Chalcosoma » (2006-2012), explorent le thème de l'hybridation (très présent dans les œuvres médiévales), et répondent aux livres d'heures réalisés aux XIIe et XVIIe siècles, une centaine de manuscrits et feuillets enluminés, accompagnés d'objets d'art du Moyen Âge et de la Renaissance (orfèvrerie religieuse et profane, horlogerie). Un voyage dans le temps entre dorures et enluminures, objets d'art et brillances des bronzes.

PALAIS DES BEAUX-ARTS. PLACE DE LA RÉPUBLIQUE. 10H-18H (SF MAR.). 14H-18H LE MER. 4 €/6 €. TÉL. : 03 20 06 78 00. WWW.PBA-LILLE.FR





Pièces montrées.
Frac Alsace,
30 ans de collection
D'OCTOBRE À MARS 2014
HAGUENAU, SAINT-LOUIS, SÉLESTAT, STRASBOURG.
PEINTURE, VIDÉO, SCULPTURE, INSTALLATIONS XXe-XXIe



< **Laurent Montaron,** ***The Stream***, 2007, photographie couleur contrecollée sur aluminium, cadre en chêne, verre

30 BOUGIES
SUR UNE PIÈCE MONTRÉE

Anastasia Altmayer TEXTE

À l'occasion du trentième anniversaire des Frac –et en complément de l'Elsass Tour, projet de diffusion d'art contemporain dans toute l'Alsace–, le fonds régional déploie sa collection sur 4 sites, reflétant ainsi l'histoire de l'art et du goût des années 1980 à ce jour.

HAGUENAU

Dans la chapelle des Annonciades dialoguent patrimoine et création contemporaine sur l'alchimie chaud, froid, sec et humide. Au-delà des interactions qui les lient, l'exposition renvoie à la façon dont l'homme s'impose à eux ou entre en conversation avec le monde qu'ils composent. La performance filmée *Cretto* de Raphaël Zarka (également commissaire invité des expositions au MAMCS et au Frac) évoque en effet l'intervention humaine, notamment architecturale, dans la nature. Coiffé d'un curieux casque (qui fait lui-même référence à un élément d'architecture), l'artiste parcourt à l'aveugle le colossal labyrinthe (*Il Grande Cretto*) érigé dans les années 1980 par Alberto Burri en Sicile sur les ruines d'un village dévasté par un tremblement de terre.

MUSÉE HISTORIQUE/CHAPELLE DES ANNONCIADES.
PLACE DU DR-ALBERT-SCHWEITZER. DU 12 OCTOBRE AU 9 FÉVRIER 2014. 10H-12H/14H-18H (SF MAR.) 14H-18H LES LUN., SAM. ET DIM. 1,60 €/3,20 €. TÉL. : 03 88 90 29 39. WWW.VILLE-HAGUENAU.FR/MUSEE-HISTORIQUE

SAINT-LOUIS

Le Frac met à profit les vastes espaces de la fondation Fernet-Branca pour dévoiler des éléments de sa collection dont la monumentalité rend habituellement l'exposition complexe. La diversité des œuvres choisies se veut représentative de la politique d'acquisition du Frac, ancrée dans une dynamique de recherche. Le billard vallonné de Stéphane Thidet correspond à cette dimension. Il s'agit en effet d'une recherche sur la confrontation de la familiarité (la table de billard) et de l'inhabituel (la déformation outrancière du plateau) ; sur la perte par un objet de sa fonction originelle (le jeu) et l'acquisition d'un nouvel attribut (le paysage) ; mais aussi sur les sentiments contradictoires générés par l'objet mutant (fascination, trouble, répulsion).

FONDATION FERNET-BRANCA.
2, RUE DU BALLON. DU 20 OCTOBRE AU 23 MARS 2014. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 6 €/7 €. TÉL. : 03 89 69 10 77. WWW.FONDATIONFERNET-BRANCA.ORG

STRASBOURG

Au musée d'Art moderne et contemporain, place aux forces de la nature ! Au sens propre : l'exposition a pour titre « Formes et forces », référence à l'ouvrage éponyme de René Huyghe dans lequel il établit des connexions entre l'art et les forces de l'univers. Au sens figuré : de fortes personnalités y sont représentées, allant des grands noms tels Mario Merz ou Cy Twombly à des artistes plus jeunes comme Ziad Antar ou Laurent Montaron. La photographie de ce dernier, baptisée *The Stream (voir page précédente),* donne un exemple révélateur de la question posée ici : « Sommes-nous conscients du paradoxe de notre modernité qui nous incite à vouloir immortaliser la nature grâce à la technologie, à figer le temps (éternellement symbolisé par l'écoulement de l'eau) tandis que l'on s'essouffle à courir après ? »

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN.
1, PLACE HANS-ARP. DU 5 OCTOBRE AU 9 FÉVRIER 2014. 10H-18H (SF LUN.). 3,50 €/7 €. TÉL. : 03 88 23 31 31. WWW.MUSEES.STRASBOURG.EU

SÉLESTAT

Dans l'enceinte même du Frac Alsace, étonnante bâtisse trapézoïdale aux parois de verre, l'accent est mis sur la géométrie en tant que référence archétypale à la pensée rationnelle. Omniprésente dans notre quotidien, elle intervient comme fondement de l'architecture et tient une place prépondérante dans l'espace public. Le *Monument (ci-dessous)* de la plasticienne allemande Peggy Buth illustre cette topologie : un empilement de strates rectangulaires –en quinconce mais parfaitement parallèles entre elles– qui nous renvoie, de par sa structure géométrique et son apparente solidité, à l'idée que l'on se fait des mémoriaux. Pourtant, ce qui ressemble à de la pierre n'est que polystyrène recouvert de bitume et le porte-drapeau –perpendiculaire à son socle– n'en exhibe aucun. La géométrie, code de représentation instrumentalisable à souhait ?

FRAC ALSACE.
1, ESPACE GILBERT-ESTÈVE, ROUTE DE MARCKOLSHEIM. DU 6 OCTOBRE AU 23 FÉVRIER 2014. 14H-18H (SF LUN. ET MAR.). GRATUIT. TÉL. : 03 88 58 87 55. WWW.FRAC.CULTURE-ALSACE.ORG

< Peggy Buth, *Monument,* 2005, polystyrène, bitume, aluminium, novopan

HANS RICHTER, LE DADA

DU CENTRE POMPIDOU-METZ

Des chapeaux melon volants, un nœud papillon qui n'en fait qu'à sa tête, une échelle que l'on gravit puis dévale sans fin, une flaque dont la surface s'amenuise à mesure que l'eau s'y déverse, un service à café qui se téléporte d'un plateau à une table… Autant d'objets animés par des *Ghosts Before Breakfast (Fantômes avant le petit déjeuner)* (1928). Si comme dans ce film, Hans Richter a excellé dans l'art vidéo dada, il s'était déjà illustré dans des expérimentations cinématographiques abstraites aux côtés de son ami Viking Eggeling (1880-1925). Par la suite, lors de son séjour forcé aux États-Unis durant la Second Guerre mondiale –sans surprise, pour cause « d'art dégénéré »– il s'est associé à ses compagnons d'exil (Léger, Duchamp, Ernst, Man Ray…) pour des films collectifs. Une expérience qu'il renouvellera à la fin des années 1950 et au début des années 1960.







Mais Hans Richter n'était pas seulement un homme de caméra. Il maniait aussi le pinceau. Délaissant rapidement les tentatives expressionnistes et cubistes de sa jeunesse, il se consacre dès la fin des années 1910 à la peinture abstraite et dadaïste. Sans oublier un autre pan de sa carrière, l'écriture, un talent qu'il mettra en œuvre dans son livre testament *Dada-art et anti-art* publié en 1964. Ce sont donc toutes les avant-gardes artistiques du XX[e] siècle qu'Hans Richter a incarnées et auxquelles le centre Pompidou-Metz rend hommage en cette rentrée 2013 avec cette première monographie française consacrée à ce génie protéiforme.

CENTRE POMPIDOU-METZ.
1, PARVIS DES DROITS-DE-L'HOMME. 11H-18H (SF MAR.), 10H-20H LE SAM., 10H-18H LE DIM. 7 €/12 €. TÉL. : 03 87 15 39 39. WWWW.CENTREPOMPIDOU-METZ.FR

^ ***Blauer Mann*** *(Homme bleu)*, 1917, huile sur toile, 61 × 48,5 cm, Kunssthaus Zürich
⌐ ***Conjunction 2,*** 1967, relief en bois sur toile 31,75 x 41,91 cm, collection privée
< ***Vormittagsspuk/Ghosts Before Breakfast,*** 1928, noir et blanc, 35 mm, 7 minutes, centre Pompidou, musée national d'art moderne, Paris



METZ

Bad girls, une collection en action

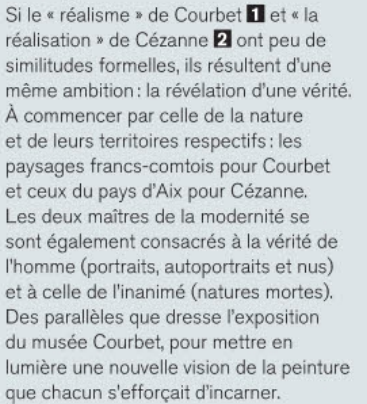
DESSIN, INSTALLATION, VIDÉO, PHOTO XXe-XXIe

JUSQU'AU 20 OCTOBRE

(Bad) girl power

Déjà attentif à la création féminine, le Frac Lorraine donne encore un coup de talon dans le patriarcat. « Bad girls », composée de 13 artistes, revient sur les combats menés depuis les années 1970 par des femmes pour la liberté sexuelle et sociale. De l'intimité dessinée par Annette Messager à la mise à mal du dictat du corps parfait par Ewa Partum, le corps et l'art deviennent des armes pour dénoncer dominations et frustrations. Au-delà de la condition féminine, les œuvres reflètent aussi des questions plus larges comme la propagande ou l'oppression d'un peuple (Dans *Vacuum*, ci-dessus, Raeda Sa'adeh aspire vainement le désert palestinien).

FRAC LORRAINE. 1ter, RUE DES TRINITAIRES. 14H-19H (SF LUN.), 11H-19H LES SAM. ET DIM. GRATUIT. TÉL. : 03 87 74 20 02. WWW.FRACLORRAINE.ORG



ORNANS

Courbet/Cézanne, la vérité en peinture

PEINTURE XIXe-XXe

JUSQU'AU 14 OCTOBRE

Véridique !

Si le « réalisme » de Courbet **1** et « la réalisation » de Cézanne **2** ont peu de similitudes formelles, ils résultent d'une même ambition : la révélation d'une vérité. À commencer par celle de la nature et de leurs territoires respectifs : les paysages francs-comtois pour Courbet et ceux du pays d'Aix pour Cézanne. Les deux maîtres de la modernité se sont également consacrés à la vérité de l'homme (portraits, autoportraits et nus) et à celle de l'inanimé (natures mortes). Des parallèles que dresse l'exposition du musée Courbet, pour mettre en lumière une nouvelle vision de la peinture que chacun s'efforçait d'incarner.

MUSÉE COURBET. 1, PLACE ROBERT-FERNIER. 10H-18H (SF MAR.) EN SEPTEMBRE. 10H-12H ET 14H-18H (SF MAR.) EN OCTOBRE. 10 €/14 €. TÉL. : 03 81 86 22 88. WWW.MUSEE-COURBET.FR



1



2



Jean-Michel Basquiat

ERSTEIN

Art Faces. Des photographes rencontrent des artistes

PHOTOGRAPHIE XXe

JUSQU'AU 5 JANVIER 2014

Clichés d'artistes

Basquiat, Cocteau, Picasso, Braque, Mondrian, Gerhard Richter, Roy Lichtenstein ou encore Andy Warhol… Tous se sont fait tirer le portrait. Derrière l'objectif, Michel Sima, Gisèle Freund, Herbert List mais aussi François Meyer, photographe et collectionneur à qui l'on doit l'agrégat de ces 250 clichés exposés au musée Würth. L'occasion de pénétrer dans l'intimité des ateliers d'artistes, de découvrir les portraits de François Meyer trop longtemps demeurés cachés, et d'interroger le rapport qu'entretient le peintre avec sa propre image et avec son ancien rival historique, le photographe.

MUSÉE WÜRTH. Z.I. OUEST, RUE GEORGES-BESSE. 11H-18H (SF LUN.). 4 €/6 €. TÉL. : 03 88 64 74 84. WWW.MUSEE-WURTH.FR



Gerhard Richter

Musée *Galerie* *Centre d'art - fondation - institut - atelier…*



Sud-Est



TONY CRAGG
TOTEM ET MÉTAPHORE

Sabrina Silamo TEXTE

Belle histoire d'amour entre Tony Cragg et Saint-Étienne. Dès 1981, la ville organise la première exposition en France du sculpteur britannique célèbre pour ses « Body Language », ensemble d'œuvres où apparaissent des paysages corporels, des métaphores de l'être humain. Fidèle à l'artiste, le musée d'Art moderne, qui possède désormais trois pièces majeures de Tony Cragg (*La Lune bleue*, *Pan Dice* et *Clear Glass Stack),* présente cinq de ses dernières sculptures, tout juste sorties de l'atelier.

Tony Cragg.
Œuvres monumentales
DU 14 SEPTEMBRE
AU 5 JANVIER 2014
MUSÉE D'ART MODERNE, SAINT-ÉTIENNE.
RUE FERNAND LÉGER.
10H-18H (SF MAR.). 4 €/5 €.
TÉL : 04 77 79 52 52. WWW.MAM-ST-ETIENNE.FR



D'abord critique vis-à-vis de la société de consommation –il récupère des détritus qu'il assemble sous forme de mosaïques murales–, Tony Cragg travaille désormais à partir de matériaux plus traditionnels comme le bois, le bronze, le marbre et l'acier *(ci-contre,* Condensor, *1989).* Venu à la sculpture via le Land Art et l'action éphémère, l'artiste crée des accumulations de strates et de volutes autour d'une colonne vertébrale imaginaire.
Dans l'atrium du musée, une sélection de sculptures de 1989 à aujourd'hui (dont ses dernières productions monumentales) sera exposée, accompagnée de dessins. Autant de spirales puissamment rythmées qui se prêtent à toutes les interprétations, de l'évocation d'un paysage à celle d'un visage. Entre le futurisme de Giacomo Balla pour l'abstraction dynamique et *La Colonne sans fin* de Constantin Brancusi.

It is, It isn't
2010, acier inoxydable, 242 x 120 x 110 cm, 4 600 kg, Galerie Thaddaeus Ropac Paris / Salzburg

BOÎTES SURRÉALISTES

ET JOUETS TROUVÉS

Qui est donc Joseph Cornell ? Un artiste qui, selon André Breton, a « *médité une expérience qui bouleverse les conventions d'usage des objets* ». Autodidacte, cet Américain né au début du siècle dernier est un précurseur du montage, du collage et de l'assemblage. Sa vocation se serait déclarée en 1931, après sa rencontre avec *La Femme 100 têtes* de Max Ernst, à la galerie Julien Levy, refuge new-yorkais de nombreux artistes européens à l'orée de la Seconde Guerre mondiale. Mais farouchement indépendant, Joseph Cornell ne tarde pas à se libérer de cette encombrante influence. Au contact de Man Ray et de Lee Miller, deux habitués de la galerie Levy, il ajoute de vieilles photographies à ses collages, puis se lance dans la réalisation de boîtes en bois dans lesquelles il réunit des objets trouvés au cours de ses pérégrinations urbaines : dés à coudre, billes, coquillages, pipe en terre, verre à liqueur contenant un œuf peint… Ces boîtes –en hommage à des actrices hollywoodiennes, des chanteurs d'opéra ou de glorieux mécènes comme Laurent de Médicis– font sa réputation. Touche-à-tout insatiable, il explore alors le cinéma expérimental : son film *Rosa Hubart* est projeté en 1936 lors de la première exposition surréaliste au MoMA de New York. Uniquement constituée d'images dégotées dans des entrepôts du New Jersey, notamment celles d'*À l'Est de Bornéo,* un film de série B, cette œuvre déclenche la fureur de Dalí, persuadé d'être l'inventeur des techniques du collage au cinéma… Près de 220 pièces de Joseph Cornell –mais aussi de Salvador Dalí, Marcel Duchamp, Max Ernst et Man Ray– seront montrées à Lyon, première rétrospective en France depuis l'exposition du musée d'Art moderne de la ville de Paris en 1981. Elles évoquent les années 1930 à 1950 de l'artiste décédé en 1972, ses années de maturité. Attention événement !



^ **Joseph Cornell,** *Portrait de Lee Miller,* 1932-1933, Wadsworth Atheneum Museum of Art



↳ **Marcel Duchamp,** *La Boîte en valise,* 1941-1946, musée d'Art moderne et contemporain, Strasbourg

À VOIR

Joseph Cornell et les surréalistes à New York

DU 18 OCTOBRE AU 10 FÉVRIER 2014

MUSÉE DES BEAUX-ARTS, LYON

20, place des Terreaux.
10h-18h (sf mar.).
10h30-18h le ven.
6 €/9 €.
Tél. : 04 72 10 17 40.
WWW.MBA-LYON.FR

HYÈRES ET TOULON (83)

Charles Fréger. Outremer

PHOTO, VIDÉO XXIe

DU 27 SEPTEMBRE AU 12 JANVIER 2014

Les gars de la Marine

Les marins, les légionnaires, les gardes républicains… Charles Fréger voyage aux quatre coins du monde pour tirer le portrait de représentants de communautés portant beau l'uniforme. Il les immortalise selon un protocole de prise de vue rigoureux, au flash et sur fond neutre, aussi systématiquement que Bernd et Hilla Becher photographiaient des bâtiments industriels. Avec « Outremer », Charles Fréger poursuit son exploration du corps militaire découvert à Rouen, pendant ses études aux Beaux-Arts. Un inventaire de notre humaine condition qui mêle objectivité anthropologique et vision poétique.

MUSÉE D'ART, TOULON. DU 27 SEPTEMBRE AU 17 NOVEMBRE. 113, BOULEVARD GÉNÉRAL-LECLERC. 12H-18H (SF LUN.). GRATUIT. TÉL. : 04 94 36 81 01.

VILLA NOAILLES, HYÈRES. DU 21 NOVEMBRE AU 12 JANVIER 2014. PARC SAINT-BERNARD. 13H-18H (SF LUN. ET MAR.). 15H-20H LE VEN. GRATUIT. TÉL. : 04 98 08 01 98. WWW.VILLANOAILLES-HYERES.COM





GRENOBLE (38)

Sigmar Polke

PEINTURE, DESSIN, PHOTO XX-XXIe

DU 9 NOVEMBRE AU 2 FÉVRIER 2014

Un réaliste capitaliste

Expérimentateur génial, Sigmar Polke s'est efforcé tout au long de sa carrière à brouiller les pistes entre peinture et photographie, figuration et abstraction, culture pop et académique pour aboutir à un nouveau langage plastique. Ses influences ? Les courants de l'époque, du Pop art à Fluxus en passant par l'art conceptuel. Première en France depuis douze ans, l'exposition de ce proche de Gerhard Richter (avec lequel il fonde en 1963 le mouvement Réalisme capitaliste) rassemble essentiellement des peintures de 1980 au milieu des années 2000. Trois décennies qui révèlent le souci constant de se renouveler.

MUSÉE DE GRENOBLE. 5, PLACE DE LAVALETTE. 10H-18H30 (SF LE MAR.) 5 €/8 €. TÉL. : 04 76 63 44 44. WWW.MUSEEDEGRENOBLE.FR

GRENOBLE (38)

Deimantas Narkevičius. Da Capo

SCULPTURE, VIDÉO, INSTALLATION XXIe

DU 13 OCTOBRE AU 5 JANVIER 2014

Cours d'histoire

Explorer l'histoire de son pays, telle est l'ambition de Deimantas Narkevičius. Son pays ? La Lituanie, le plus méridional des trois États baltes coincé entre Pologne, Biélorussie et Lettonie. Ce sculpteur de formation développe son travail de mémoire à travers le film et la vidéo, utilisant des techniques ainsi que des codes visuels et sonores datant de la période soviétique. Ses fictions explorent la société d'après-guerre et témoignent des innombrables changements intervenus après l'échec du communisme. Alors, comment écrit-on l'Histoire ? Réponses en dix œuvres dont deux inédites par celui qui représenta son pays à la biennale de Venise en 2001 au Magasin, dont l'architecture spectaculaire et le passé industriel l'ont largement inspiré. Voyage entre idéologie et utopie.

LE MAGASIN-CNA. SITE BOUCHAYER-VIALLET, 155, COURS BERRIAT. 14H-19H (SF LUN.). 2,50 €/4 €. TÉL. : 04 76 21 95 84. HTTP://MAGASIN-CNAC.ORG

CONTACTS
RÉVÉLATEURS





^ **Cindy Sherman,** Sans titre, 1982, photo couleur, 122 x 61 cm

¬ **Gregory Crewdson,** *The Father*, 2007, photo couleur, 144,8 x 223,5 cm

À VOIR

L'Œil photographique
Du 5 octobre au 9 février 2014

FRAC AUVERGNE, CLERMONT-FERRAND
6, rue du Terrail. 14h-18h (sf lun.). 15h-18h le dim. Gratuit. Tél. : 04 73 90 50 00. www.fracauvergne.com

Plus de 93 000 œuvres et pas de musée ! Le Cnap (Centre national des arts plastiques) possède un patrimoine exceptionnel. Sa mission ? Soutenir la création contemporaine et la rendre accessible. Ainsi, le Centre expose régulièrement sa collection auprès d'institutions partenaires comme au Frac Auvergne, à l'occasion du trentième anniversaire de la création des Fonds régionaux d'art contemporain. Cindy Sherman, Jeff Wall, Nan Goldin, Sophie Calle, Hiroshi Sugimoto, Gregory Crewdson… et une quarantaine d'artistes majeurs quittent les réserves du Cnap pour s'installer sur les cimaises auvergnates. Proposant un large panorama de l'art photographique de ces quatre dernières décennies, Jean-Charles Vergne, le commissaire de l'exposition, se défend d'écrire l'histoire de la photographie. Il préfère évoquer une *« géographie du geste photographique »*, c'est-à-dire les territoires investis par l'image, du documentaire jusqu'à la fiction. Longtemps considérée comme un genre mineur, la photographie s'est imposée dans les années 1970, forçant avec panache les portes des salles de vente (un tirage d'Andreas Gursky, *Rhein II*, a ainsi été vendu pour la modique somme de 3,1 millions d'euros en 2011). Ce que démontre ce parcours en 90 œuvres, découpé en 8 stations qui portent les noms des organes constitutifs de l'œil humain tels fovéa, cristallin, *lacrimae rerum*… De l'œil géant à la cornée opacifiée qui évoque une surface martelée par des tambours de Patrick Tosani à une vue du sol de la planète Mars prise par la Nasa, la photo se révèle en Auvergne.

ARLES (13)

Claudio Parmiggiani

INSTALLATION XXIe

DU 6 OCTOBRE AU 7 FÉVRIER 2014

Initiation au silence

Il fréquenta l'atelier de Giorgio Morandi à Bologne puis, dans les années 1960, se rapprocha des leaders de l'Arte Povera comme Mario Merz. Difficile alors de classifier cet artiste aujourd'hui septuagénaire qui s'est toujours isolé du monde de l'art. Certes Claudio Parmiggiani utilise des matériaux pauvres (pigments à l'état pur, noir de fumée) mais pour mieux réactiver les événements liés à la mémoire et à la destruction. Peintre au début de sa carrière, il privilégie désormais les installations monumentales dans des lieux de cultes tels la chapelle des Brigittines (à Bruxelles) ou l'Oratoire (à Nantes). Son œuvre, qui puise largement son inspiration dans la culture antique et le romantisme, est empreinte de spiritualité. Qu'il représente l'infini *(Ab Olympo)* ou l'invisible *(Stella della Notte)*, il avoue que son art n'est qu'une initiation au silence. Quel espace plus approprié que l'église Saint-Blaise, édifice qui abrita la confrérie des Pénitents gris ?

CHAPELLE SAINT-BLAISE. RUE DU GRAND COUVENT. GRATUIT. TÉL. : 04 90 18 41 20. WWW.FRACPACA.ORG







LYON (69)

Ndary Lo. Le refus de Rosa Parks

PEINTURE, SCULPTURE, VIDÉO XXIe

DU 11 SEPTEMBRE AU 29 DÉCEMBRE

En bus de l'Alabama au Sénégal

Montgomery, Alabama, le 1er décembre 1955. Dans un bus, Rosa Parks, couturière noire de 42 ans refuse de céder sa place à un passager blanc. Et entre dans l'histoire comme la mère du mouvement des droits civiques. Présentée pour la première fois en 2006 à la biennale de Dakar, l'installation de Ndary Lo montre des portraits d'hommes et de femmes qui se sont battus pour leur dignité et celle du peuple noir. Célèbres (Mandela, Malcom X, Angela Davis…) ou anonymes, ces peintures sont accompagnées de vidéos, de chaînes d'os et de métal chariés par les vagues sur la plage de l'Île de Gorée, près de la Maison des esclaves, et de figures longilignes qui évoquent l'*Homme qui marche* de Giacometti ; à moins qu'il ne suggère les lynchés aux *« yeux exorbités et à la bouche tordue »* que chante Billie Hollyday dans *Strange fruit*…

MUSÉE AFRICAIN. 150, COURS GAMBETTA. 14H-18H (SF LUN. ET MAR.) 5 €/8 €. TÉL. : 04 78 61 60 98. WWW.MUSEE-AFRICAIN-LYON.ORG

NÎMES (30)

Stan Douglas. Photographies 2008-2013

PHOTO, VIDÉO, INSTALLATION XXIe

DU 12 OCTOBRE AU 26 JANVIER 2014

Arrêt sur images

Petite robe noire, jambes galbées, talons hauts : ambiance polar… *Shoes* (1947), cliché iconique de Stan Douglas, sera exposé au Carré d'art. Il illustre parfaitement la méthode du photographe qui consiste à appréhender le réel en le fictionnalisant : Douglas s'approprie les codes utilisés dans les milieux du cinéma, de la télévision ou du photoreportage et les combine aux nouvelles technologies (montage numérique). Parmi les trois séries récentes qui seront présentées, « Mid Century Studio » s'attache à l'Amérique du Nord d'après-guerre. Ce moment historique, baigné d'optimisme, où la photographie s'installe dans le champ des médias, du spectacle et du divertissement.

CARRÉ D'ART. PLACE DE LA MAISON-CARRÉE. 10H-18H (SF LUN.). 3,70 €/5 €. TÉL. : 04 66 76 35 70. WWW. CARREARTMUSEE.NIMES.FR


Musée *Galerie* *Centre d'art – fondation – institut – atelier…*



Sud-Ouest

CHIHARU SHIOTA

TISSE SA TOILE AU CARRÉ SAINT-ANNE

Pascaline Vallée TEXTE

Comme Louise Bourgeois accueillait souvent le visiteur de ses expositions entre les pattes de ses araignées géantes, Chiharu Shiota a fait de ses immenses fils noirs sa marque de fabrique. Qu'ils entourent pierres ou objets, ils symbolisent souvent les liens invisibles entre passé et présent. L'artiste tisse autour des piliers du Carré Saint-Anne une œuvre intitulée « *After the Dream 2013* ». Soit cinq ou six longues robes blanches suspendues, autour desquelles s'entremêlent les fils noirs. Une manière d'évoquer les relations sociales qui se tissent autour de chacun de nous. « *La robe "seconde peau" est en nous. Je pense que tout est à l'intérieur du corps, famille, peuple, nation, religion… Cette relation est intrinsèque* », explique l'artiste. Même si elle le représente en creux, Chiharu Shiota s'intéresse de très près au corps. Elle a pour cela été à bonne école, puisque née au Japon et vivant aujourd'hui à Berlin, elle est aussi passée par l'atelier de l'artiste performeuse Marina Abramović.



After the Dream
Maison rouge, Paris,
2011

Chiharu Shiota

DU 4 OCTOBRE
AU 17 NOVEMBRE

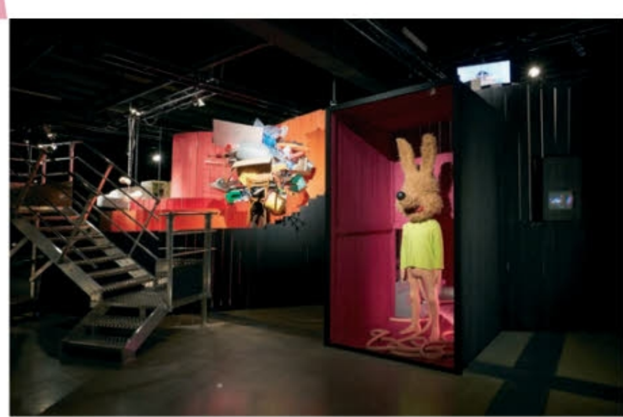
CARRÉ SAINT-ANNE, MONTPELLIER.

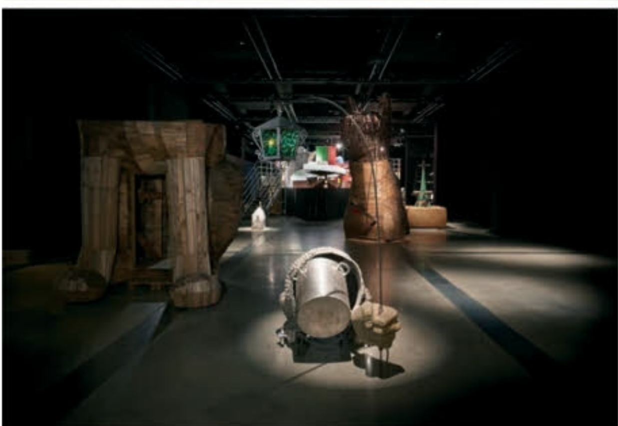
2, RUE PHILIPPY. 11H-13H ET 14H-19H (SF LUN.). GRATUIT. TÉL. : 04 67 60 82 11. WWW.MONTPELLIER.FR

LES FRAC : 30 ANS DE COLLECTIONS

Après avoir présenté dans leurs régions respectives une partie de leur collection mise en scène par un créateur (plasticien, designer…), les Frac continuent de fêter leurs 30 ans aux Abattoirs de Toulouse. L'exposition collective « Les Pléiades » se divise en plusieurs espaces où chacun a sa place, en lien direct avec les expositions régionales de cette année.
Si certains présentent une partie de leur collection –Pays de la Loire, Haute-Normandie, Franche-Comté, Alsace…–, d'autres privilégient l'intervention singulière (Dora Garcia pour le Frac Lorraine, Jean-Michel Alberola pour le Frac Picardie…). Le projet Ulysse, sous la houlette de Jean-Marc Huitorel, réunit quant à lui les Frac Languedoc-Roussillon, Bretagne et Provence-Alpes-Côte d'Azur autour des thèmes du voyage et de la navigation. Une manière de rappeler que l'artiste comme la circulation des collections sont au cœur des missions des Fonds régionaux d'art contemporain.







˅ ***Nessun oggetto e' innocente,*** Frac Corse, 2013

‹ ***Ulysse Pirate,*** Frac Languedoc-Roussillon, 2013

À VOIR

Les pléiades, 30 ans des Fonds régionaux d'art contemporain

DU 28 SEPTEMBRE AU 5 JANVIER 2014

LES ABATTOIRS, TOULOUSE
76, allée Charles-de-Fitte. 11h-19h (sf lun. et mar.). 3 €/7 €. Tél. : 05 62 48 58 00.
WWW.LESABATTOIRS.ORG



ALBI (81)

Jeanne Susplugas, All the World's a Stage

INSTALLATION, SCULPTURE, VIDÉO XXIe

JUSQU'AU 27 OCTOBRE

État second

Addictions, tocs et autres dérives comportementales sont autant de sujets que Jeanne Susplugas utilise dans son travail. Au centre d'art Le Lait, elle montre une sélection d'œuvres récentes, dont certaines ont été réadaptées pour le lieu. Une sculpture lumineuse dans laquelle le visiteur peut s'emprisonner (*ci-dessus* Light House III), une église « à emporter », une boîte habitable… Parfois accompagnée d'écrivains comme Marie Darrieussecq ou Basile Panurgias, Jeanne Susplugas examine les sentiments de confort ou d'enfermement inhérents à toute dépendance.

CENTRE D'ART LE LAIT. MOULINS ALBIGEOIS, 41 RUE PORTA. 14H-19H (SF LUN. ET MAR.). 2,50 €/4,50 €. TÉL. : 05 63 38 35 91. WWW.CENTREDARTLELAIT.COM

BORDEAUX (33)

Les Caprices de Goya, de Salvador Dalí

DESSINS XVIIIe-XXe

DU 14 SEPTEMBRE AU 25 OCTOBRE

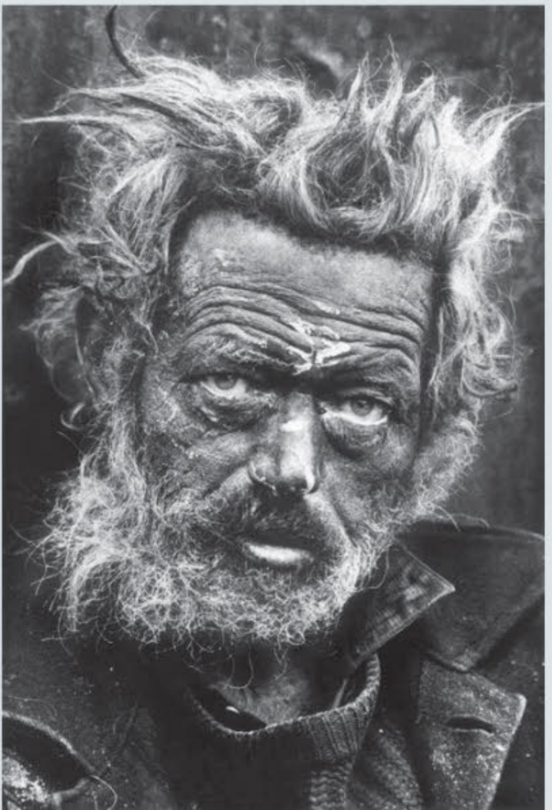
Du Goya sauce Dalí

À la fin du XVIIIe siècle, le peintre espagnol Francisco Goya dressait en 80 gravures un portrait hors du commun de sa société. D'abord réalistes et satiriques, ses « Caprices » glissent progressivement vers des visions délirantes et fantastiques. Ce dernier aspect a, on s'en doute, séduit l'extravagant Salvador Dalí. Deux cents ans plus tard, le surréaliste a revisité les gravures du maître du clair-obscur avec sa méthode paranoïaque-critique, ajoutant couleurs, formes et personnages de son cru. L'institut Cervantes présente des reproductions des deux séries, permettant de suivre la métamorphose.

INSTITUT CERVANTES. 57, COURS DE L'INTENDANCE. 9H-18H (SF SAM. ET DIM.), 9H-15H LE VEND. OUVERTURE EXCEPTIONNELLE PENDANT LES JOURNÉES DU PATRIMOINE. GRATUIT. TÉL. : 05 57 14 26 14. WWW.BURDEOS.CERVANTES.ES







PERPIGNAN (66)

Visa pour l'image

PHOTOGRAPHIES XXIe

DU 31 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE

Photosensibles

Pour sa 25e édition, le célèbre festival de photojournalisme réinvestit différents lieux de Perpignan. Du couvent des Minimes à la place de la République en passant par le Palais des congrès, une vingtaine de photographes, travaillant en agence, pour un magazine ou en solo, exposent leurs séries sur l'actualité du monde. On y assiste à la violence des conflits, de la Syrie au Congo, mais aussi à celle que subissent les enfants esclaves d'Haïti (reportage de Vlad Sokhin), les femmes pachtounes au Pakistan (Sarah Caron), ou les habitants de Dacca, au Bangladesh, constamment menacés par le feu. À ces images fortes répondent la joie des festivaliers de Burning Man ou l'énergie culturelle débordante de Kinshasa. À voir également, l'exposition du World Press Photo, mais aussi des rencontres, projections et ateliers.

DIVERS LIEUX. 10H-20H. GRATUIT. TÉL. : 04 68 62 38 00. WWW.VISAPOURLIMAGE.COM

Musée Galerie Centre d'art - fondation - institut - atelier…

CÉRET (66)

Miquel Barceló. Terra Ignis

SCULPTURE XXIe

JUSQU'AU 12 NOVEMBRE

De briques et de broc

Attentif aux civilisations anciennes, Miquel Barceló a découvert le modelage et la cuisson de la terre dans les années 1990 en Afrique, au pays Dogon. Depuis, l'artiste a fait sa spécialité d'une céramique expérimentale, où travail technique et recherche se complètent. L'exposition du musée d'Art moderne de Céret présente des pièces récentes aux formes peu communes. Têtes, crânes, mais aussi boursouflures et autres accidents de cuisson évoquent plus ou moins directement la vanité, thème cher à Barceló. Jamais récipient n'a contenu autant la force de la vie humaine.

MUSÉE D'ART MODERNE DE CÉRET. 8, BD MARÉCHAL-JOFFRE. 10H-19H JUSQU'AU 15 SEPTEMBRE PUIS 10H-18H. 6 €/8 €. TÉL. : 04 68 87 27 76. WWW.MUSEE-CERET.COM





ROCHECHOUART (87)

Carolee Schneeman. Œuvres d'Histoire

VIDÉO, PHOTO XXe-XXIe

DU 4 OCTOBRE AU 15 DÉCEMBRE

Engagée

Connue pour ses performances et ses vidéos, Carolee Schneeman a pris part à l'ébullition du New York artistique des années 1960. Body art et libération des mœurs allaient alors de paire avec un engagement sur la politique internationale des États-Unis. C'est ce pan de son travail que l'exposition « Œuvres d'Histoire » met en avant. Ses travaux les plus récents se placent dans la droite ligne de ceux qui parlent de la guerre du Vietnam *(ci-contre,* Viet Flakes, *1965)* ou du Liban des années 1980, étendant l'analyse critique aux images d'actualité en général.

MUSÉE DÉPARTEMENTAL D'ART CONTEMPORAIN DE ROCHECHOUART. 5, PLACE DU CHÂTEAU. 10H-12H30 ET 13H30-18H (SF MAR.), 10H-12H30 ET 14H-17H À PARTIR DU 1er OCTOBRE. 2,30 €/4,60 €. TÉL. : 05 55 03 77 77. WWW.MUSEE-ROCHECHOUART.COM

VASSIVIÈRE (87)

Fernanda Gomes

INSTALLATION XXIe

DU 20 OCTOBRE AU 5 JANVIER 2014

Habiter l'exposition

Installé sur l'île du lac artificiel, le Centre international d'art et du paysage de Vassivière est un endroit à part. Invitée à créer de nouvelles œuvres pour une exposition solo, l'artiste brésilienne Fernanda Gomes a souhaité prendre en compte l'architecture et le lieu. Que ce soit en étudiant le mouvement du soleil dans les salles d'expositions ou en connectant l'extérieur et l'intérieur, elle souhaite avant tout faire de l'espace un lieu confortable, où le visiteur peut prendre le temps de s'installer et de vivre une expérience.

CENTRE INTERNATIONAL D'ART ET DU PAYSAGE. ÎLE DE VASSIVIÈRE. 11H-13H ET 14H-18H (SF LUN.). 1,50 €/3 €.TÉL. : 05 55 69 27 27. WWW.CIAPILEDEVASSIVIERE.COM

CAJARC (46)

Alternatives, Bandes dessinées contemporaines

DESSIN, SCULPTURE, PEINTURE XXIe

DU 22 SEPTEMBRE AU 17 NOVEMBRE

Toutes les dimensions de la BD

Depuis quelques années, la bande dessinée s'émancipe et délaisse parfois les cases des albums pour les cimaises des lieux d'art. Le Centre d'art contemporain de Cajarc s'est intéressé à ceux, belges ou français, qui pratiquent la bande dessinée au sens large. Volumes, papiers peints multiples viennent brouiller le stéréotype de la planche originale pour créer un « espace dessiné ». La toile, les objets, le mobilier sont désormais de nouveaux territoires conquis par Jochen Gerner, Manuel, Ruppert et Mulot, Francis Masse et bien d'autres. Une plongée dans des univers fantastiques ou cauchemardesques, où le réalisme côtoie les fantaisies de l'imagination.

MAISON DES ARTS GEORGES POMPIDOU. 14H-18H (SF LUN.). GRATUIT. TÉL. : 05 65 40 78 19. WWW.MAGP.FR

LA FACE PRIMITIVE DE L'ART

À partir de 150 œuvres d'artistes aborigènes ou non et issues de collections publiques et privées, le musée d'Aquitaine retrace une histoire de l'art aborigène.
Une première partie présente la création australienne avant et après l'arrivée des Occidentaux, lorsque cet art ancestral devint une réponse à la colonisation. Une seconde s'attache aux formes de l'art aborigène, soulignant les croisements incessants entre passé et présent et l'évolution des symboles. Œuvres et documents sont mis en perspective avec des réalisations contemporaines de Paddy Bedford, Michael Nelson Jakamarra *(ci-contre en haut)*, mais aussi Mike Kelley ou Pierre Alechinsky. Preuve du riche héritage et du dynamisme de l'art aborigène contemporain, Brook Andrew créera pour le musée deux installations inédites.





À VOIR

Mémoires vives, une histoire de l'art aborigène.
Du 16 octobre au 30 mars 2014.

MUSÉE D'AQUITAINE, BORDEAUX
*20, cours Pasteur.
11h-18h (sf lun.).
2,50 €/5 €.
Tél. : 05 56 01 51 00.*
WWW.MUSEE-AQUITAINE-BORDEAUX.FR

¬ ***Thomas Tjapaltjarri***
Sans titre,
acrylique sur toile

› ***Michael Nelson Tjakamarra,***
Kangaroo and Possum dreaming

⌄ ***Artiste inconnu,***
bouclier gravé,
90 cm, XIXe siècle,
musée d'Aquitaine



Ailleurs



ANDY WARHOL
SOUS UN NOUVEAU JOUR

Laura Heurteloup TEXTE

Connaît-on vraiment Andy Warhol ? Au regard de l'exposition « Life, Death and Beauty », proposée par le musée des Beaux-Arts de Mons, la réponse est non. Le maître incontesté du pop art réserve encore aujourd'hui bien des surprises. Malgré un corpus de couleurs vives et de motifs populaires, la religion et la mort planent sur ses œuvres.

Andy Warhol. Life, Death and Beauty

DU 5 OCTOBRE
AU 19 JANVIER 2014

BAM, MONS.
8, RUE NEUVE. 10H-18H (SF LUN.).
6 €/9 €. TÉL. : 00 32 65 33 55 80.
WWW.BAM.MONS.BE



En quête de célébrité, Andy Warhol aimait représenter ceux qui dominaient pour lui cette part très prisée de la société américaine, Marilyn Monroe et Jackie Kennedy apparaissant comme des icônes féminines sensuelles. Vêtues de noir et de touches de couleur éclatantes soulignant leurs traits, elles semblent figées dans le temps, comme des reliques. Le commissaire de l'exposition, Gianni Mercurio, conscient que Warhol est « *un artiste très complexe qui savait bien cacher certains de ses côtés et spécialement les choses les plus intimes* », y voit comme l'expression d'un sentiment religieux. La centaine de toiles exposées au BAM, rarement présentées en Europe reflète une dimension obsessionnelle et esthétique dont peu ont conscience. Un de ses derniers cycles, « The Last Supper Cycle » (1986), est une reprise de *La Cène* de Léonard de Vinci, hommage fait d'une centaine d'images alternant les techniques les plus marquantes de sa carrière.

Une face cachée d'Andy Warhol, un aspect secret de son travail qui n'est pas isolé. Car *Crash, Suicide* et le très sombre *Electric Chair* reflètent une attirance pourtant non dissimulée pour la mort et les éléments qui peuvent y conduire, qu'ils soient accidentels ou non. Dans une suite sans fin, il répète ces motifs lugubres comme pour se souvenir que le dénouement n'est jamais très loin, fixant tel un thanatopracteur le visage de personnages, inexpressif et emprunt d'une grande tristesse à l'image de ses autoportraits. Ces reflets sincères de l'âme d'Andy Warhol permettront au public de porter un nouveau regard sur l'un des artistes les plus célèbres du siècle dernier.

Un nouvel écrin pour une exposition exceptionnelle

« Life, Death and Beauty » est une exposition d'autant plus importante qu'elle inaugure la réouverture du BAM après quelques travaux de rénovation. Pour Xavier Roland, responsable du pôle muséal de Mons, elle « *fait figure de test grandeur nature, tant par l'importance de l'artiste que par les œuvres exposées à cette occasion, en attendant l'événement majeur consacré à l'artiste Vincent Van Gogh et son passage dans la région* ». Élue capitale européenne de la culture pour 2015, Mons est la quatrième ville belge à obtenir ce titre après Anvers, Bruxelles et Bruges. Un honneur impliquant certaines prédispositions dont la restructuration et la restauration du musée des Beaux-Arts inauguré en 1913. En prévision de l'augmentation de la fréquentation mais surtout « *pour toucher les grandes institutions muséales, les prêteurs privés, ainsi que les entreprises intéressées par le mécénat ou le sponsoring* », l'équipe a choisi d'apporter une attention particulière à l'accueil du public en modernisant les espaces. Afin de pouvoir accueillir de plus en plus d'œuvres issues de collections prestigieuses, la sécurité a été renforcée ainsi que le contrôle du climat. Le BAM prévoit également d'ouvrir le jardin Reine Astrid, fermé depuis 2006, pour y proposer des expositions en plein air.

‹ ***Knives***, 1981-1982, acrylique et sérigraphie sur tissu, 228,6 x 177,8 cm

^ ***The Last Supper***, 1986, acrylique et sérigraphie sur toile, 100 x 100 cm

PREGNY-CHAMBÉSY (CH)

René Burri, Utopia

PHOTO XXIe

JUSQU'AU 15 DÉCEMBRE

Regard sur six créateurs

Le musée des Suisses dans le monde accueille « Utopia », une exposition dédiée à René Burri. Traversant le monde, ce photojournaliste a su saisir des instants et des ambiances plaçant l'homme au cœur de toutes les utopies. Se définissant lui-même comme un artiste, René Burri pose ici son regard sur six créateurs d'idées et d'idéaux : Alberto Giacometti, Le Corbusier, Jean Tinguely, Yves Klein et Pablo Picasso. Des rencontres en noir et blanc dans l'intimité de leurs élans artistiques mis en relief par une empreinte émotionnelle pariant sur l'instantanéité du moment.

MUSÉE DES SUISSES DANS LE MONDE. 31, CHEMIN DE L'IMPÉRATRICE. 10H-17H (SF LUN.). 6 CHF /10 CHF. TÉL. : 00 41 22 734 90 21. WWW.PENTHES.CH

RIEHEN/BÂLE (CH)

Thomas Schütte

SCULPTURE, DESSIN, AQUARELLE XX-XXIe

DU 6 OCTOBRE AU 2 FÉVRIER 2014

Face à faces

Avec une étonnante facilité, Thomas Schütte jongle depuis 30 ans avec les médiums (sculpture, peinture, maquette et aquarelle), les matériaux (traditionnels ou à la pointe de la technologie) et les représentations (architecturales et figuratives). L'exposition à la fondation Beyeler s'attarde sur les productions les plus récentes de l'artiste et plus précisément sur ses sculptures aux têtes si étonnantes. De la taille d'une petite poupée en céramique ou d'un géant de fer, les figures de Thomas Schütte nous renvoient à notre propre humanité dans un singulier rapport d'échelle et de matérialité.

FONDATION BEYELER. BASELSTRASSE, 101. 10H-18H. 10H-20H LE MER. 20 CHF/25 CHF TÉL. : 00 41 61 645 97 00. WWW.FONDATIONBEYELER.CH

GENÈVE (CH)

Katinka Bock

SCULPTURE XXIe

DU 16 OCTOBRE AU 19 JANVIER 2014

La surprise de Katinka

Lauréate du prix Fondation d'entreprise Ricard avec son œuvre en mouvement *Umland*, Katinka Bock revient avec une exposition solo au Mamco de Genève. Un événement attendu dont les œuvres, à l'heure où nous écrivons ces lignes, sont encore en production. Une création a toutefois été dévoilée. Il s'agit de *Shifting* (2009-2010), une céramique grandeur nature dont elle a le secret. Trois masses, marquées par le temps, sortent du sable, se rencontrent et semblent annoncer celles à venir.

MAMCO. 10, RUE DES VIEUX-GRENADIERS. 12H-18H (SF LUN.), 11H-18H LES SAM. ET DIM. 5 CHF/8 CHF. TÉL. : 00 41 22 320 61 22. WWW.MAMCO.CH



VIENNE (AUT)

Oskar Kokoschka. The Self in Focus

PEINTURE, PHOTOGRAPHIE XXe

DU 4 OCTOBRE AU 27 JANVIER 2014

Kokoschka dans l'objectif

Exprimer le monde ou le représenter. Le Leopold Museum tente de réconcilier ces deux conceptions a priori antagonistes de la visée des arts. L'œuvre peinte et graphique du célèbre expressionniste autrichien Oskar Kokoschka dialogue ici avec les nombreux clichés photographiques qui l'ont immortalisé. Une complémentarité au service de la mise en exergue des traits de l'homme et de l'artiste : versatile, curieux et passionné, Kokoschka –pointé du doigt comme un « dégénéré » par le régime nazi– était aussi courageux et révolté, comme en témoignent ses tableaux réalisés durant la Seconde Guerre mondiale.

LEOPOLD MUSEUM. MUSEUMSPLATZ, 1 IM MK, VIENNE. 10H-18H (SF MAR.). 10H-21H LE JEU. 7 €/12 €. TÉL. : 00 43 1 525.700. WWW.LEOPOLDMUSEUM.ORG



BÂLE (CH)

Piet Mondrian – Barnett Newmann – Dan Flavin

PEINTURE, NÉON XXe

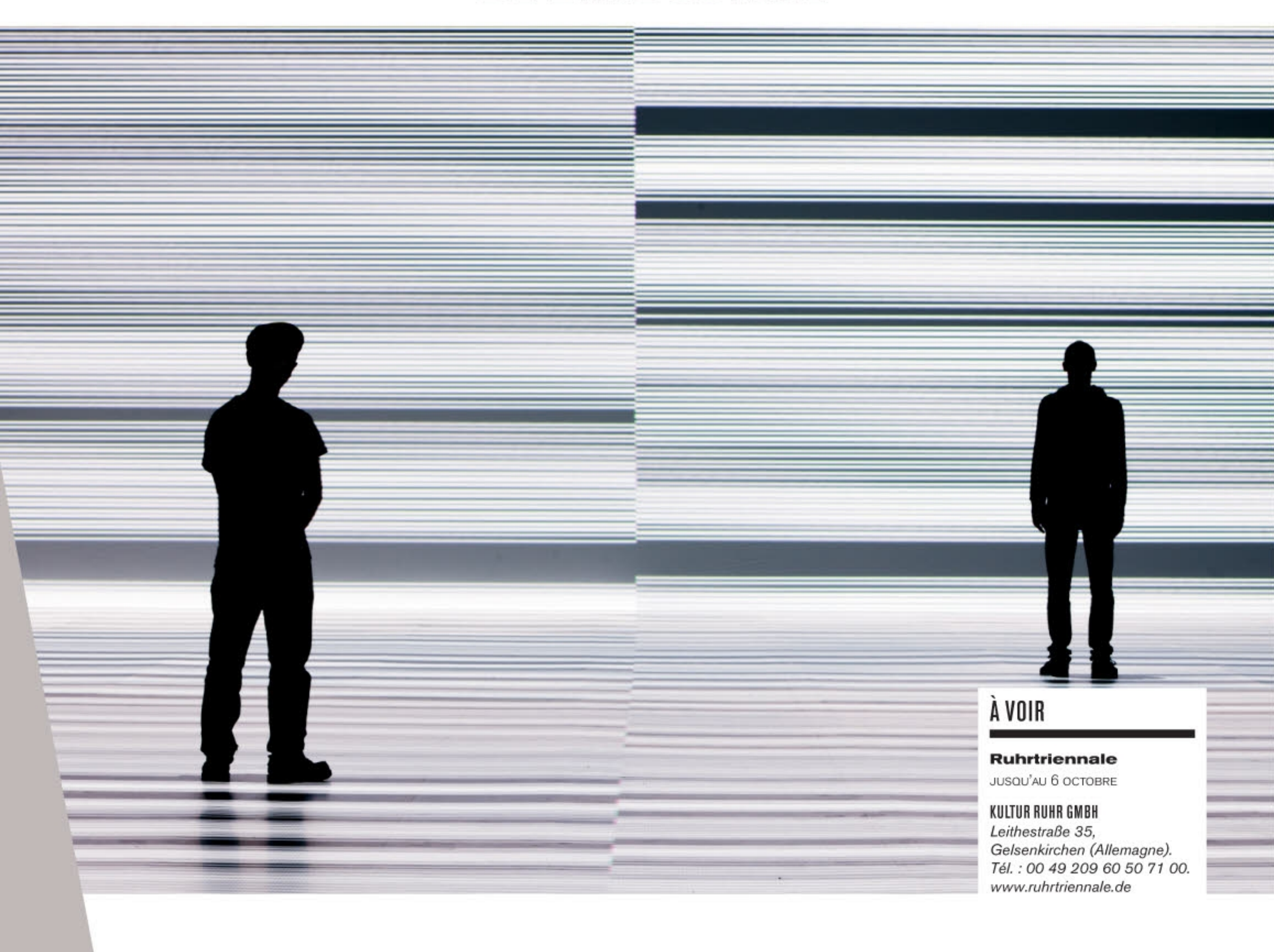
DU 8 SEPTEMBRE AU 19 JANVIER 2014

Less is More and More and More

Une exposition en guise de Sainte Trinité picturale avec les ténors de l'art minimal : Piet Mondrian (1872-1944) Barnett Newmann (1905-1970) et Dan Flavin (1933-1996). Quel rapport entre la composition rectiligne de Mondrian, le « zip » éclair de peinture de Barnett Newmann et les néons de couleur pour Dan Flavin ? Une même économie de moyens pour atteindre une forme d'absolu à travers un art radical et spirituel.
Le musée, qui a conçu le parcours sous la forme de trois monographies, réunit un grand nombre d'œuvres prêtées par les plus grandes institutions tels le Moma de New York, la Tate de Londres, le centre Pompidou ou le Mam de Paris.

KUNSTMUSEUM BASEL. ST. ALBAN-GRABEN, 8. 10H-18H (SF LUN.) 7 €/19 €. TÉL. : 0041 61 206 62 62. WWW.KUNSTMUSEUMBASEL.CH

LA DEUXIÈME VIE DE L'INDUSTRIE



^ **Ryoji Ikeda,** *Test Pattern*, 2011, installation audiovisuelle

À VOIR

Ruhrtriennale
JUSQU'AU 6 OCTOBRE

KULTUR RUHR GMBH
Leithestraße 35, Gelsenkirchen (Allemagne). Tél. : 00 49 209 60 50 71 00. www.ruhrtriennale.de

Capitale européenne de la culture en 2010, la région allemande de la Ruhr poursuit depuis son renouveau par le tourisme et la culture. Installée dans plusieurs anciens sites industriels à Essen, Duisburg ou Bochum, la Ruhrtriennale apporte cette année encore son lot de spectacles et d'expositions. Parmi celles-ci, « Silence, Exile, Deceit » de Douglas Gordon. Directement inspiré par le lieu, une ancienne usine à Essen qui lui rappelle la situation industrielle post-guerre de son Écosse natale, l'artiste utilise la vidéo, la musique, et la présence humaine pour donner à ce lieu une deuxième vie. Dans « Situation Rooms » de Rimini Protokoll ou dans *test pattern* de Ryoji Ikeda, le spectateur sera invité à jouer un rôle dans le flux des images. Le chorégraphe William Forsythe présente quant à lui « Nowhere and Everywhere at the Same Time », installation de pendules déjà présentée à la Tate Modern et à la biennale de Venise. De la perception à l'action.

ZAPPER AVEC PICASSO

La télévision ne fait pas qu'abrutir ou divertir : elle peut aussi inspirer. C'était le cas pour Picasso qui, durant la dernière décennie de son existence, s'est *« passionné »* pour ce nouveau média, selon une déclaration de Brassaï en 1962. L'exposition du musée d'Art et d'histoire de Genève met en évidence l'influence de la télévision sur l'œuvre, principalement gravée et dessinée, de l'artiste. Tandis que le petit écran ne diffuse à l'époque qu'en noir et blanc, Picasso offre à cette technique une seconde vie dans son travail, comme le prouve notamment la série de 347 gravures (« Suite 347 ») qu'il réalise en 1968. Par ailleurs, au moment où l'abstraction et le minimalisme règnent en maîtres, Picasso choisit lui de raconter des histoires, comme le font les westerns et péplums qu'il regarde avec plaisir. Il se plaît aussi à représenter des scènes de catch et de cirque, des personnages phares (Zorro) ou récurrents (les Indiens) de la télévision, ainsi que des situations inspirées des actualités, notamment celles de mai 1968.



^ *347 gravures, n° 45, 22 avril 1968 I, Pablo Picasso,* aquatinte et pointe sèche, 47,5 x 56,5 cm

À VOIR

Picasso devant la TV
Du 11 octobre au 15 décembre

CABINET D'ARTS GRAPHIQUES DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, GENÈVE
5, Promenade du Pin.
11h-18h (sf lun.). 2 chf/3 chf.
Tél. : 00 41 22 418 27 70.
www.ville-ge.ch/mah

DÜSSELDORF (ALL)

Alexander Calder. Avant-Garde in Motion

SCULPTURE XXᵉ

DU 7 SEPTEMBRE AU 12 JANVIER 2014

Inspirations

Le Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen consacre une rétrospective à Alexander Calder en s'attardant sur les années 1930 et 1940, qui marqueront le début de sa carrière. Pour accompagner ses grands mobiles dansant sous le souffle de l'air, musiques et films d'avant-garde participent à la compréhension d'une période riche d'inspirations pour l'artiste américain. Se plongeant à corps perdu dans l'abstraction, ses créations ne sont pas sans rappeler celles de Mondrian, Miró ou Arp, qui ponctuent par petites touches ce parcours aérien.

THE KUNSTSAMMLUNG NORDRHEIN-WESTFALEN. GRABBEPLATZ, 5. 10H-18H (SF LUN.), 11H-18H LES SAM. ET DIM. 2,50 €/12 €. TÉL. : 00 49 211 83 81-204. WWW.KUNSTSAMMLUNG.DE



BILBAO (ES)

Antoni Tàpies. De l'objet à la sculpture (1964-2009)

SCULPTURE XX-XXIᵉ

DU 5 OCTOBRE AU 19 JANVIER 2014

L'objet, terrain de jeu

Un an après sa disparition, le musée Guggenheim propose la première rétrospective consacrée aux sculptures d'Antoni Tapiès. Plasticien catalan, il fit de sa carrière un jeu d'assemblages entre plusieurs techniques et matériaux, posant toujours un regard interrogateur sur leur bien fondé et leur intégration dans l'espace. Murs, portes, chaises, armoires, baignoires, assiettes…
Ce designer d'un autre genre offre un nouveau regard sur le quotidien qui nous entoure, insistant sur sa symbolique. Des années 1960 à 2012, l'exposition retrace cette approche ludique de l'objet et de sa signification.

MUSÉE GUGGENHEIM. AVENIDA ABANDOIBARRA. 10H-20H (SF LUN.). 7,50 €/13 €. TÉL. : 00 34 944 35 90 80. WWW.GUGGENHEIM-BILBAO.ES

VENISE (IT)
Rudolf Stingel
INSTALLATION ET PEINTURE XXe
JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE

L'art de tapisser

À l'image des pyramides recouvertes de dessins riches et colorés, le Palazzo Grassi se transforme en une cage d'Orient tapissée de motifs psychédéliques chers à Rudolf Stingel. Modifiant la perspective des 5 000 m² du gracieux palais, ce revêtement offre à cette carte blanche un goût de mystère et de volupté par des couleurs chaudes et sensuelles. Les toiles abstraites et portraits religieux apparaissent comme de petits trésors dissimulés derrière une épaisse couche de rosaces entremêlées et envahissantes. Le visiteur, tel un prédateur tapis dans l'ombre, cherche sa proie. Entre les écumes argentées et le regard émouvant de Franz West à qui il rend un hommage, Rudolf Stingel invite au voyage et à une nouvelle perception de l'espace d'exposition.

PALAZZO GRASSI. CAMPO SAN SAMUELE. 10H-19H. 6 €/20 €. TÉL. : 00 39 041 27 19 031. WWW.PALAZZOGRASSI.IT/FR

ISTANBUL (TU)
Biennale d'art contemporain « Maman, suis-je barbare ? »
DU 14 SEPTEMBRE AU 10 NOVEMBRE

Espaces et publics

Créée en 1987, la biennale d'Istanbul réunit pour chaque édition artistes, professionnels de l'art et amateurs autour d'un thème. Cette année, sous le commissariat de Fulya Erdemci, directrice de Skor, fondation pour l'art et l'espace public à Amsterdam, le thème central sera l'espace public comme forum politique. En Grèce antique, les citoyens se réunissaient à l'agora pour parler des affaires de la cité. Aujourd'hui, l'espace public est à la fois un lieu de loisirs et un espace d'expression et de conflit, comme le montrent les récentes manifestations de la place Taksim. Sous le titre « Maman, suis-je barbare ? », emprunté au poète turc Lale Müldür, les œuvres et rencontres auront à charge de mettre en question le potentiel politique de l'art, mais aussi son rôle dans la construction d'une identité et de valeurs humanistes. Et pour activer cette assemblée pour *« une nouvelle forme d'alchimie »*, la biennale investira la place Taksim ou des bâtiments publics temporairement vides.

WWW.BIENAL.IKVS.ORG



^ Charles Meere, *Australian Beach Pattern*, 1940, huile sur toile, 91,5 x 122 cm

v Rover Thomas, *Cyclone Tracy*, 1991, pigments et liant sur toile, 168 x 180 cm

> Brett Whiteley, *Big Orange (Sunset)*, 1974, huile et collage sur bois, 244 x 305 cm

COULEURS AUSTRALES

Issues de grandes collections publiques australiennes, plus de 200 œuvres retracent l'histoire de l'art du cinquième continent, de 1800 à nos jours. Débutant avec l'arrivée des colons, l'exposition met en regard les peintures d'artistes aborigènes et celles d'Australiens influencés par la tradition européenne. Des impressionnistes comme Arthur Streeton aux artistes contemporains (Judy Watson, Gordon Bennett), le visiteur constate l'évolution du paysage, bouleversé par la colonisation puis l'urbanisation, mais aussi celle de l'art lui-même.

AUSTRALIE. DU 21 SEPTEMBRE AU 8 DÉCEMBRE. ROYAL ACADEMY OF ARTS. BURLINGTON HOUSE, PICCADILLY, LONDRES. 10H-18H. 10H-22H LE VEN. 6 £/14 £. TÉL. : 00 44 20 73 00 80 00. WWW.ROYALACADEMY.ORG.UK





ET LA LUMIÈRE FUT...

James Turrell, artiste californien emblématique des années 1960 et 1970, s'offre une triple rétrospective à New York, Los Angeles et Houston. Magistrale et fascinante, l'œuvre de James Turrell n'en finit pas de nous ensorceler à chaque apparition. En grand magicien de la couleur, l'artiste nous plonge dans un univers de lumière spirituelle et mystique en brouillant nos repères.

La preuve avec cette installation de lumière au Guggenheim de New York qui baigne la rotonde dans une atmosphère dense et colorée et souligne la spirale de l'escalier conçu par Frank Lloyd Wright (1867-1959). Dans une volonté d'exhaustivité, l'exposition au musée du Lacma à Los Angeles et, dans une moindre mesure, celle au Museum of Fine Arts à Houston retracent près de 50 ans de carrière de l'artiste, fondateur du mouvement Light and Space.

Un parcours qui éclaire les différentes périodes de James Turrell depuis ses premières projections lumineuses géométriques en passant par ses environnements de lumière colorée jusqu'à ses dernières œuvres, des hologrammes en deux dimensions. Point d'orgue des deux expositions, le « Roden Crater », une installation majestueuse toujours en cours de réalisation, située en Arizona en plein cœur d'un cratère volcanique. Des maquettes, des photographies et des vidéos documentent cet incroyable observatoire sur le ciel, aménagé par l'artiste.

À VOIR

James Turrell, The Light Inside,
JUSQU'AU 22 SEPTEMBRE

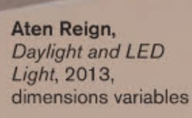
THE MUSEUM OF FINE ARTS, HOUSTON
www.mfah.org

James Turrell,
JUSQU'AU 25 SEPTEMBRE

SALOMON R. GUGGENHEIM MUSEUM, NEW YORK
www.guggenheim.org

James Turrell, A Retrospective,
JUSQU'AU 6 AVRIL

LACMA, LOS ANGELES
www.lacma.org



Aten Reign, *Daylight and LED Light*, 2013, dimensions variables

^ *L'Assassin menacé,* 1927, huile sur toile, 150,4 x 195,2 cm



> *La Clef des songes,* 1935, huile sur toile, 41 x 27 cm

LES MÉTAMORPHOSES DE MAGRITTE

Magritte peignait pour, disait-il, « *défier le monde réel* ». Une envolée surréaliste que cherche à transmettre le MoMA par la réunion de 80 toiles, collages, objets mais également des photos, couvertures de magazines et travaux publicitaires. Dans un état de rêve et parfois de semi-sommeil, Magritte explorait son inconscient en quête de métamorphoses et de visions. Cette exposition, qui partira ensuite à Houston et Chicago, cherche à offrir une nouvelle vision de Magritte dans sa période la plus productive, de ses premières toiles des années 1920 à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

MAGRITTE : THE MYSTERY OF THE ORDINARY 1926-1938. DU 28 SEPTEMBRE AU 12 JANVIER 2014 MOMA. 11, WEST 53 STREET. 10H30-17H30. 10H30-20H LE VEN. 14 $/25 $. TÉL. : 00 212 708 9400. WWW.MOMA.ORG





MAGAZINE

< **Roe Ethridge,** *Louise, Blowing a Bubble, 2011* (p. 129 et pp.138-140)

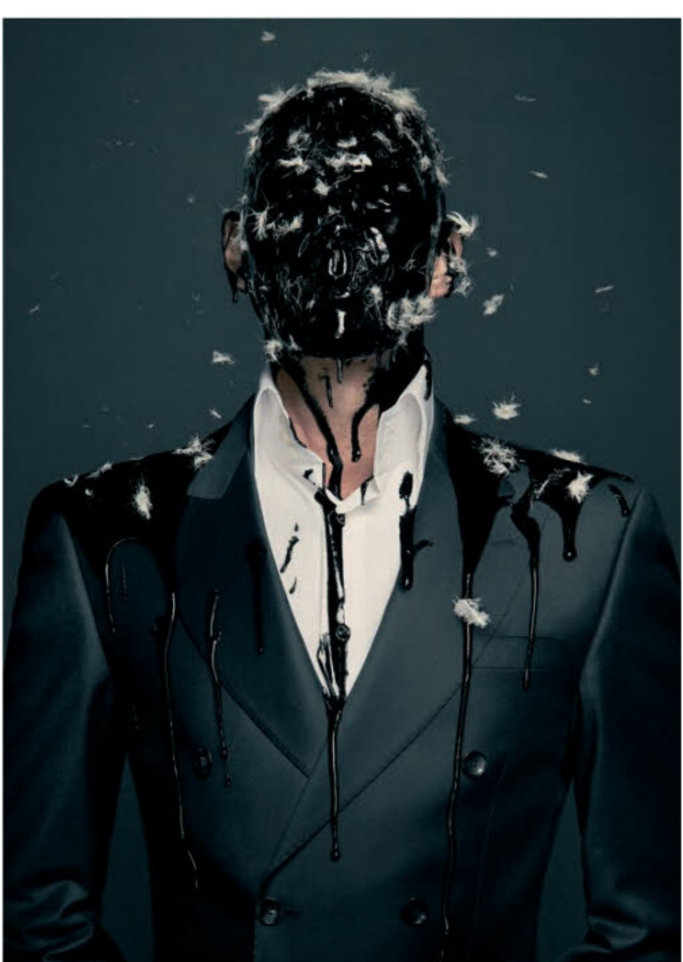
ERWIN

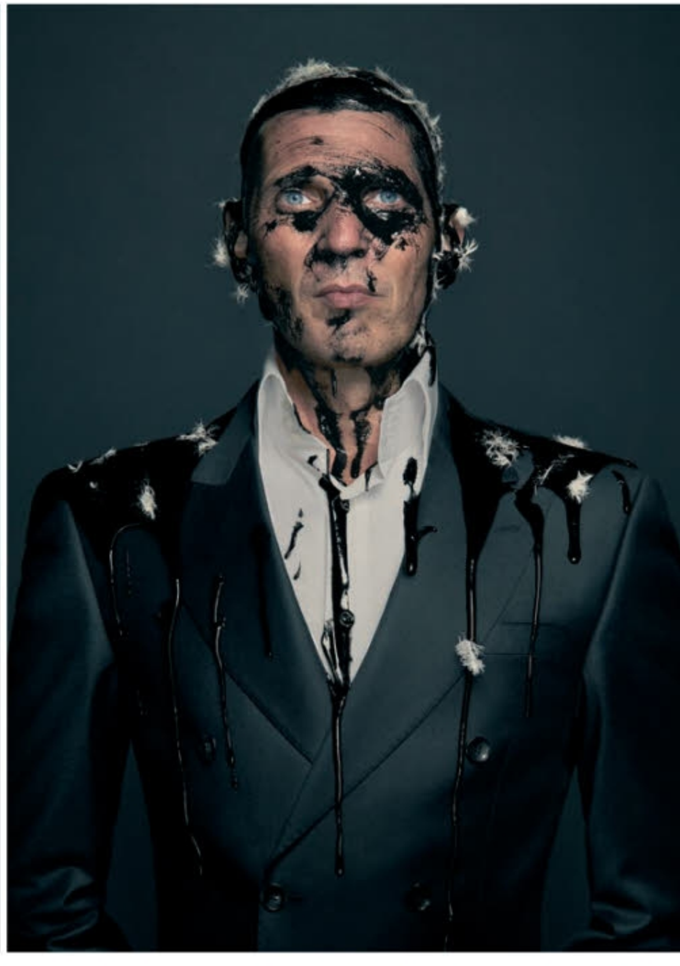
Guidé par le clown, effigie inquiétante de son panthéon personnel, le photographe néerlandais s'exile à Berlin. Mais dans la capitale allemande, cet héritier de Vermeer retrouve le silence et la solitude qui baignent d'ordinaire ses images stylisées. Trois expositions permettent de mieux cerner cet artiste énigmatique. Sabrina Silamo TEXTE

^ Un clown blanc efféminé, un nageur qui ne plonge pas et une lettre cachetée… nouvelle image à tiroirs du photographe

Stadtbad Neukolln, 23 avril 2012, série « Berlin », Fuji Chrystal Archive Digital Paper


OLAF
CHIMÈRES
BERLINOISES





^ Tar & Feathers, autoportrait, 2012, Chromogenic Print

Plumes et goudron : Erwin Olaf se met en scène pour réaffirmer son combat contre l'homophobie

> Portrait 05, 9 juillet 2012, série « Berlin », Fuji Chrystal Archive Digital Paper

Jeune et vieille à la fois, comme dans un tableau de Goya, cette beauté blonde a le physique d'une fillette et le regard d'une adulte

« Attendez juste un instant, le vilain homme *noir va venir avec son petit hachoir. Il fera du hachis… de toi. »* M le Maudit rode et, dans la cour d'un immeuble populaire, une dizaine d'enfants égrènent cette comptine. Séquence d'ouverture du film de Fritz Lang, la silhouette du *serial killer* rythme la nouvelle série photographique d'Erwin Olaf, « Berlin ». Berlin détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, Berlin ressuscité après la chute du mur et Berlin revisité par un artiste néerlandais.

Avec les 100 000 euros empochés avec le prix Johannes Vermeer (récompense nationale pour les arts décernée en 2013 à l'architecte Rem Koolhaas), Erwin Olaf quitte son atelier amsterdamois où il travaille avec une brigade de décorateurs, de stylistes et de maquilleurs et une précision scrupuleuse. Il s'installe dans la capitale allemande, fief de la culture underground et du *nightclubbing*, sport prisé par le photographe dans les années 1990-2000. Mais plus d'une décennie après l'éclosion de la Love Parade, la fête est finie : la crise a englouti l'espoir et l'euphorie. Et désormais pour Francis Hodgson, critique au *Financial Times*, dans la cité où flottait une bouffée d'air créative, *« le temps des Lumières et la république de Weimar se côtoient ». « Nous vivons à une époque qui est sous beaucoup d'aspects comparable aux années 1920, lorsque Berlin était aussi "the place to be"*, confie Erwin Olaf. *Une fois encore, nous dansons sur un volcan, coincés dans une sorte d'entre-deux-guerres. »* Dans ce climat crépusculaire, Erwin Olaf a réalisé vingt photographies dans sept lieux historiques : des loges maçonniques réservées au Führer à la salle d'escrime du stade olympique ou encore au quartier du Rathaus où John F. Kennedy prononça le légendaire *« Ich bin ein Berliner »*.

Les ombres du passé

Where Are We Now? se demande David Bowie en évoquant avec nostalgie la Potsdamer Platz, le Dschungel (une boîte de nuit) et le KaDeWe (un grand magasin), lieux stratégiques d'une ville où il enregistra trois albums *(Low, Heroes* et *Lodger)* ✚



REPÈRES

1959
Naissance à Hilversum (Pays-Bas)

1987
Premières vidéos

1988
Prix du concours Young European Photographer pour la série « Chessmen » et exposition au Ludwig Museum (Cologne)

1998
Photographe de mode et de pub : il sera récompensé deux fois du Lion d'Argent au Festival international de la Publicité de Cannes pour les campagnes Diesel (1999) et Heineken (2001)

2006
Photographe de l'année au Prix International de la couleur

2011-2012
Premières installations 3D avec la série « Keyhole »

2011
Prix Johannes Vermeer pour l'ensemble de son œuvre photographique

2012
Série « Berlin »



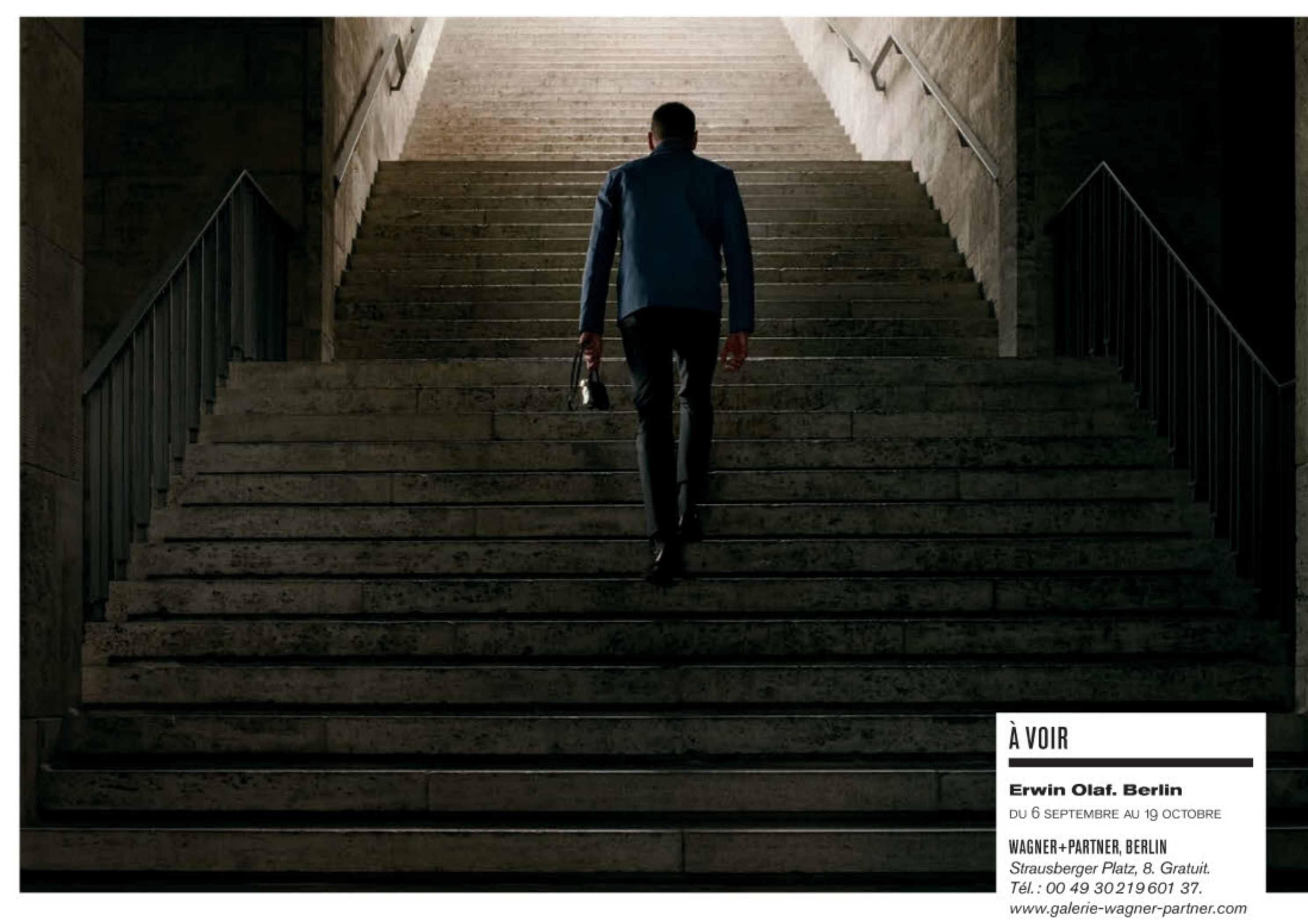
˄ Que veut ce garçon au costume strict à ce sportif couvert de médailles? ***Freimaurer Loge Dahlem, 22 avril 2012,*** série « Berlin », Fuji Chrystal Archive Digital Paper

› Hors de son atelier, Erwin Olaf cherche un second souffle dans l'escalier du stade qui accueillit les Jeux olympiques en 1936… ***Olympia Stadion Westend, autoportrait, 25 avril 2012,*** série « Berlin », Fuji Chrystal Archive Digital Paper

dans l'effervescence artistique entre 1977 et 1979. À la mélancolie feutrée du Thin White Duke, Erwin Olaf semble préférer l'air oppressant d'Evard Grieg siffloté par M le maudit. Il explore un Berlin expressionniste suivant à la trace d'illustres photographes allemands: Erwin Blumenfeld, photographe de mode et de pub (Olaf répond régulièrement aux commandes de marques de renom comme Nokia, Levi's ou Apple), qui multiplia autoportraits et portraits de personnalités célèbres ou anonymes; August Sander, artiste associé à la nouvelle objectivité qui, sous la république de Weimar, immortalisa ses contemporains, en buste et en pied, gens du cirque inclus, dans une étude sociologique intitulée *Les Hommes du XXe siècle* (Olaf consacra aux clowns deux de ses séries les plus spectaculaires, « Paradise the Club » et « Paradise Portraits », inspirées de ses soirées déjantées au Paradiso, célèbre temple rock d'Amsterdam). Avec ce pèlerinage semé d'intrigues, Erwin Olaf *« cherche à susciter une réaction émotionnelle ».*

Un silence assourdissant

Et pour mieux imprégner d'émotion les sept scènes et treize portraits qui charpentent son « Berlin », le photographe a retrouvé un vieil artisan, spécialiste des tirages au charbon. Employée jusque dans les années 1950, cette technique utilise des pigments (et non une couche métallique composée d'argent ou de platine susceptible de s'oxyder) qui pénètrent dans les fibres du papier et offrent un meilleur rendu sur toute la gamme tonale de l'image. Ce procédé, lent et complexe, nécessite un apprentissage auquel Olaf se plie volontiers, non pas par *« exigence nostalgique,* précise sa galeriste Jacqueline Rabouan, *mais pour tirer la quintessence*



À VOIR

Erwin Olaf. Berlin

DU 6 SEPTEMBRE AU 19 OCTOBRE

WAGNER+PARTNER, BERLIN
Strausberger Platz, 8. Gratuit.
Tél. : 00 49 30 219 601 37.
www.galerie-wagner-partner.com

DU 7 SEPTEMBRE AU 12 OCTOBRE

FLATLAND GALLERY, AMSTERDAM
Lijnbaansgracht, 314. Gratuit.
Tél. : 00 31 20 33 05 321.
www.flatlandgallery.com

DU 5 OCTOBRE AU 23 NOVEMBRE

GALERIE RABOUAN MOUSSION, PARIS
121, rue Vieille-du-Temple.
10h-19h (sf dim.). Gratuit.
Tél. : 01 48 87 75 91.
www.galerie-rabouan-moussion.com

d'un passé qu'il ne veut pas oublier ». Conséquence : « Berlin », une série riche en contrastes où l'architecture joue un rôle essentiel. Ainsi, dans une piscine néoclassique, construite en 1914, entre les colonnes monumentales, les gargouilles et les mosaïques, un clown blanc apparaît. Que fait-il juché sur des talons hauts, exhibant dans sa main gauche aux ongles peints un pli cacheté *(Stadtbad Neukoll, 23 avril 2012)* ? Doit-il le remettre à ce nageur assis, la tête baissée comme en pénitence ? *« Pour moi, les clowns représentent l'anonymat et le danger,* avoue Erwin Olaf. *Même s'ils sont censés amuser les enfants, ils sont effrayants. »* Aucun indice n'est fourni dans ce tableau ambigu où s'accouplent l'ombre et la lumière, le masculin et le féminin, l'artifice et la nudité. Ailleurs, une fillette à la blondeur angélique, mais harnachée de cuir noir *(Portrait, 5 juillet 2012)*, fixe le spectateur aussi mystérieusement que la *Femme écrivant une lettre* de Vermeer. *« Ses mains comme ses pieds sont disproportionnés. Comme s'ils appartenaient à une adulte,* fait remarquer Jacqueline Rabouan. *Erwin Olaf lui a donné une autorité de grande personne, un pouvoir qui n'est pas sans rappeler celui de la jeunesse hitlérienne qui portait l'uniforme. »* Difficile d'éviter le parallèle avec le IIIe Reich en observant *Loge Dahlem, 22 avril 2012 :* un adolescent aux cheveux gominés pointe un doigt accusateur sur un athlète noir à la poitrine couverte de décorations. Est-ce une référence à Jesse Owens, le sportif américain, quadruple médaillé d'or aux jeux Olympiques d'été de Berlin en 1936 au grand dam d'Hitler ? L'auteur se contente de citer les conflits entre générations, les interférences entre ignorance et savoir. Avant de déclarer : *« Mon rôle est de créer des tensions. »* Mission accomplie dans un silence assourdissant. ■

LE CONSTRUCTIVISME MUSICAL DE MICHEL AUBRY

Depuis plus de vingt ans, Michel Aubry crée des correspondances entre artisanat et modernité par le prisme de la musique. Le Crédac, centre d'art d'Ivry-sur-Seine, lui consacre en cette rentrée une exposition rétrospective.

Isabelle Giovacchini INTERVIEW

L'œuvre de Michel Aubry est traversée d'éléments récurrents : ici, des tapis afghans ; là, un élément architectural issu du constructivisme ; plus loin, la reconstitution d'un élément de décor cinématographique. Hétéroclites, ces objets ont pourtant un dénominateur commun : tous servent de point de départ à une réinterprétation musicale où prolifèrent d'étranges flûtes de roseau. Déroutant et poétique.

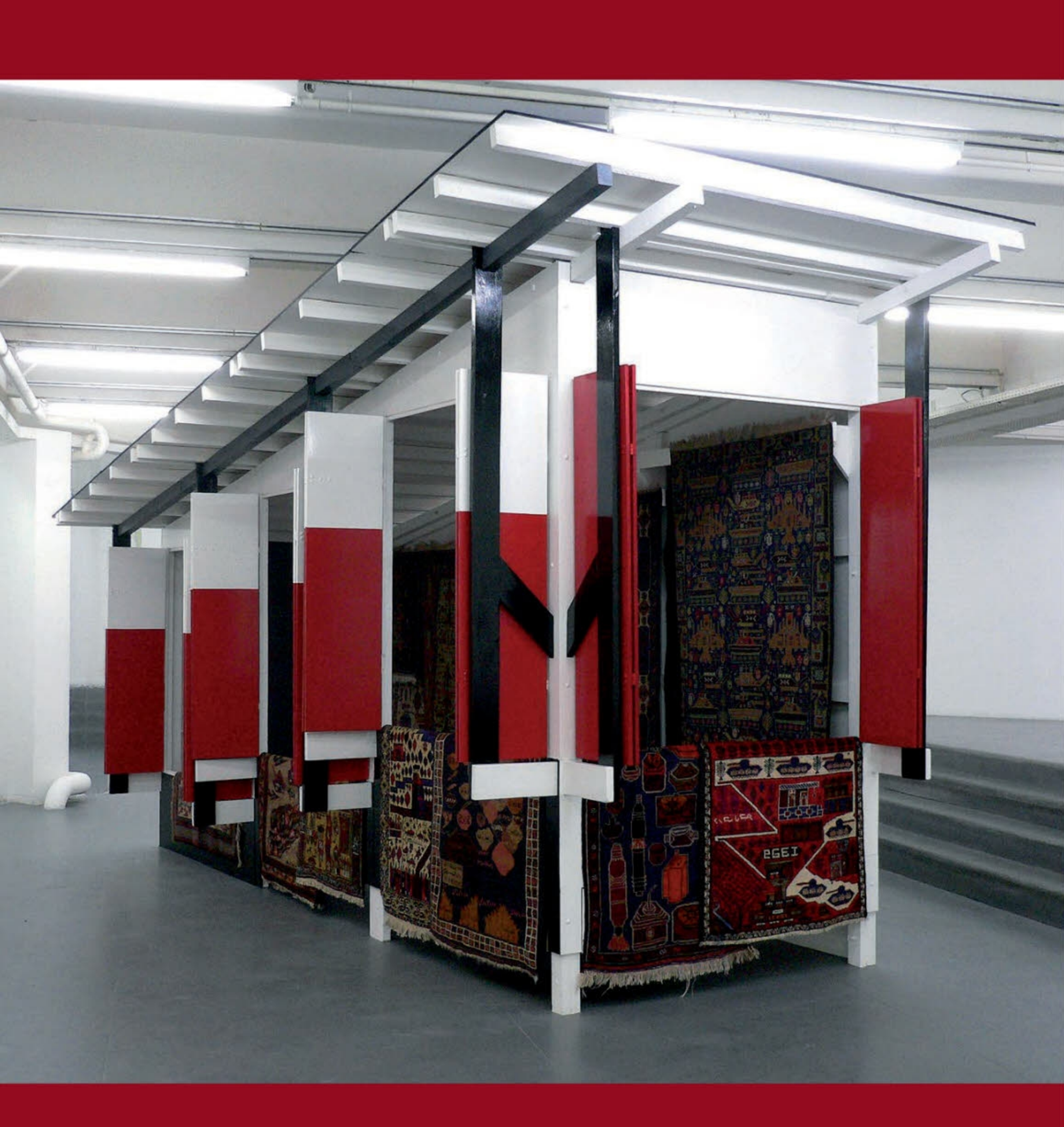
ARTS MAGAZINE ▪ **Comment transposez-vous un objet en gamme musicale ?**

MICHEL AUBRY ▪ Pour vous donner un exemple, j'ai travaillé sur des éléments de mobilier de Gerrit Rietveld, composé de chaises et de tables réalisées avec des pièces en bois de même section. Rietveld traçait des plans très précis pour que ses meubles soient facilement montés. Je suis parti de l'idée que ces plans et dessins étaient autant de partitions. J'ai remplacé tous les barreaux de chaises par des cannes munies d'anches. D'autres meubles, comme ceux de ma *Mise en musique du Club ouvrier d'Alexandre Rodtchenko*, ont été percés de façon à recréer des barreaux creux qui remplissent le même office que mes cannes de roseau.

Comment fonctionne votre système d'équivalence entre gamme musicale et mesure spatiale ?

C'est un procédé très archaïque : je pars de roseaux qui poussent en Sardaigne et servent à fabriquer les lauddenas, instruments à vent que j'utilise pour obtenir ma table de conversion. Le bourdon, fait d'une tige d'environ 2 cm de diamètre, crée une note fixe et donne sa tonalité à l'instrument. Plus la tige est longue, plus le son est grave. Du fait de leur origine naturelle, on ne peut pas maîtriser leur forme ni leur diamètre. Ce sont ces variations qui rendent ma table de conversion « pataphysique » et mathématiquement impossible. Deux cannes de même longueur ne pourront jamais vraiment donner la même note. **+**

‹ Mise en musique du kiosque de Melnikov, 1925-2009, bois peint, tapis afghans, vue de l'installation au musée des Beaux-Arts de Nantes, 2010



✚ Il s'agit donc d'un système arbitraire et empirique ?

Oui. Même si cela ressemble à un dispositif extrêmement rigoureux, je me rapproche beaucoup plus, en définitive, de ces musiciens qui jouent à l'oreille. La table de conversion présentée dans mes catalogues montre des notes qui correspondent à des longueurs de cannes, ce qui reste très abstrait. Par exemple, si un « la » correspond à un roseau de 72 cm, rien n'indique le diamètre précis ou la date de récolte de la canne. C'est donc soumis aux variations du végétal.



1. **Mise en musique du fauteuil de Gerrit Rietveld, 1924-2000,** canne de Sardaigne, contreplaqué peint, 15 anches, 95,5 x 82 x 65 cm

2. **La Loge des Fratellini,** « La loge fantôme », exposition chez Marion Meyer Contemporain, Paris, 2010

3 et 4. Pavillon Melkinov, construction et pavillon lors de l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes, à Paris en 1925

5 et 6. Mise en musique du Club ouvrier d'Alexandre Rodtchenko, 1925-2003, vue de l'installation au Mamco, Genève, 2003

Cette relecture musicale fait-elle de vous un interprète, dans tous les sens du terme ?

Exactement. Il y a un effet assez fort de réinterprétation de la donnée plastique initiale qui devient une œuvre à rejouer et à relire au fil des différentes expositions. Il m'arrive de modifier les proportions ou d'ajouter des systèmes sonores qui déforment de fait les meubles.

Le costume a lui aussi une place de choix dans vos œuvres. Il apparaît, par exemple, dans *La Loge des Fratellini* et est souvent lié à des tenues historiques ou au cinéma…

Deux sources m'intéressent dans le costume. La première, c'est le patron, que les constructivistes comme Vladimir Tatline ont beaucoup étudié. Ce dernier a tenté de déterminer un patron qui jouait sur deux tableaux : il devait rester épuré, refléter un nouveau monde, pour se couper de l'ancien patronage du tailleur bourgeois tout en demeurant facile à porter. Je restitue ainsi ma table de conversion musicale au travers des mesures de ces patrons. La seconde source que je convoque, comme dans *La Loge des Fratellini*, est celles des mythes liés aux costumes créés pour le cinéma. Dans *La Grande Illusion* par exemple, on a longtemps prétendu que le costume de Gabin était la veste d'aviateur que portait Jean Renoir lors de la Première Guerre mondiale. Même si cette anecdote est fausse, elle m'a semblé importante et je l'ai donc utilisée pour réaliser une œuvre. J'aime l'idée que des vêtements ayant réellement servi soient introduits dans des films. Le premier costume révélé dans mon travail est le blouson que Madonna porte dans *Recherche Susan désespérément* de Susan Seidelman.

Comment avez-vous conçu votre exposition au Crédac ?

Le projet s'articule autour du Club ouvrier de Rodtchenko. En 1925, ce dernier séjourne à Paris pour superviser l'installation de l'exposition de l'URSS au Grand Palais (à l'occasion de l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels

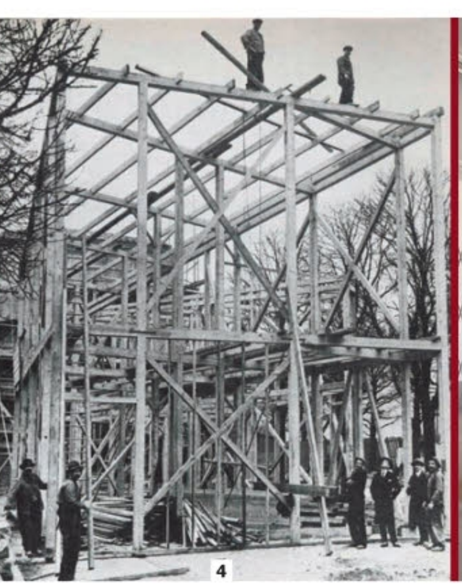
À VOIR

Michel Aubry
The Searchers
Jusqu'au 15 décembre

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN D'IVRY - LE CRÉDAC - IVRY-SUR-SEINE
La Manufacture des œillets, 25-29, rue Raspail. 14h-18h (sf lun.). Gratuit. Tél. : 01 49 60 25 06. www.credac.fr

modernes), de son Club ouvrier ainsi que des kiosques et du pavillon créés par l'architecte Constantin Melnikov. Je voulais rassembler ces pièces que j'avais mises en musique il y a un certain temps, mais qui n'avaient encore jamais été exposées ensemble. Melnikov est connu pour avoir réalisé le pavillon soviétique que j'essaie également de mettre en musique depuis plusieurs années. Évidemment, aucune canne de Sardaigne ne peut atteindre les proportions d'un tel édifice. Il sera donc réduit à l'échelle de mes roseaux.

L'artisanat est également une notion qui revient souvent dans votre travail.
Oui, le pavillon de Melnikov a, par exemple, été intégralement construit en bois par les charpentiers de Paris. Il s'appuie sur une armature traditionnelle. Une photographie montre celle-ci avant que l'édifice soit plaqué de bois et de verre. Si on ne regarde que cette ossature, on ne peut en aucun cas l'identifier comme une structure constructiviste ; elle ressemble davantage à celle d'une grange. Cela me permet de reposer la question des liens qu'entretient l'industrie avec le constructivisme. Les formes qui s'inventent et les dysfonctionnements des visées idéologiques m'importent plus que le résultat.


4


5
6

À VOIR AUSSI

Décorum
Tapis et tapisseries d'artistes
Du 11 octobre au 9 février 2014

MAM, PARIS
11, av. du Président-Wilson. (16e). Tél. : 01 53 67 40 00. 10h-18h (sf lun.). www.mam.paris.fr
(lire aussi page 64)

Michel Aubry
Du 24 octobre au 21 décembre

GALERIE EVA MEYER, PARIS
11, rue Michel-Le-Comte (3e). Tél. : 01 46 33 04 38. www.marionmeyer contemporain.com

Pourquoi être parti de prototypes et architectures qui évoquent les avant-gardes russes ?
Je trouve que les avant-gardes et surtout le constructivisme ont beaucoup été regardés par les historiens et les artistes de façon presque fétichiste. Néanmoins, il est très rare de voir réinterpréter les objets qui en sont issus. Autre chose m'intéressait : en 1925, pour des raisons pratiques et économiques, aucun des édifices présentés n'a été réalisé dans des matériaux pérennes comme le métal et le béton. Il a donc fallu que Rodtchenko et Melnikov inventent avec du bois et des éléments facilement démontables. Ce qui me plaît beaucoup car cela réintroduit de l'artisanat au sein de monuments emblématiques d'une société moderne, industrielle et productiviste.

Ces architectures ont disparu. Comment avez-vous procédé pour les reconstituer ?
Je travaille comme un historien. Je confronte tous les éléments que je peux recueillir jusqu'à ce qu'ils se recoupent et que je puisse les reconstituer, presque à la façon d'une scène de crime de roman policier. Ici, je suis par exemple parti de plans, de photographies, mais aussi de lettres d'Alexandre Rodtchenko et de Constantin Melnikov. Au bout de dix années de recherche, je pense être arrivé à quelque chose d'assez précis qui peut être fidèlement mis en musique. ■



FRIDA KAHLO
CORPS SOCIAL

Elle incarne à elle seule le renouveau de l'art mexicain au XXe siècle. Une place que l'artiste doit autant à son génie qu'à sa personnalité. Dans l'exposition événement « Frida Kahlo - Diego Rivera. L'art en fusion », le musée de l'Orangerie rend hommage à celle qui a su tirer parti des traditions de son pays natal pour créer une peinture radicalement différente.

Émilie Formoso TEXTE

< Nickolas Muray
Frida Kahlo, 1939,
photographie,
42,3 x 32,2 cm

En 1926, Frida Kahlo réalise le premier d'une longue série d'autoportraits. Il a la beauté formelle des modèles de la Renaissance qui fascinent alors la jeune femme. Mais sa pose sereine et distante cache une toute autre réalité : le terrible accident de la circulation dont Frida a été victime à Mexico quelques mois plus tôt, et dont les douloureuses séquelles vont déterminer une grande partie de son œuvre. La convalescence de la jeune fille de 19 ans, emprisonnée dans un corset de plâtre, la laisse seule avec elle-même… et sa propre image, qu'elle reproduit grâce au miroir accroché au baldaquin de son lit. « *Si je me peints, c'est parce que c'est le sujet que je connais le mieux* », expliquera Frida quelques années plus tard. D'autoportrait en autoportrait, l'artiste approfondira cette relation au moi, à la fois par l'icône qu'elle construit peu à peu, parée d'incontournables sourcils en ailes de corbeau et de tresses enrubannées, et par son appropriation toute personnelle des coutumes mexicaines.

De la tradition…

Le folklore national est alors dans l'air du temps. Le gouvernement arrivé au pouvoir en 1920, à la suite de la révolution, veut revaloriser une mexicanité jusqu'alors abandonnée au profit du modèle européen. Le nouveau ministre de l'Éducation, José Vasconcelos, souhaite aider le peuple mexicain à se réapproprier son histoire grâce à de vastes fresques dont il confie la réalisation aux « *Tres Grandes* », David Alfaro Siqueiros, Jose Clemente Orozco et le futur époux de Frida, Diego Rivera. Frida le rencontre pour la première fois alors qu'il réalise une fresque à l'Escuela Nacional +

+ Preparatoria de Mexico, où elle étudie. Mais ce n'est que quelques années plus tard, en 1928, sur un autre chantier, qu'elle ose aborder celui qui est alors le plus grand artiste mexicain de son temps. Venu lui soumettre ses travaux artistiques, elle lui demande avec aplomb de descendre de son échafaudage pour le consulter. Elle a 22 ans, lui 42. Au pied de l'échelle, débute une relation amoureuse et artistique houleuse qui durera plus de 25 années.

La jeune peintre n'a alors de cesse de plaire à cet homme qu'elle admire plus que tout. Connaissant le goût de Diego pour la tenue traditionnelle des femmes de Tehuana, elle s'empare de leurs jupes bariolées et de leurs corsets brodés. Le geste aurait pu être passéiste ou soumis ; la personnalité excentrique et provocatrice de Frida le transforme au contraire en démonstration artistique. Elle construit ainsi, dès le début des années 1930, ce personnage haut en couleur qui marquera tous ceux qu'elle croisera, une icône chatoyante que son ami et amant Nickolas Muray a su saisir à la perfection dans la série de photos qu'il réalise à la fin des années 1930 *(voir portrait p. 114).* Frida incarne, jusque dans son être, cette vogue de l'indigénisme qui touche la création artistique de l'époque. À commencer par l'œuvre de Diego Rivera. Mais toute sa force est d'en faire l'arme de sa singularité.

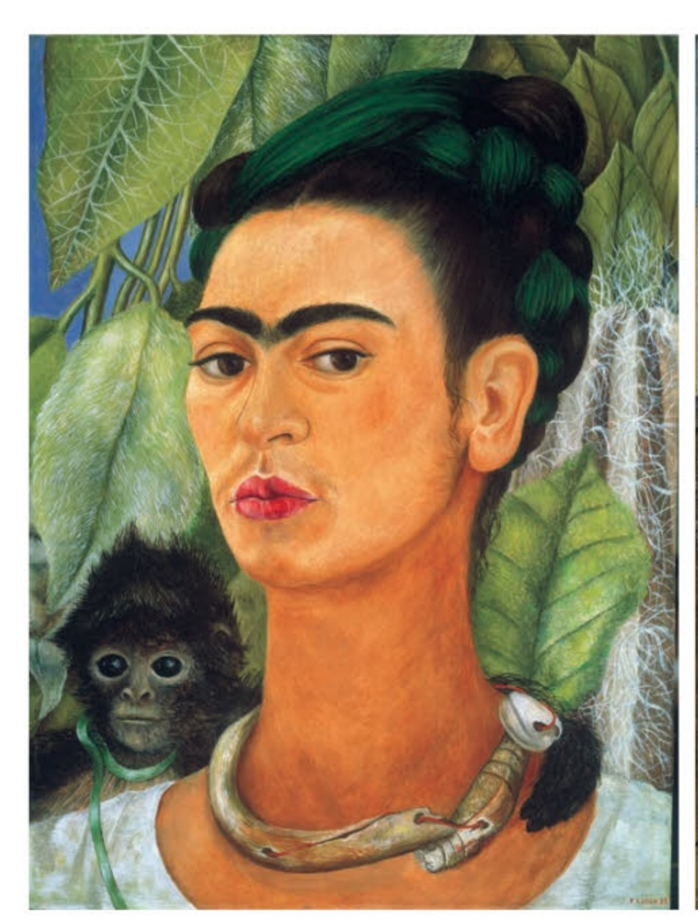
… à la modernité

Si Frida et Diego se revendiquent de la mexicanité, ils procèdent de deux façons très différentes. Que ce soit dans ses grandes fresques célébrant l'action du peuple ou dans ses toiles magnifiant la vie quotidienne mexicaine, comme *La Canoa Enflorada (La Barque fleurie)*, Diego se tourne vers un engagement plus politique et social. L'artiste ne cache pas sa sympathie pour le communisme, qui lui vaut d'ailleurs quelques déboires lorsqu'il est sommé d'arrêter la fresque du Rockfeller

¬ **Diego Rivera,**
La Canoa Enforada,
1931, huile sur toile,
201,5 x 160 cm

› **Frida Kahlo**
Autorretraton con changuito y collar,
1938, huile sur masonite, 40 x 30,5 cm

» **Frida Kahlo,**
El Camión,
1929, huile sur toile,
26 x 55,5 cm







Center de New York, sur laquelle il travaille en 1933, après avoir représenté Lénine à côté de son commanditaire… L'art de Frida est au contraire une écriture intérieure, intime. Même lorsqu'elle s'essaie à la peinture sociale au début de sa carrière, sous l'influence de Diego, elle ne peut s'empêcher de glisser des allusions à sa vie personnelle. Les personnages qu'elle représente dans *El Camión (L'Autobus)*, en 1929, sont tout à la fois l'incarnation des différentes classes sociales de la société mexicaine (femme au foyer, ouvrier, jeune mère paysanne, « gringo » aux poches remplies d'argent, bourgeoise) et les portraits de personnes qu'elle côtoie.

Plus qu'un simple motif pictural, la mexicanité de Frida Kahlo est le puissant vecteur de sa créativité. Alors qu'au début des années 1930, Diego l'entraîne dans une série de voyages à San Francisco, Detroit et New York, Frida réalise plusieurs œuvres où elle se met en scène ✚



✚ entre deux cultures. Celle de la modernité américaine d'un côté, avec ses grandes villes et ses industries, et celle de la tradition mexicaine, ancestrale et familière, dont elle se languit. Le retour au passé, et notamment à l'époque préhispanique du Mexique, est omniprésent dans son œuvre. Frida y abreuve son art atypique comme à une source de jouvence, et parsème ses toiles de symboles explicites, allant des pyramides de la grande cité de Teotihuacan à la représentation de statues précolombiennes, qu'elle collectionne avec Diego. L'intimité de cette relation s'exprime dans un célèbre tableau de 1937, *Mi Nana y Yo (Ma Nurse et moi)*, sorte de manifeste pictural dans lequel Frida se représente enfant dans les bras de sa nourrice indienne, dont le visage a pris l'apparence de celui d'une sévère idole olmèque. Elle boit à son sein comme elle boit au sein de la tradition mexicaine.

3 QUESTIONS À... LEÏLA JARBOUAI CO-COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION

ARTS MAGAZINE • **Quel est l'apport de Frida Kahlo à l'art mexicain de son époque ?**

LEÏLA JARBOUAI • Sa principale innovation est de créer une mythologie personnelle très forte, en se focalisant sur son histoire et sur sa vie. Cela dépasse d'ailleurs son œuvre, puisqu'elle se met en scène d'une manière proche de la performance artistique, dans les nombreuses photographies qui ont été prises d'elle, par exemple. Cet entrelacement entre l'art et la vie anticipe ce qui se passera dans les années 1960. Cela est d'autant plus audacieux que Frida crée dans une société mexicaine peu propice à l'épanouissement d'un travail artistique aussi novateur dans sa manière de représenter son propre corps et sa souffrance personnelle. En ce sens, son œuvre peut aussi sonner comme une révolte.

Comment son travail a-t-il été reçu par ses contemporains ?

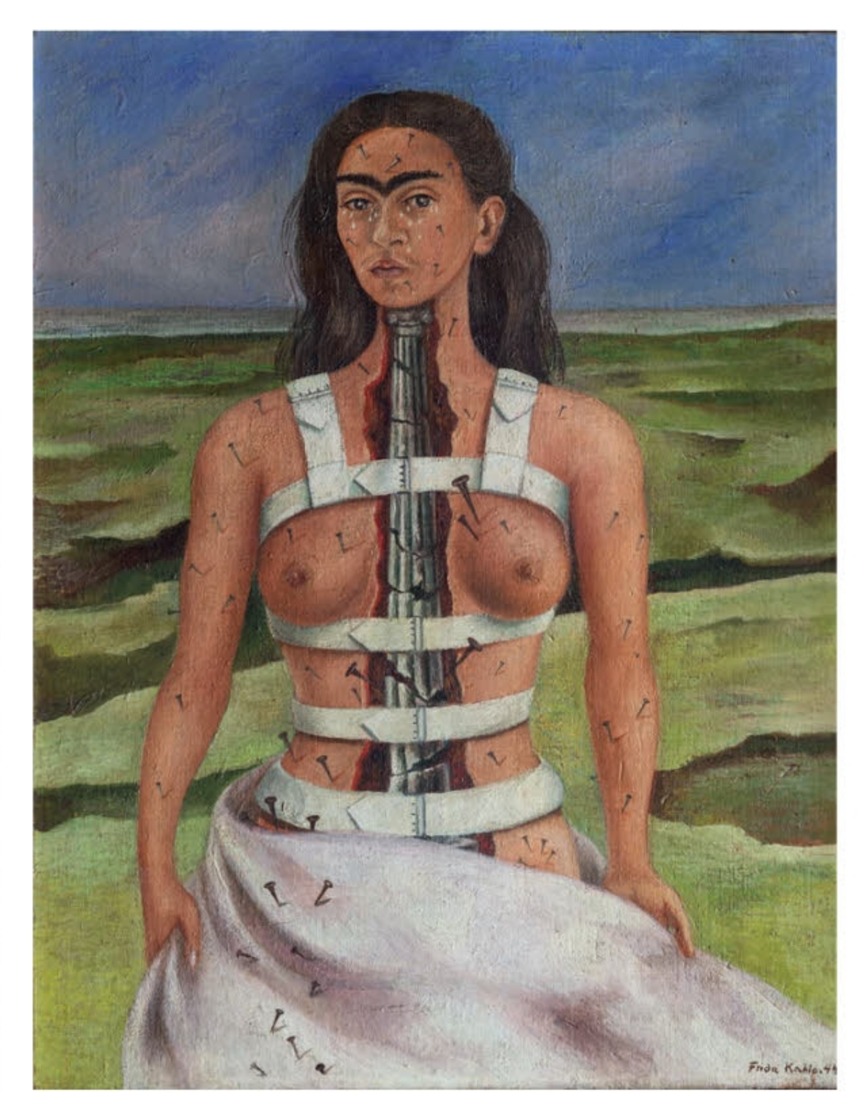
Frida évolue dans l'ombre de Diego Rivera et se positionne elle-même comme son épouse. À l'époque, son œuvre est surtout connue d'un milieu artistique averti, même si elle a eu plusieurs collectionneurs de son vivant. Son influence sort du cercle des avant-gardes seulement à la fin de sa vie, lorsqu'elle commence à enseigner la peinture. Ses élèves, qui s'appelaient les « fridos », venaient suivre les cours chez elle, car Frida était trop malade pour se déplacer. Ce n'est qu'en 1953, un an avant sa mort, qu'a lieu sa première exposition personnelle au Mexique, grâce à son amie Lola Álvarez Bravo.

Quelle est la postérité de cette œuvre ?

Frida Kahlo a influencé plusieurs artistes mexicains nés autour des années 1950. Parmi eux, Julio Galán et Nahum Zenil, qui font une peinture figurative centrée sur les motifs mexicains traditionnels et la mise en scène de leur propre corps. Il est intéressant de noter que ces artistes sont homosexuels. Frida a eu une influence importante sur les minorités de son pays, qui ont vu en elle un modèle de liberté et de non-conformisme. Aux États-Unis, c'est moins l'art de Frida que son côté « icône » qui séduit : Joe Bravo, par exemple, la représente en Mona Frida ; et elle devient une référence pour Kiki Smith qui travaille sur la représentation du corps, ou Hannah Wilke qui a mis comme Frida sa maladie en scène dans ses autoportraits. Le style de Frida inspire aussi des artistes d'une culture totalement opposée à la sienne. Dans la série de photographies *An Inner Dialogue with Frida Kahlo* (2001), le Japonais Yasumasa Morimura pose dans des décors et avec des costumes qui font référence aux œuvres de Frida, mais en y intégrant des éléments japonais.

‹ Frida Kahlo
Mi Nana y Yo, 1937,
huile sur métal,
30,5 x 35 cm

› Frida Kahlo
La Columna Rota,
1944, huile sur toile,
39,5 x 30,5 cm



Corps souffrant

Et cette tradition, Frida sait parfaitement en détourner tous les codes pour exprimer au mieux sa tragédie personnelle. Qu'il s'agisse des séquelles de son accident (dont elle sort transpercée par une barre de métal) qui la rongeront toute sa vie, ou des drames auxquels elle doit faire face. L'artiste puise la naïveté de son style dans l'art populaire des ex-voto. Elle apprécie notamment l'efficacité et l'immédiateté de leur langage symbolique, qui lui permettent de retranscrire au mieux l'intensité de ce qui se joue dans ses toiles. Alors qu'elle se trouve à Detroit avec Diego, en 1932, Frida fait une fausse couche. L'artiste choisit d'exprimer sa douleur dans *Hospital Henry Ford*. Elle s'y met en scène, nue et ensanglantée sur un lit d'hôpital, les usines de Detroit en arrière-plan. S'affranchissant de tout réalisme, elle place autour d'elle différents symboles évoquant le drame qui semblent flotter au-dessus du lit. Parmi eux, le corps de son enfant trop tôt disparu. Cette force dans l'utilisation des symboles, loin de toute règle logique, lui vaut l'admiration des surréalistes qui découvrent son œuvre à la fin des années 1930. Malgré cette reconnaissance, Frida refuse de se laisser assimiler au mouvement car, dit-elle : « *Je n'ai jamais peint mes rêves. J'ai peint ma réalité.* »

La réalité de Frida Kahlo est celle de son corps, et plus précisément de son corps souffrant, l'un des thèmes centraux de son œuvre. Loin de nier cette douleur, comme dans son premier autoportrait, l'artiste l'exacerbe à la fin de sa vie dans sa toile la plus célèbre, *La Columna Rota (La Colonne brisée)*, peinte en 1944. Le dolorisme de cette représentation doit beaucoup aux images populaires des saints martyrs et de la Mater Dolorosa que Frida devait contempler lorsqu'elle se rendait enfant à la messe. Elle reprend cette tradition picturale à son compte et transforme le corset, qu'elle est dans l'obligation de porter, en moderne instrument de torture. Son corps meurtri s'ouvre en deux sur cette colonne vertébrale qui la fait tant souffrir. En s'offrant sans fard au regard du spectateur pour susciter sa pitié, Frida met en scène une forme de dévotion laïque à son propre corps. « *Si Frida Kahlo lie étroitement tradition et intimité, c'est pour ancrer son expérience personnelle dans une expérience plus large,* conclut Leïla Jarbouai, co-commissaire de l'exposition. *En s'inscrivant dans une lignée, elle devient elle-même une part de cette tradition, une autre figure de l'art populaire, emblématique du devenir mexicain.* » ■

À VOIR

Frida Kahlo - Diego Rivera. L'art en fusion
Du 9 octobre au 13 janvier

MUSÉE DE L'ORANGERIE, PARIS
Jardin des Tuileries (1er).
9h-18h (sf mar.). 5 €/7,50 €.
Tél. : 01 44 77 80 07.
www.musee-orangerie.fr



L'ART MEXICAIN S'EXPOSE À BIARRITZ

Au XXe siècle, l'art mexicain ne se réduit pas à Frida Kahlo. Le Bellevue offre, en contrepoint au musée de l'Orangerie, un panorama de l'art mexicain de 1920 à 1960. Quarante ans de création foisonnante.

Émilie Formoso TEXTE

La reconnaissance méritée de Frida Kahlo a l'inconvénient de fausser la place réelle qui fut la sienne à l'époque où elle peignait. Frida n'est alors qu'une figure parmi d'autres dans ce vaste renouveau artistique dont les têtes d'affiche sont les « *Tres Grandes* », David Alfaro Siqueiros, Jose Clemente Orozco et Diego Rivera. Trois peintres, présentés dans « L'art mexicain 1920-1960. Éloge du corps » en compagnie de 53 autres artistes dont Frida, bien sûr, mais aussi des sculpteurs, graveurs et photographes mexicains ou ayant travaillé au Mexique, de Manuel Alvarez Bravo à Paul Strand. Pour se frayer un chemin parmi cette création souvent méconnue, une approche originale : la manière dont ces artistes ont exploité le corps pour faire passer un message nationaliste, politique ou esthétique.

La fin de la révolution mexicaine en 1921 fait éclore une représentation du corps, qui célèbre l'indigénisme. L'exposition se concentre tout d'abord sur ce corps idéalisé, qui bouleverse les anciens modèles académiques au profit de la peau sombre, des vêtements et des activités séculaires de la population. En posant en robe traditionnelle dans son célèbre autoportrait *Pero (Xolo) Itzcuntli conmingo* (1938), Frida Kahlo s'insère parfaitement dans ce réveil de la fierté nationale. La revalorisation de l'art préhispanique donne naissance à un nouveau canon corporel en force et en rondeur, magnifié dans les œuvres de Rivera, *La Molendera* (ci-dessus) et de Siqueiros, *Mujer con Metate* (1931).

Le corps sert également l'histoire politique du Mexique dans sa tragédie, avec le *Sacrifice humain* d'Orozco (1932), ou





son engagement, avec *El Coronelazo* (ci-dessus) de Siqueiros. Cet art de l'histoire en marche met en scène le corps collectif du peuple, valorisé par les fresques immenses des « *Tres Grandes* », dont l'exposition présente plusieurs esquisses, ou celui, individualisé, des personnages qui l'ont marquée, comme *La muerte de Zapata* d'Alfonso X. Pena. L'accrochage souligne les liens de cette création politisée avec des codes esthétiques de l'art socialiste, dont les artistes comme Ernesto Tamariz, dans sa *Cabeza de la Patria* (1950), adaptent les figures volontaires et viriles au faciès mexicain.

Loin de se résumer à ces deux voies, le corps est aussi le support de recherches esthétiques, qui se font l'écho des avant-gardes européennes en revisitant le surréalisme ou Picasso. D'autres œuvres témoignent de parcours plus singuliers, depuis les portraits troublants de Jesús Guerrero Galván au festif et inclassable *Día de San Juan* (1938), de Julio Castellanos. L'exposition se conclut sur trois autoportraits de Frida Kahlo, qui s'est placée au cœur de sa démarche artistique jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoigne sa dernière œuvre, *Autorretrato en un girasol* (1954). ■

Diego Rivera
La Molendera, 1924, encaustique sur toile, 90 x 117 cm

David Alfaro Siqueiros
El Coronelazo, 1945, pyroxyline sur célotex, 91,5 x 121,6 cm

Jesús Guerrero Galván
Niña con pájaro, huile sur toile, 64 x 51 cm

À VOIR

L'art mexicain 1920-1960. Éloge du corps
Jusqu'au 6 octobre

LE BELLEVUE, BIARRITZ
Place Bellevue. 11h-20h (sf mar.). 4 €/6 €.
Tél. : 05 59 01 59 20.
www.biarritz.fr



LE MEXIQUE, ÉDEN DE LA PHOTOGRAPHIE

Impossible de passer sous silence la richesse de la création photographique mexicaine au milieu du XXe siècle. L'exposition présente en intermède une sélection de tirages originaux de l'Italienne Tina Modotti, de l'Américain Paul Strand, ou du novateur et provocateur Manuel Alvarez Bravo, qui a fait du nu féminin l'un de ses thèmes favoris.

Manuel Alvarez Bravo, *La Buena Fama Durmiendo,* 1939, gélatine argentique, 20 x 25,3 cm



RENZO PIANO
LE PHILOSOPHE ET L'ARCHITECTE

Renzo Piano rejoint le Vitra Campus, en y installant *Diogène*, un objet habitable de 6 m². Un petit point d'une précieuse intensité posé sur un site d'architecture contemporaine qui traduit la philosophie de l'éditeur de meubles suisse et réunit les œuvres des plus grands noms de l'architecture.

Marie-Christine Loriers TEXTE

Dès 1993, des années avant qu'ils n'atteignent leur renommée internationale actuelle et n'édifient musées, opéras et autres palais culturels, le président de la société Vitra, Rolf Fehlbaum, invitait le Japonais Tadao Ando à réaliser un pavillon de conférences, et l'Anglo-Irakienne Zaha Hadid à concevoir une caserne de pompiers. En 1994, le maître portuguais Álvaro Siza réalisait un atelier de fabrication, rappelant l'anonymat des bâtiments industriels du XIXe siècle.
La vocation de communication culturelle du site s'est affirmée avec le Vitra Design Museum de l'Américain Frank Gehry, consacré au design historique et actuel, puis le musée Vitra Haus livré en 2010 par le cabinet suisse d'architecture Herzog & de Meuron. Plus récemment, une halle circulaire blanche, a été conçue et réalisée par le studio japonais Sanaa (Louvre-Lens).

+





À VOIR

VITRA HAUS, WEIL AM RHEIN
10h-18h.
Ray-Eames Strasse, 1
Tél. : 0049 7621 702 3500

VITRA CAMPUS MUSEUM, WEIL AM RHEIN
10h-18h.
Charles-Eames Strasse, 2.
Tél. : 0049 7621 702 3200
www.design-museum.de
www.vitra.com/fr-ch/campus/architectur

< **Diogène** réunit sur 6 m² toutes les fonctions élémentaires d'un logement temporaire. Micro architecture de Renzo Piano et RPBW pour Vitra.

+ Dans ce campus du design, où événements, expositions et conférences se succèdent, Renzo Piano se fait tout petit. Il nous a pourtant habitués au grand, voire au monumental : des musées (la fondation Beyeler à Bâle, le centre Pompidou à Paris…), des bibliothèques et des opéras dans le monde entier, des quartiers géants (Potsdamer Platz à Berlin), mais aussi la vertigineuse London Bridge Tower, surnommée « The Shard »…

Si Diogène de Sinope, le mystérieux philosophe beatnik du IVᵉ siècle avant Jésus-Christ, avait dit-on choisi d'habiter un tonneau, l'habitat minimal conçu par Renzo Piano n'a rien d'une cabane. Sinon peut-être par son profil archétypique au toit à double pente. Et par la charge symbolique, pour ne pas dire analytique qui accompagne l'idée de cabane. *Diogène* est un prototype, aujourd'hui unique, mais conçu pour être multipliable. Un objet habitable complexe, entre design et architecture. Entre concept et efficacité. En ceci, il est signé Piano. Il a été mis au point selon un processus que l'on retrouve des plus petites aux grandes œuvres de Piano et de son agence satellisée internationalement, le Renzo Piano Building Workshop (RPBW). D'abord une idée, puis un croquis de Piano, quelques traits que le projet ne doit pas trahir. Puis la réflexion sur la réalisation, sorte de démontage de la forme qui débouchera sur le dessin de chaque composant. L'agence génoise regorge de ces maquettes qui sont squelettes, gestes et corps de l'architecture.
« *L'idée d'une habitation minimaliste me trottait dans la tête depuis mes études* », dit Piano. Dans les années 1960, enseignant à l'Architectural Association de Londres, il construit avec ses étudiants des micro-maisons. « *Cette petite maison est le fruit d'un très long voyage en partie déterminé par des rêves et des désirs, mais aussi par la technique et par une démarche scientifique* », explique-t-il. Posée sur une colline herbeuse, à quelques encâblures du musée Vitra House d'Herzog & de Meuron, qui semble un empilement dynamique de maisons, *Diogène* accentue le caractère naturel du site. C'est une machine à habiter autosuffisante. Elle génère son énergie, capte l'eau, recycle ses déchets. Elle condense un espace de vie avec un lit pliant, une table rabattable, une micro-cuisine, ainsi qu'une douche et des toilettes isolées par une cloison. Vêtue de bois à l'intérieur, elle est bardée d'aluminium qui la protège des intempéries. Le tout dessiné, profilé, préfabriqué et assemblé avec une extrême précision. Le mythe de la cabane hante l'architecture tout comme l'art contemporain. Solitaire ou multipliable, la maison minimale se fait abri idéal ou module combinable, empilable, proliférant.
Voici les bulles, les cubes, les containers revisités. Aujourd'hui, on ne compte plus les appels d'idées à des architectes ou designers, qui rivalisent d'inventions en bois, carton, métal, composite, textile tendu… Du géométrique à l'organique, de l'enfance à l'urgence. Sur la plage de Roquebrune-Cap-Martin, en 1952, le Corbusier édifie son palais : le « cabanon » de 3,66 m x 3,66 m x 2,26 m. De même les artistes se plaisent à des constructions néo-architectoniques flirtant avec le land art –tels Mario Merz, Nils Udo, les frères Chapuisat ou encore Tadashi Kawamata.

Par ce geste emblématique et minimaliste, Vitra ose se lancer en terre inconnue –et l'on imagine cette maison *Diogène* déposée sur une terrasse, dans un pré, une montagne… Un retrait au royaume sophistiqué et paradoxal du rien. ■


L'IDÉE D'UNE HABITATION MINIMALISTE ME TROTTAIT DANS LA TÊTE DEPUIS MES ÉTUDES


QUAND L'ART

Les histoires, collectives ou individuelles, servent souvent de point de départ à des œuvres d'art. Cet automne, plusieurs événements prennent le récit pour élément central. À la biennale de Lyon, les artistes racontent leur vision de l'art et de la société. À la fondation Maeght, à Saint-Paul de Vence, Bernard-Henry Lévy tente de réconcilier Platon et les artistes. À Paris, la fondation Cartier fait resurgir le passé politique de l'Amérique latine, tandis que le 104 fait le point sur le colonialisme en Afrique. Preuve par quatre que l'art n'a pas dit son dernier mot.



FAIT DES HISTOIRES

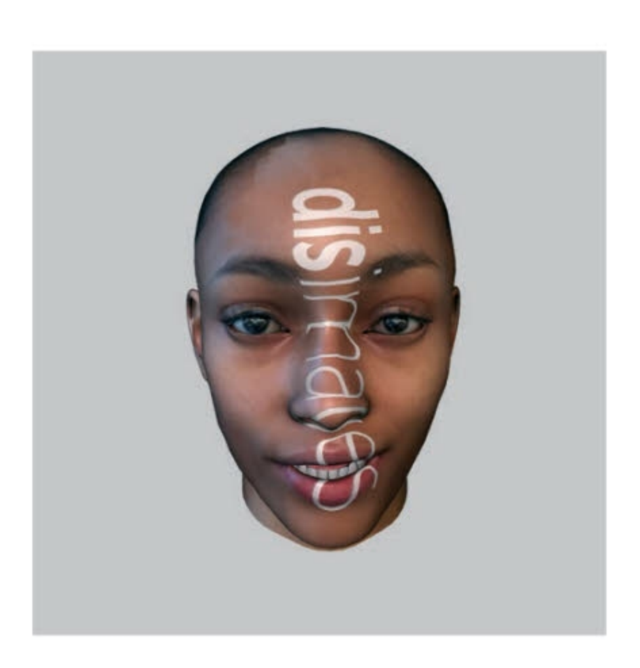


Mary Sibande,
Dressed to Tell South Africa's Tale, Silent Symphony, 2010

LYON, CARREFOUR DES REGARDS

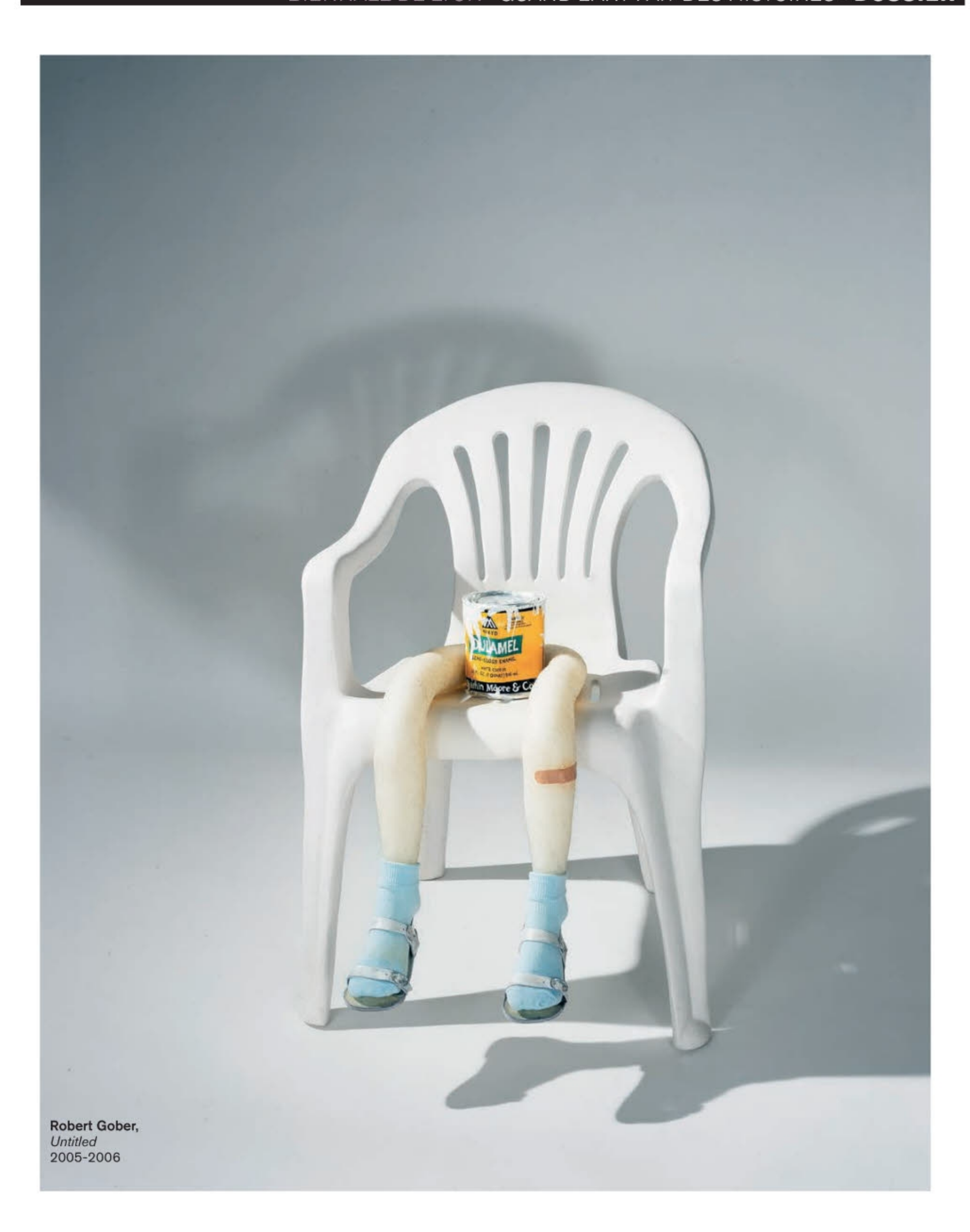
Laura Heurteloup TEXTE

Pour sa douzième édition, la biennale de Lyon poursuit son travail artistique autour du mot-clé, « Transmission », proposé dès 2009 par Thierry Raspail, le directeur artistique de l'événement. Un seul mot qui pourtant tire parti d'une sémantique multiple.



Ian Cheng,
DIS Images - 3D Models
2013

Gunnar B. Kvaran, commissaire invité, n'a eu aucune hésitation : « *Quand on m'a dit "transmission", j'ai instantanément pensé au récit. C'était une évidence.* » Une évidence qui l'a mené à envisager les œuvres contemporaines qu'il souhaitait montrer au public de la biennale. Directeur du musée Astrup Fearnley à Oslo, Gunna B. Kvaran est, pour Thierry Raspail, « *un homme qui ne se contente pas de rester derrière son bureau. Ses précédentes fonctions l'ont amené à beaucoup voyager, mais il va surtout à la rencontre des artistes pour tenter de comprendre leur travail et le transmettre.* » Le commissaire a donc cherché aux quatre coins du globe des artistes qui pouvaient à travers leurs œuvres lui raconter une histoire, mais aussi faire preuve d'inventivité dans les codes narratifs utilisés. Franchir les frontières françaises amène d'autres cultures, d'autres événements historiques, ou encore des imaginaires collectifs propres à un pays où la vision de l'art, de sa création et de son marché diffèrent de celles du voisin. Ainsi, Gunna B. Kvaran laisse le livre ouvert à une multitude de chapitres autour d'un langage commun, l'art. Sculpture, peinture, vidéo, installations, performances… les propositions sont vastes et réunissent des créateurs venant d'Europe, d'Asie, d'Amérique et d'Afrique. 80 % d'entre eux ont d'ailleurs créé des œuvres spécialement pour la biennale, « *ne répondant à aucune contrainte thématique* ». ✚



Robert Gober,
Untitled
2005-2006



^ **Zhang Ding,** *Buddah Jumps over the Wall-2,* 2012, vidéo

^ **Jason Dodge,** *Pillows that Have Only Been Slept on by Doctors, the Doctors are Sleeping,* 2010

+ Du passé au futur, un langage évolutif

Il y a deux notions dans le récit pour Gunna B. Kvaran : « *Comment on raconte et ce qu'on raconte.* » Pour les couvrir dans leur globalité, il a d'emblée marqué l'exposition par ces quelques mots « Entre-temps… Brusquement. Et ensuite ». Tel un rythme de musique, cet accord ternaire envisage le passé, le présent et le futur comme des temporalités essentielles à la construction d'une histoire et à la mise en scène des œuvres sélectionnées.

Dans un choix très personnel, le commissaire a sélectionné des artistes qui lui sont chers et qui ont marqué son itinéraire de médiateur. L'Islandais Erró, dont le travail autour de la bande dessinée permet une critique ironique de la politique internationale, Yoko Ono ou encore Alain Robbe-Grillet qui ont un « *regard passé* » sur cette notion de récit dans l'art. Ces précurseurs arrivent comme une introduction à une série d'hommages qui leur sont rendus par Paul Chan, Matthew Barney ou Jeff Koons. Ces derniers, mais surtout Fabrice Hyber et Robert Gober apparaissent comme des autobiographes utilisant leur propre vie, des souvenirs d'enfance, des objets personnels… pour transmettre un morceau d'intimité et se livrer au public sans tabou. « Et ensuite », la place est aux artistes émergents, découverts par Gunna B. Kvaran pour la biennale, et dont le travail, fait d'expérimentations et d'une invention continuelle, crée les histoires et les mécanismes de demain.

À VOIR

Biennale d'art contemporain

Du 15 septembre au 4 janvier 2014

DIVERS LIEUX, LYON
11h à 18h (sf lun.) 11h à 19h les sam. et dim. 7 €/13 €. Tél. : 04 27 46 65 60. www.biennaledelyon.com

Karl Haendel, *Arab Spring*, 2012, crayon sur papier, 149,86 x 226,06 cm



En toute subjectivité

Mais doit-on vraiment lire une histoire en toute œuvre ? Ne peut-on pas uniquement faire appel à notre sensibilité et apprécier tout simplement ? *« Bien sûr et bien au contraire,* confirme le commissaire. *L'exposition que j'ai montée pour la biennale et le choix des œuvres sont très personnels. Je voulais y placer des artistes et des installations qui, pour moi, réveillaient un sentiment. Éveillaient ma mémoire. »*

Laissant son esprit divaguer, le public est donc invité à faire appel à ses cinq sens. Il verra dans la *Chanel Guillotine* de Tom Sachs une critique du milieu de la mode ou un hommage féminin à Marie-Antoinette et la Révolution, dans *Buddha Jumps over the Wall* de Zhang Ding *(voir page de gauche en haut)* un symbolisme religieux ou la représentation d'une faune en perdition et dans *Pillows that Have Only Been Slept on by Doctors, the Doctors are Sleeping* de Jason Dodge, une mauvaise expérience chirurgicale ou un rendez-vous entre amis. Tout est une histoire d'interprétation et de vécu individuel ou collectif. Cette douzième édition permettra peut-être à un public frileux face à l'art contemporain de se débarrasser de ses considérations et d'ouvrir son esprit à un langage dont la subjectivité est le maître mot. ■

ROE ETHRIDGE, LE CHAMP DES POSSIBLES

La campagne d'affichage de la biennale a de quoi surprendre. Habituellement, les manifestations artistiques du genre ne laissent que peu de place au bouleversement des codes de communication. Mais c'était sans compter l'intervention de Roe Ethridge. Le photographe américain au regard juvénile semble tout droit sorti d'un concert de rock déchaîné. Et pourtant, derrière son air vintage, Roe multiplie les reportages pour des magazines de mode, qu'il utilise comme matière pour créer son propre style. Ses photographies apparaissent comme un mélange des genres, enchevêtrant les techniques de la publicité et du portrait. Ses mises en scène ambiguës, inspirées d'événements vécus, offrent des histoires anecdotiques mais laissent également place au récit d'invention. Composées de quatre figures saisissantes, les affiches de cette biennale laissent libre cours à l'imagination.

Issus de la bourgeoisie pratiquante, trois frères et sœurs, cousin(e)s germain(e)s d'une certaine famille Le Quesnoy (*La vie est un long fleuve tranquille* d'Étienne Chatiliez), ont une histoire à raconter. Affublée d'un collier de perles **1**, les cheveux tirés, l'aînée semble garder en elle un lourd secret qu'elle tente, entrouvrant les lèvres, de nous murmurer à l'oreille. Son frère cadet *(voir p. 138)*, lové dans son pull en cachemire, engoncé dans un col trop serré, le visage encadré d'une barbe de quelques jours et d'une tignasse plaquée, vient de prendre conscience des conséquences d'une bagarre qui aurait mal tourné. Quant à la plus jeune, un rideau blond lissé à la perfection tombant avec délicatesse sur des rayures amidonnées, elle gonfle une bulle d'ennui prête à éclater *(voir p. 139)*. Sous les yeux malicieux d'un cochon **2**, qui semble se moquer d'eux, ces trois figures ouvrent la porte à tous les possibles, invitant le public à se raconter sa propre histoire.

(Lire aussi « Délit d'initié », pp. 138-140)



1



2

Platon bannit les artistes de sa Cité idéale… mais l'ancien « nouveau philosophe », devenu commissaire le temps d'une exposition, les invite à Saint-Paul-de-Vence. Et prouve en quatre points que le philosophe grec avait tort et que la philosophie doit à l'art autant que l'art à la philosophie.

LES QUATRE VÉRITÉS DE **BERNARD-HENRI LÉVY**

Sabrina Silamo TEXTE

Jusqu'au 11 novembre, se joue à la fondation Maeght –dont l'engagement, comme le rappelle Adrien Maeght, fils du créateur de ce lieu mythique, est de mieux comprendre, grâce à la peinture, notre rapport à la vie– un nouvel épisode de ce compagnonnage Art et Philosophie. Les petits hommes verts de Fabrice Hyber qui, d'ordinaire les pieds dans l'eau, accueillent le visiteur sont en goguette en Allemagne, tandis que Miró s'affiche à Landernau, laissant libre place à Bernard-Henri Lévy pour vivre « Les Aventures de la vérité ». La vérité donnerait-elle lieu à quelques histoires rocambolesques ? « *Des questions m'obsèdent –le combat contre le mensonge et le goût de la vérité– comme elles obsèdent tous les philosophes,* précise en préambule BHL. *Mais la vérité c'est quoi ?* » Réponse en 160 œuvres réparties en sept stations qui décrivent la bataille entre Art et Philosophie. Un voyage pictophilosophique à travers la peinture ancienne, moderne et contemporaine, conçu comme « *on écrit un livre ou comme on monte un film* ».



1



1. Platon tout puissant

Au commencement était la vérité dogmatique des platoniciens qui boutent hors de la République faiseurs d'illusions et montreurs d'ombres. Mais à quoi ressemble l'art quand les artistes se plient à l'interdit de Platon qui excommunie Homère et les artistes au profit des philosophes ? Se référant au mythe de la caverne et à la fable de Dibutade qui trace au charbon l'ombre de son amoureux avant qu'il ne disparaisse, BHL s'attache à démontrer dans cette première station que *« l'art porte, comme un fardeau imaginaire, le poids de ce platonicisme »*.

< **Bernard Moninot,** *Réflection n° 1,* 1973, huile sur un assemblage de bois, Plexiglas, miroir, 153 x 273 cm, collection fondation Maeght

La fatalité des ombres

« Reflet pâle, reflet sombre, reflet fugace ou insistant, reflet de reflet, reflet doublement inversé… Ne faut-il pas deux miroirs pour rétablir la réalité ? », se demande Bernard-Henri Lévy, avant d'affirmer que *« l'art, même quand il croit déjouer la vigilance des sentinelles de la République, est le règne de l'ombre, du reflet, du simulacre, du semblant. »*

^ **Gilles Aillaud / Eduardo Arroyo / Francis Biras / Lucio Fanti / Fabio Rieti / Nicky Rieti,**
La Datcha, 1969, huile sur toile, 225 x 425 cm, collection particulière

Tombeau de la philosophie

Le fond de l'air est rouge, comme le titre du film de Chris Marker. Et dans ce décor aux couleurs de la révolution, cinq philosophes bavardent. De gauche à droite, Lévy-Strauss, Lacan en nœud papillon, Foucault au crâne rasé et Barthes en serveur de café. À l'extérieur, dans l'ombre, Althusser, pas encore le meurtrier de sa femme. Cinq intellectuels qui, confortablement installés dans une datcha, comme les mandarins soviétiques, renouvellent la pensée marxiste. Que raconte ce tableau, présenté en 1969 au Salon de la Jeune peinture, à Paris, disparu, puis retrouvé par BHL roulé chez Eduardo Arroyo ? Ni plus ni moins, selon le commissaire que *« la prise de pouvoir par les peintres qui achèvent de s'imposer comme tenants privilégiés des procédures de vérité »*.



À LIRE

Les Aventures de la vérité. Peinture et philosophie : un récit

de Bernard-Henri Lévy, éd. fondation Maeght / Grasset, 390 p., 30 €

Ce catalogue contient le journal de BHL, écrit au cours des deux années que dura la préparation de cette exposition. Il y commente chacune des 160 œuvres exposées (anciennes et contemporaines, issues de collections publiques ou privées, françaises ou étrangères) sans cacher la subjectivité de ses partis pris.



2

2. Un tour de passe-passe

Comment réhabiliter l'image face aux diktats des philosophes et des évêques qui, en Europe occidentale, détruisent les vitraux, les reliques, les croix ? Les peintres inventent une histoire abracadabrante à travers le personnage de Véronique. Cette jeune juive, qui n'apparaît ni dans les Évangiles ni dans les Actes des apôtres, assiste à la montée au Calvaire du Christ et prise de pitié lui essuie le visage avec son fichu. Sur son linge apparaît l'empreinte du visage du Christ. Ce témoignage visuel du divin permet de montrer aux platoniciens qu'une image qui reproduit Dieu ne peut relever du démon.

Et le commissaire de citer Friedrich Hegel, philosophe allemand qui considère la peinture comme « *une étape décisive de l'épiphanie de l'Absolu* ».

« *L'Occident a tiré le fil Véronique de l'école flamande du XV*[e] *siècle jusqu'à Francis Picabia ou Gérard Garouste* », poursuit Bernard-Henri Lévy. Qui étoffe sa démonstration de quelques extravagances, imaginant, par exemple, que Véronique possède le visage d'une « *Vénus noire ou de Dina Vierny assombrie et en chignon* », peinte par Pierre Bonnard entre 1941 et 1946 *(Nu sombre)*, une jeune femme qui, toute à sa toilette, hésite à entrer dans ce bain qui « *va la laver des souillures du jour* ».



< Paul Rebeyrolle
L'Évasion, 1972,
huile et matières sur toile,
270 x 250 cm,
collection Adrien Maeght

Plasthèmes et philosophèmes
Michel Foucault aurait-il pu écrire *Surveiller et punir* (1975), ouvrage majeur sur la naissance de la prison, sans ce tableau sur l'enfermement, peint par Paul Rebeyrolle ?

< Andy Warhol
Studies of Jackie
1964, acrylique
et sérigraphie sur papier
marouflé sur toile,
242 x 153 cm, galerie
Beaubourg, Paris

Technique du coup d'État
Réalisée dans les semaines qui suivirent l'assassinat de JFK, cette toile marouflée représente la femme du Président que Warhol, jamais avare d'aphorisme, aurait comparé à une sainte. Les petites taches d'encre laissées par les doigts de l'artiste *(à droite),* BHL les assimile à des éclaboussures de sang, faisant de cette œuvre, *« une sorte de suaire ou de long voile funèbre ».*

3. La revanche des peintres

« La peinture a pris sa revanche sur une philosophie qui l'humiliait, affirme Bernard-Henri Lévy. *L'art n'est plus une ornementation de la vérité, il est au fondement et à la fin de tout. »* À ce moment de l'histoire, c'est-à-dire une fois brisé l'aveuglement dans lequel l'humanité était plongée, Friedrich Wilhelm Nietzsche intervient dans le rôle du perturbateur. Sa réplique ? L'artiste ne peut-il avoir d'autre ambition que d'en découdre avec le philosophe au lieu de rendre compte du monde, en produire un autre ? Les peintres cherchent donc la vérité *« par-delà le recouvrement de la parole, la parole originelle ».* Ils n'expliquent plus le monde, ils le réinventent (Pollock à travers le dripping, Mondrian à travers l'abstraction, Soulages à travers l'outre-noir) et chemin faisant, s'engagent dans d'autres aventures - suprématiste, cubiste, futuriste…

4. Un compagnonnage tumultueux

L'exposition pourrait se conclure sur ce va-et-vient entre peinture et philosophie, ce corps à corps qui sonne la fin du bras de fer entre deux mondes. André Masson peint un portrait de Goethe et Giorgio de Chirico représente *Les Philosophes grecs* tandis que Barthes écrit sur Twombly, Lyotard sur Monory ou Sartre sur Giacometti… Mais comme dans les histoires de cape et d'épée, l'aventure entre peintres et philosophes contient un rebondissement. Faut-il aller jusqu'au dernier sang (tel le chevalier saint George terrassant le dragon) ou faire alliance ? Cette seconde solution a les préférences du commissaire qui, dans une dernière station, expose des fragments de la pensée des philosophes s'introduisant dans le pinceau des peintres. Une séquence intitulée « Plastèmes et philosophèmes » qui montre les plasticiens utilisant des énoncés philosophiques et des philosophes se servant de peintures pour accompagner leur démonstration. Chemin faisant, Bernard-Henri Lévy philosophe-t-il sur l'art ou expose-t-il de la philosophie ?
Son histoire de l'art, qui repose sur l'idée de constituer la collection éphémère *« la plus belle du monde »,* prend donc le risque d'un télescopage visuel, souvent déconcertant, entre œuvres anciennes et contemporaines, certaines inédites (Rothko ou les Frères Chapman), d'autres conçues spécialement pour l'exposition (Anselm Kieffer). Des associations qui conduisent à une série de courtes vidéos mettant en scène des artistes en prise avec des textes philosophiques : Marina Abramovic lit les manifestes du *théâtre de la cruauté* d'Antonin Artaud, Jeff Koons le traité du sublime de Kant… Des mots qui, ajoutées aux œuvres, permettent à Bernard-Henri Lévy d'affirmer que *« l'art est la vraie philosophie ».* ■

À VOIR

Les Aventures de la vérité
Jusqu'au 11 novembre
FONDATION MAEGHT, SAINT-PAUL-DE-VENCE
623, chemin des Gardettes.
10h-19h. 10 €/15 €.
Tél. : 04 93 32 81 63.
www.fondation-maeght.com



VISAGES NOIRS SUR FOND BLANC

Pascaline Vallée TEXTE

Douze « tableaux vivants » comme autant d'évocations historiques ou actuelles, des traitements faits aux Noirs, des zoos humains aux atrocités coloniales en passant par les expulsions actuelles… Avec « Exhibit B », Brett Bailey orchestre des installations qui dépeignent le colonialisme et ses relents.

Avignon, juillet 2013. Dans le chœur de l'église des Célestins, quatre têtes chantent. Elles sont comme posées sur des socles, alignées. Ce « tableau vivant » s'appelle *Le Cabinet de curiosité du Dr Fischer : têtes namas collectées dans des camps de concentration*. L'ethnologue nazi, nous apprend l'écriteau, a élaboré la théorie sur l'hygiène de la race en Afrique. Au mur, des photos de têtes décapitées, yeux fermés, rappellent comment un peuple fut pris comme cobaye et décimé.

Ces installations évoquent l'exploitation d'êtres humains. L'idée semble simple et risquée à la fois. Mais l'artiste et metteur en scène Brett Bailey ne donne pas avec « Exhibit B » de leçon moralisatrice. Il apporte des pièces à conviction (*exhibit* en anglais) pour construire le récit fragmenté d'une histoire oubliée. Né blanc en Afrique du Sud en 1967, Brett Bailey a lui-même vu l'apartheid et ses injustices. « Exhibit B » nous transporte dans un temps pas si lointain où les colonisateurs exposaient des hommes et des femmes comme des objets de curiosité. « *J'ai composé ces tableaux vivants après plusieurs mois de recherche et de croquis,* explique-t-il. *Le but était de créer de puissantes images superposées, des icônes du colonialisme, qui saisissent la beauté esthétique de ces expositions coloniales, mais qui révèlent aussi la cruauté sur laquelle elles étaient fondées et le racisme déshumanisant de l'idéologie impérialiste qu'elles véhiculaient.* » Et pour rendre ses images encore plus puissantes, la mise en scène est imparable : les sujets des tableaux, sans hausser un sourcil, ne vous quittent pas des yeux.

Des zoos humains aux expulsions

Si la plupart des scènes sont historiques, le parcours s'offre des sauts dans le temps présent. Posés sur des palettes, en habits ordinaires, des migrants et leur histoire disent que le racisme n'est pas encore vaincu.

Présentée dans plusieurs pays européens, « Exhibit B » s'est enrichie depuis ses débuts de nouvelles œuvres, inspirées du passé colonial des pays où elle s'installe. Avant le Portugal et l'Angleterre l'an prochain, l'Allemagne, la Belgique et la France ont déjà subi l'épreuve de vérité. Chaque fois, l'exposition vivante occupe un lieu singulier. Pour Avignon, une église. À Paris en novembre, ce seront les hauts murs du 104. Les spectateurs, qui entrent un par un, doivent pouvoir circuler ou s'arrêter longuement devant une scène. Ici plus qu'ailleurs, l'œuvre n'existerait pas sans celui qui la voit. Sur les fiches des tableaux, semblables aux cartels des musées, il est indiqué parmi les matériaux : « spectateur ». ■



À VOIR

Exhibit B
DU 25 AU 27 NOVEMBRE

LE 104, PARIS
104 rue d'Aubervilliers et 5 rue Curial, Paris 19e. 19h-22h20 les 25 et 26, 17h-22h le 27. 10 €/15 €. Tél. : 01 53 35 50 00. www.104.fr

« La force de la chaîne est dans le maillon. » Ce proverbe d'Amérique latine pourrait définir la nouvelle exposition de la fondation Cartier aux allures d'hommage aux artistes et à leurs regards de résistants engagés. Face aux insurrections, l'art est devenu un moyen de véhiculer un message mais surtout de soulever les foules par une prise de conscience collective.

TRÉSOR AMERICA LATINA DE RÉSISTANCE

Laura Heurteloup TEXTE

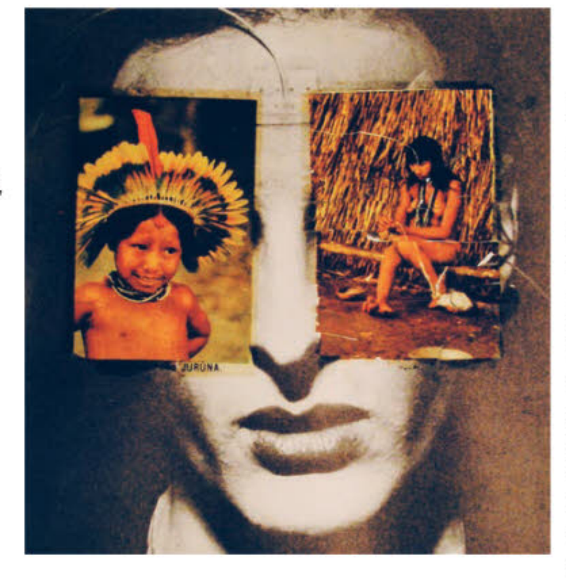
Depuis sa création en 1984, la fondation Cartier a toujours eu un intérêt particulier pour l'Amérique latine, révélant, entre autres, lors de plusieurs expositions, des trésors artistiques brésiliens (« Histoires de voir », en 2012). L'équipe se sent aujourd'hui, comme le suggère Ilana Shamoon, une des commissaires, *« responsable d'adresser une histoire à travers des œuvres marquantes et évoluant autour de thèmes sociologique, économique, géographique et politique ».* Elle s'est donc lancé le défi de retracer l'histoire de l'Amérique latine par le biais de la photographie, partie



Marcelo Montecino, (Chili, né en1943) *Managua,* 1979, photographie couleur, 20,1 x 25,3 cm.

^ Paolo Gasparini
(Venezuela, né en 1934)
El habitat de los hombres…, Caracas, Bello Monte, 1968, photographie noir et blanc, 17 x 25 cm.

> Anna Bella Geiger,
(Brésil, née en 1933)
História do Brasil: Little Boys & Girls, 1975.
Photographie couleur, 30,5 x 24 cm



+ intégrante d'œuvres réalisées ces cinquante dernières années. Cette envie d'explorer les 19 pays aux verbes espagnols et portugais par la relation entre texte et image est le fruit d'un long processus de recherches d'artistes locaux pour la plupart inconnus du grand public.

Des artistes sous tension

Au cœur des conflits marqués par des coups d'État, notamment au Brésil, en Argentine et au Chili, laissant place à une dictature militaire, les artistes ont vu leur ferveur créatrice décupler. S'opposant au régime en vigueur, certaines œuvres réalisées en pleine guerre civile furent censurées et jamais présentées au public jusqu'à ce jour. La plupart se sont servi de ces événements comme éléments fondateurs de leur inspiration artistique, passant ainsi du statut de résistant à celui d'artiste engagé.
En 1968, l'artiste brésilienne Garciela Carnevale, accompagnée d'autres membres du collectif Grupo de Arte de Vanguardia, s'est rendue à Tukuman en Argentine, une ville touchée par la fermeture des sucrières, secteur d'embauches et de ressources indispensable. Elle y a créé un ensemble d'œuvres dont une campagne publicitaire émise par le gouvernement exhibant un enfant qu'il dit être *« bien nourri et heureux »*, auquel elle oppose une photographie de la situation réelle d'un enfant triste et affamé. Lors d'une exposition à Rosario et Buenos Aires, Garciela Carnevale enferma 3000 visiteurs





L'ART POSTAL, VECTEUR D'HISTOIRE

Au cœur de cette production artistique riche, un support va participer à la transmission de l'information locale à l'internationale : la « peinture aéropostale ». Développée par Eugenio Dittborn, cette technique de création consiste à composer une toile qui, une fois pliée, est envoyée à un destinataire via les circuits postaux.
Utilisées comme support de résistance pour faire circuler des messages sans risquer la censure, ces œuvres politiques sont de véritables passeurs d'idées. Dans les années 1980, en pleine dictature militaire sous le joug d'Augusto Pinochet, le Chilien Eugenio Dittborn a vu dans ce mode de transmission un moyen de passer outre les distances et de sortir du territoire des œuvres d'art pour sensibiliser et communiquer en Amérique latine et outre-Atlantique. Utilisant de grandes feuilles de papier kraft puis des toiles de coton, il y superpose dessins, gribouillis, portraits, photographies, coupures de journaux et broderies, créant ainsi un patchwork d'idées et de regards sur la situation politique au Chili. Il emploie également des interventions de tiers comme des dessins de patients d'hôpitaux psychiatriques, permettant de transformer son œuvre en création participative à plusieurs voix.
Exposées avec leurs enveloppes et bordereaux d'expédition retraçant l'itinéraire parcouru, ces « peintures aéropostales » racontent l'histoire à travers des récits de vie et de combat.

pour créer le *buzz* et influencer l'opinion publique, n'hésitant pas à taguer sur les murs des villes le slogan « *Tukuman Arde* » (Tukuman brûle).

L'art de raconter l'Histoire

Les artistes d'Amérique latine ont constitué depuis 1960 un corpus de témoignages historiques indéniables. Piochant leur matière dans la rue, dans l'instantanéité de moments forts, mais également dans les archives publicitaires et médiatiques, la richesse de leurs sources permet aujourd'hui de retracer un pan de l'histoire du continent. Divisée en quatre parties, l'exposition explore notamment la notion de territoire et la quête d'identité d'une population prisonnière d'un marasme politique.
Fredi Gasco, un artiste du Paraguay a créé la surprise générale en révélant *Foto Zombie*, une œuvre composée de photographies trouvées au marché aux puces et issues des archives du général Stroessner. Au dos de chaque document, il a retracé le contour des silhouettes dévoilant la scène et mettant ainsi en exergue les principaux gestes récurrents dans les rassemblements politiques. Soulignés d'un commentaire écrit par le photographe officiel, ces croquis mettent en relief la simplicité d'un accord politique plongeant un pays dans l'instabilité. Une subtilité contrebalancée par *Violencia* de Juan Carlos Romero, œuvre composée d'images choquantes récupérées dans la presse et rapportant la violence subie par les civils et opposants au régime militaire. « America Latina », dans toute la dureté et l'ironie qu'elle représente, met en parallèle la vision des protagonistes d'événements historiques à celui d'artistes émergents révélant ainsi l'importance de l'art comme espace de liberté et d'expression. ■



⌐ Eduardo Villanes, (Pérou, né en 1967), sans titre, série *Gloria Evaporada,* 1994, photographie noir et blanc, 12 x 9 cm

< Leonora Vicuña, (Chili, née en 1952) *El Mundo, calle San Diego, Santiago de Chile,* 1981, Photomontage, 41,2 x 35,1 cm

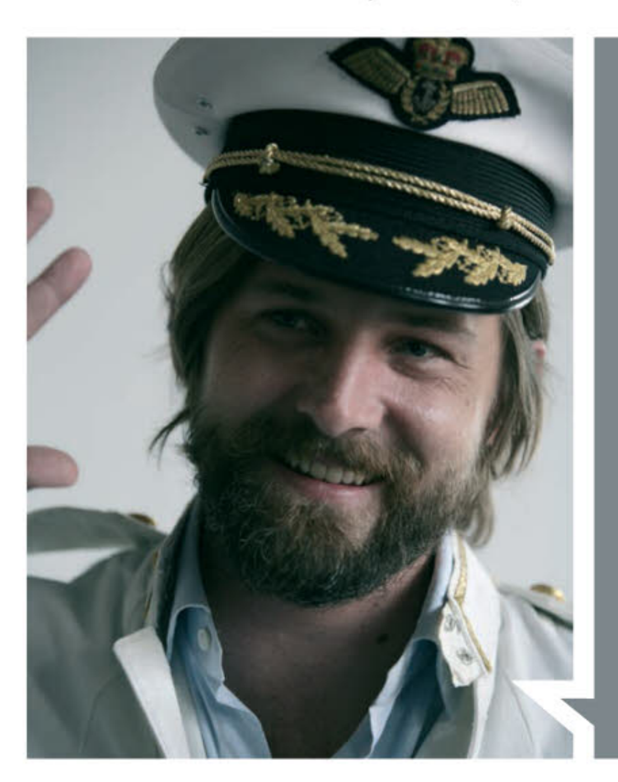
À VOIR

« America Latina. 1960-2013 »

Du 19 novembre au 6 avril

FONDATION CARTIER, PARIS
261, bd Raspail (14e)
11h-21h (sf lun.).
11h-22h le mar.
7 €/10,50 €.
Tél. : 01 42 18 56 50
www.fondation.cartier.com

Dans un marché de l'art totalement dérégulé, le « délit d'initié », loin d'être une infraction, est devenu un secret de polichinelle. Mais ces informations sont réservées aux plus importants collectionneurs, qui rémunèrent pour cela des conseillers, les « *art advisors* ». Leur métier ? Deviner avant tout le monde qui seront les futures stars, pour les acheter avant les autres, à bas prix. Chaque mois, *Arts Magazine* lève un coin du voile, décortique la mécanique artistico-financière, et vous fait profiter des conseils d'achat de son duo de spécialistes, un critique d'art et un analyste financier.



L'ARTISTE

On lui doit les visuels de la 12e biennale de Lyon, dont un aguicheur autoportrait à l'œil au beurre noir. Photographe américain né en 1969, Roe Ethridge possède une solide formation technique, et une brillante carrière d'illustrateur pour la mode ou la publicité (*New York Times Magazine, Allure, Vice et Wired*, notamment). On qualifie ses recherches de « postmodernes », car il explore toutes les qualités plastiques de la photographie, utilisant la vertigineuse diffusion géographique et temporelle des « clichés » pour élaborer ses propres images, à la fois familières et mystérieuses. Depuis 1997, il mène de front ses activités de photographe commercial et d'artiste, sans distinction claire entre ces deux approches, qui s'interpénètrent constamment.

/// / DÉLIT D'INITIÉ

ROE ETHRIDGE

Stéphane Corréard et Étienne Gatti TEXTE

MARCHÉ

Inscrite dans la vie quotidienne, la photographie est souvent considérée comme un médium facile d'accès, mais le marché des tirages originaux est récent. Celui de la photographie historique a commencé à émerger en Europe dans les années 1970, alors que le marché du contemporain ne s'est véritablement développé que depuis 25 ans, avec l'arrivée de tirages en couleur et grand format. Structuré autour de tirages numérotés et signés assurant la rareté et l'authenticité des œuvres, le marché des photographes contemporains n'a cessé de croître ces dernières années, et cette augmentation devrait se confirmer (les maisons de ventes anticipent un taux de croissance annuelle de 5 à 10 % sur ce segment). Malgré quelques records assourdissants pour des artistes comme Cindy Sherman ou Andreas Gursky (dont *Rhein II* a été adjugée en 2011 à 4,3 millions de dollars), la plupart des tirages demeurent accessibles, et attirent un nombre toujours plus important de collectionneurs.

LE RÉSEAU DE DISTRIBUTION

Non seulement les photographies de Roe Ethridge sont présentées à New York depuis l'an 2000 par la galerie Andrew Kreps, qui jouit d'une excellente réputation, mais elles sont également exposées de manière récurrente dans deux autres excellentes galeries : Mai 36 à Zurich et Campoli Presti à Paris, Londres et Rome. Fait notable : deux des plus importantes galeries mondiales, Barbara Gladstone et Gagosian ont organisé des expositions personnelles et collectives de l'artiste dans leurs antennes périphériques (Bruxelles pour la première, Beverly Hills et Paris pour la seconde), et semblent donc positionnées pour jouer un rôle dans l'évolution de sa carrière. Ces cinq galeries participent à toutes les foires majeures (Art Basel, Art Basel Miami, Art Basel Hong Kong, Fiac, Frieze, Art Brussels…).

LA LÉGITIMITÉ INSTITUTIONNELLE

Le travail de Roe Ethridge a figuré dans plusieurs lieux de premier plan, notamment au MoMA/PS1 (2000), à l'ICA de Boston (2005), à la biennale du Whitney Museum (2008) et, en ce moment, à la biennale de Lyon. Ses tirages ont également été montrés à l'occasion d'expositions de référence sur la photographie au Metropolitan Museum (2008), au MoMA (2010) puis aux Rencontres d'Arles (2011). En 2012, le centre d'art Le Consortium, à Dijon, a organisé une vaste rétrospective de sa production, qui fait notamment partie des collections de l'ICA Boston, du MOCA Los Angeles, du MoMA New York et de la Tate Modern Londres.

LES MÉDIAS

L'activité commerciale de Roe Ethridge lui donne l'occasion de travailler avec des marques comme Balanciaga, Kenzo, Comme des Garçons ou Goldman Sachs. Surtout, elle donne à ses images une diffusion de masse dans des supports de premier plan partout dans le monde, comme *Dazed & Confused Magazine*, *Vogue* en Italie ou *Libération Next* en France. Par ailleurs, la reconnaissance de Roe Ethridge dans le milieu de la mode s'est accélérée suite à son mariage, en 2002, avec la top model Nancy Hagen. Dans la presse artistique, ses expositions bénéficient d'une bonne couverture (*Art in America, Flash Art, Frieze, Texte Zur Kunst*…), et le prestigieux magazine spécialisé *Artforum*, qui lui a consacré de très nombreux articles, l'a classé dans son « Best of 2012 » à la rubrique « The Artists' Artists ».

‹ ***Self-Portrait,*** 2007

⌄ ***Rockaway Houses,*** 2008

↲ ***LA Backyard (Polaroid),*** 2006-2007

↲ ***Louise Blowing a Bubble,*** 2011







DÉLIT D'INITIÉ ▪ ROE ETHRIDGE

À VOIR

A Moavable Feast, Part I
Du 12 au 28 septembre

GALERIE CAMPOLI PRESTI, PARIS
6, rue de Braque (3e),
Tél. : 01 40 29 08 92
www.campolipresti.com



^ **Affiche** de la biennale de Lyon 2013
(lire aussi pp 126 à 129)

Notes :

1. Moyenne des résultats aux enchères en 2012 de l'ensemble des photographes nés avant 1960 représentés par Larry Gagosian ou Barbara Gladstone

2. Moyenne des résultats aux enchères en 2012 de l'ensemble des photographes nés après 1960 représentés par Larry Gagosian, Barbara Gladstone ou encore Andrew Kreps.

LE PRIX

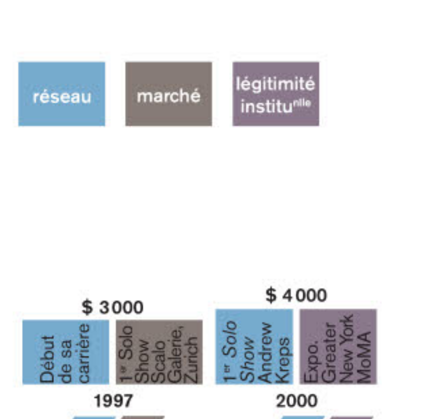
Sur le premier marché, le prix des œuvres de Roe Ethridge a été multiplié par trois depuis huit ans, passant en moyenne de 7 000 à 20 000 dollars. Estimées entre 3 000 et 8 000 dollars aux enchères depuis 2006, ses photographies ont toutes trouvé acquéreurs pour un prix moyen de 10 000 dollars, avec une nette tendance à la hausse. Aucune œuvre d'Ethridge n'a été proposée en vente publique depuis 2011, le record ayant été établi en 2010 à 15 000 dollars hors frais, pour une estimation de 6 000 à 8 000 dollars. Il n'y a donc pour l'instant pas de réelle opportunité d'arbitrage, mais ces chiffres assurent une plus grande liquidité à son second marché.

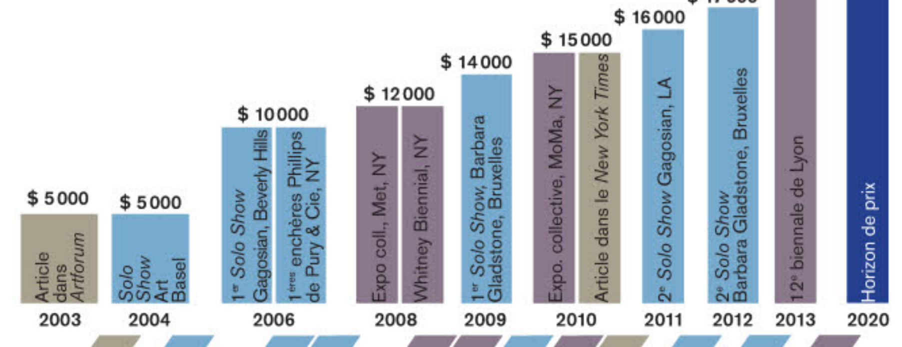
L'OBJECTIF

Deux groupes de photographes exposant dans les mêmes galeries que Roe Ethridge se distinguent : ses aînés, nés avant 1960, et des artistes de sa génération. Parmi les aînés, on trouve chez Gagosian ou Barbara Gladstone quelques stars du marché –Andreas Gursky, Richard Prince ou Cindy Sherman– dont le prix moyen aux enchères s'élève à près de 120 000 dollars en 2012[1]. Ceux de sa génération, également bien établis, atteignent 27 000 dollars par adjudication en moyenne en 2012[2]. On peut donc anticiper un rattrapage à court terme des prix de Roe Ethridge pour retrouver le niveau des artistes de sa génération, suivi d'une confirmation de ces résultats avec un prix cible de 60 000 dollars à horizon 2020.

CONCLUSION

Un solide réseau de distribution et une forte légitimité laissent entrevoir de bonnes perspectives pour les œuvres de Roe Ethridge, avec comme objectif un triplement du prix d'achat à 7 ans. Mais comme le collectionneur (et écrivain) Henri-Pierre Roché le racontait avec humour : « *Tous les achats que j'ai faits "par amour" ont été des placements excellents. Ceux que j'ai faits "par spéculation" ont été d'un rendement moyen, médiocre ou mauvais.* » Avant d'envisager l'achat d'une œuvre, il faut plutôt se demander : « *Serais-je toujours content de l'avoir achetée si, dans 10 ans, elle a perdu 80 % de sa valeur ?* » Au prix actuel d'un Roe Ethridge, cela ne vous coûterait alors qu'un euro par jour. À ce prix, pourquoi s'en priver…





Or
Affiche *Pour la France versez votre or,* 1915, par Abel Faivre, imprimerie Devambez



L'ENCYCLOPÉDIE DES GUERRES

Jean-Yves Jouannais

De A comme Abeille à Z comme Zouave, depuis Homère jusqu'à Hiroshima, depuis 2008 et jusqu'en 2030 – au moins –, Jean-Yves Jouannais s'est engagé à penser et à classer les innombrables aspects de tous les conflits dans sa vertigineuse *Encyclopédie des guerres*. Ce mois-ci, un aperçu de la lettre **O**.



Album de coloriage polonais pour enfants, Histoire des armes, *transformé en abécédaire par l'auteur et colorié par sa fille Nina.*

PROCHAINES CONFÉRENCES

CENTRE POMPIDOU, PARIS
Le jeudi 19 septembre, à 19 h

Obséder
(une ville)

1. Siège de Stalingrad. « Nous parlâmes des officiers; Hohenegg me raconta les étranges obsessions qui en envahissaient certains, cet Oberstleutnant de la 44ᵉ division qui avait fait démolir une isba entière, où une dizaine de ses hommes s'abritaient, pour se faire chauffer de l'eau pour un bain, puis qui, après avoir longuement trempé et s'être rasé, avait remis son uniforme et s'était tiré une balle dans la bouche. "Mais docteur, lui fis-je remarquer, vous savez certainement qu'en latin assiéger se dit *obsidere*. Stalingrad est une ville obsédée." »

Jonathan Littell, Les Bienveillantes, *éd. Gallimard, Paris, 2006, p. 357*

2. « Plus de gens avaient péri dans le blocus de Léningrad qu'il n'en mourut jamais dans une ville moderne, n'importe laquelle, à n'importe quelle époque : il y eut dix fois plus de victimes qu'à Hiroshima. »

Harrison Salisbury, Les 900 jours, le siège de Léningrad, *éd. Albin Michel, 1970, Paris, p. 555*

3. « Siège d'Acre, 1189-1191 : Je ne m'étendrai point sur l'histoire de ce siège mémorable qui dura près de deux ans, et consomma […] les forces de l'Europe et de l'Asie. Jamais la flamme de l'enthousiasme ne se montra, dans son impétuosité, plus violente et plus destructive. »

Edward Gibbon, Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain, *éd. Robert Laffont, Paris, 1983, vol. II, p. 836*

4. « Faites, faites la guerre, comme vous l'avez entreprise. Conduisez sur Saragosse votre armée. Mettez-y le siège, dût-il durer toute votre vie. »

La Chanson de Roland, *laisse XIV, éd. Léon Gautier, 1872*

Odontologie

1. « Le cheval du roi avait été mortellement frappé au cours du combat et le roi lui-même (Antiochos), atteint à la bouche, avait perdu quelques dents. Ce fut cette journée-là plus que toute autre qui lui valut sa réputation de vaillance. »

Polybe, Histoire, *éd. Gallimard, coll. Quarto, trad. Denis Roussel, Paris, 2003, livre dixième, chapitre 8, p. 755*

2. « Les candidats désireux de passer dans l'armée coloniale par engagement ou rengagement doivent n'avoir ni ramollissement, ni ulcérations, ni fongosités des gencives, et posséder une denture permettant une mastication suffisante des aliments. (circ. du 20 avril 1905, vol. 68.) »

Dr Arnavielhe, Guide administratif à l'usage des médecins des corps de troupe, *Paris, 1911, BnF, Sciences et techniques, p. 29*

Obséder
Siège de Vienne, de Frans Geffels, 1683, musée de Vienne, Karlsplatz (inv. 40. 132)

Onirologie
Le Rêve, d'Édouard Detaille, 1888, musée d'Orsay





3. « Pendant les premières minutes de leur entrevue, Hitler et Mussolini exprimèrent […] avec un grand et cordial sourire qui découvrait tout l'or et l'émail de leurs dents artificielles, le plaisir que les circonstances leur eussent permis de se revoir. »

Vassili Grossman, Pour une juste cause, *trad. Luba Jurgenson, éd. L'Âge d'homme, Lausanne, 2008, p. 19*

4. « Le divin Achille grinçait des dents, ses yeux brillaient comme l'éclat du feu, et son cœur se sentait pénétré d'une intolérable douleur. »

Homère, L'Iliade, *trad. Mario Meunier, éd. Albin Michel, 1956, Paris, Le Livre de poche, Chant XIX, p. 466*

Oiseau

1. « Des shrapnells fauchent un banc de mouettes qui retombent de tous côtés, affolées et sanglantes. »

Pierre Clostermann, Le Grand cirque - Souvenirs d'un pilote de chasse français dans la RAF, *éd. Hachette, Bibliothèque verte, p. 240*

2. « On eût pris cette multitude non pour des bataillons d'airain […], mais pour une nuée aérienne d'oiseaux. »

Virgile, L'Énéide, *éd. Garnier Frères, 1965, Paris, trad. Maurice Rat, livre septième, p. 168*

3. « Des hommes plein de courage seraient contraints d'abandonner le drapeau et de fuir comme des moineaux. »

Stephen Crane, La Conquête du courage, *trad. Dominique Aury, éd. Sillages, Paris, 2006, pp. 133-134*

Onirologie

1. « Je rêve d'un roi ancien. Sa couronne est de fer et son regard éteint. Visage du passé. Sa dure épée, loyale comme un chien, lui obéira. »

Jorge Luis Borges, Le Cauchemar, *éd. Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, 1993, vol. II, pp. 582-583*

2. « La nuit qui avait précédé le passage du Rubicon, César avait eu, dit-on, un songe abominable : il avait rêvé qu'il avait avec sa mère des rapports incestueux. »

Plutarque, *Vies parallèles, éd. Gallimard, coll. Quarto, trad. Anne-Marie Ozanam, Paris, 2001, p. 1322*

Or

Voir l'illustration en haut à gauche

Outrages

1. « Plusieurs bataillons ennemis ne cessèrent pas encore leurs attaques ; ils nous criaient que nous n'étions que des femmes, nous traitaient de drôles et nous adressaient encore d'autres outrages. »

Bernal Díaz Del Castillo, La Conquête du Mexique, *trad. de D. Jourdanet, éd. Actes Sud, 1996, p. 497*

2. « Les hurlements des deux camps se bornèrent désormais à de sanglantes insultes. »

Stephen Crane, La Conquête du courage, *trad. Dominique Aury, éd. Sillages, Paris, 2006, p. 240*

3. « Bataille de Chihuahua : à l'heure du combat retentit un cri unanime : "Viva Villa !" aussitôt complété par un : "Bande d'enfoirés !" sans ambiguïté, ou par un : "Bande de crevures !" ou : "Salopards de merde !" »

Paco Ignacio Taibo II, Pancho Villa, roman d'une vie, *trad. Claude Bleton, éd. Payot, Paris, 2009, p. 235*

4. « On va, rageant, gueulant contre le comte Fort, on le traite à grands cris d'enfant de vieille pute. »

La Chanson de la croisade albigeoise, *Le Livre de poche, texte établi par Eugène Martin-Chabot, LGF, 1989, IX, p. 147*

ARTS MAGAZINE

ARTS MAGAZINE est édité par Fleurus Presse SARL au capital de 49 783,11 €
Siège social : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Directeur de la publication : Jean-Martial Lefranc
Comité de direction :
Jean-Martial Lefranc, Pascal Teulade et Patricia Notarianni
Actionnaire : Héros et Patrimoine
N° Commission paritaire : 0 318 K 86 775
ISSN : 1765-3711

RÉDACTION : 34, rue du Sentier, 75002 Paris
Pour joindre la rédaction, faites le 01 56 79 36 92.
Pour nous écrire : prénom.nom@artsmag.fr
Directrice de la rédaction : Pascaline Vallée
Rédacteur en chef : Jean-Martial Lefranc
Rédactrice en chef adjointe : Sabrina Silamo
Stagiaire : Laura Heurteloup
Ont contribué à ce numéro : Anastasia Altmayer, Julien Blanpied, Stéphane Corréard, Hakima El Djoudi, Émilie Formoso, Étienne Gatti, Isabelle Giovacchini, Martine Guilcher, Jean-Yves Jouannais, Marie-Christine Loriers, Philippe Peter, François Quintin, Aurélie Romanacce
Maquettistes : Frédéric Peyrichou, Étienne Hénocq
SR : Emmanuelle Faucheux
Rédactrice photo : Sophie Collomb, Souâd Mechta

Relations abonnés :
Fleurus Presse – TSA 37505 – 59782 Lille Cedex 9
Tél. : 03 20 12 11 10 (du lun. au ven. : 9h-18h)
relation.abo@fleuruspresse.com
Suisse : Edigroup - Tél. : 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch
Belgique : Edigroup - Tél. : 070233304
abonne@edigroup.be

Directrice marketing et abonnements :
Karine Castello
Chef de produit marketing direct : Arthur Peys
Directrice marketing et diffusion :
Frédérique Nodé-Langlois - Tél. : 01 56 79 36 13
f.nodelanglois@fleuruspresse.com
Gestion vente au numéro :
Réservé aux dépositaires et aux marchands de journaux : Destination Media.
Tél. : 01 56 82 12 06. Fax : 01 56 82 12 09.
Régie publicitaire : Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 - Fax : 01 44 88 97 79
Tel: 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Email: pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70),
Chef de Publicité : Aurélie Desz 01 70 37 39 76
Studio : Nicolas Niro (89 26)
ADV : Caroline Hahn (97 58)

Fabrication : Créatoprint - Tél. : 06 71 72 43 16
Images numériques : Gilles Lot
Impression : Artigrafi che Boccia
Via Tiberio Claudio Felice, 7
84131 Salerno, Italie



CRÉDITS PHOTOS

Couverture : © Bridgeman © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / Adagp, Paris 2013
P. 3 : © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / SABAM Belgium 2013
P. 4-5 : © Vincent Muteau ; Galerie Thaddaeus Ropac - Paris / Salzburg - © Adagp, Paris 2013; Galerie Rabouan Moussion; © Adam Reich; © RMN gestion droit d'auteur/ Fonds MCC/IMEC - © Adagp, Paris 2013 - © Nickolas Muray
p.6-7 : © Andrea Licht
p. 8 : © Di Messina
p. 10 : © musée du quai Branly, Cyril Zannettacci ; Lena Nyadbi / Warmun Arts Centre, Australie Occidentale
p. 12 : Dia Art Foundation, John Cliett ; © Tamara Mambelli
p.14-15 : © A. Ricci
p.16: © Les Designers Anonymes ; Patrice Campion
p.17 : © XPO Gallery ; South Border Gallery
p.18-19 : © Art:Concept, Paris, Metro Pictures, New York, Monitor et Sprueth Magers, Berlin Photographie : Timo Ohler ; Gaudel de Stampa, Paris ; Galerie G.P. & N. Vallois
p.20-21 : © fondation Manzoni, D.R., Adagp, Paris ; Colombe Clier
p. 22 : © Juergen Teller et de la Lehmann Maupin Gallery ; Mats Nordmann ; © Museo Thyssen-Bornemisza, Madrid
p. 24-25 : ©musée des Lettres et Manuscrits ; D.R.
p. 26-27 : © Mathieu Zazzo ; Rebecca Fanuele
p. 28-31 : © Corbisier & Associés architectes - Serge Brison ; Charles Placide © galerie Christian Berst ; Michel Lunardelli ; Sylvain Crouzilla
p. 32-33 : © D.R.
p. 34-35 : © Fonds Charles Adda / Fonds Sauvage / SIAF/ Cité de l'Architecture et du Patrimoine / Archives d'architecture du XXe siècle ; © Gehry Partners LLP Mirvish+Gehry Toronto
p.36 : © Shigeru Ban Architects Europe - Jean de Gastines Architectes
p.38-39 : © Sam Taylor-Wood - White Cube ; D.R.
p. 40-41 : © Tyler Cross / Brüno & Nury ; Libella, Paris, 2013
p. 42-43 : © Luc Castel ; © Laurent Pailler / photos-dedanse.com
p.44-45 © Martin Argyroglo
p. 46-49 : © Vincent Muteau ; © Dmitrij Matvejev ; © Federica Collina; © D.R. ; © Minnette Vári ; © Marianne Greber-Adagp-VBK Wien
P. 56-57 : © Nicole Miquel
p.58-59 : © Hugo Glendinning, Galerie Perrotin, Coll. part.
p.60-69 : Galerie Marian Goodman, New York / Paris, © Adagp, Paris 2013 ; Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris 2013; © 1982 Argos Films ; © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. Rmn / Georges Meguerditchian ; © musée du quai Branly PHOTOQUAI 2013; © Caroline Achaintre ; © Musée d'Orsay, dist. RMN / Patrice Schmidt © Adagp, Paris 2013 ; © Pierre et Gilles, Galerie Jérôme de Noirmont, Paris ; © MBAC; © ESAT Ménilmontant ; D.R. ; © Jennifer Westjohn 2012; Philippe Migeat, centre Pompidou / © Adagp, Paris 2013 ; Coll. Pierre Henry © D.R.
p.70-73 : © Coll. Philippe et Véronique WILHELEM, Villeneuve D'Ascq. © Marcelle Alix, Paris. Coll. part. © D.R.; © Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois. © Semiose galerie. © Gaston Chaissac DR, Adagp Paris 2013 ©LucienKroll. © La Belle Vie
p.74-77 : © Florian Kleinefenn, Galerie Perrotin © JR-ART. NET ; Guillaume Ziccarelli, Galerie Perrotin © Adagp, Paris 2013 ; © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / D.R. © Succession Picasso, 2013 ; © Georg Baselitz, 2013, photo Jochen Littkemann.jpg ; © Donation Jorn, Silkeborg / Adagp, Paris, 2013, D.R. ; Coll. Mario Mauroner Contemporary Art, Pat Verbruggen, Salzburg Vienna, Oostenrijk © Angelos bvba
p.78-81 : © Laurent Montaron, Galerie Schleicher_ Lange ; Peggy Buth; © Hans Richter Estate ; Budapest Museum of Fine Arts ; National Gallery of Art Washington ; James van der Zee ; Benjamin Katz ; Raeda Saadeh
p.82-87 : Coll. Anthony Cragg Studio © Adagp, Paris 2013 ; Galerie Thaddaeus Ropac Paris / Salzburg © Adagp, Paris 2013; Digital Image 2013 © Art Resource, New York Scala, Florence. © Musées de Strasbourg, A. Plisson; © Cindy Sherman et Metro Pictures © D.R. © Laure Tarot. © Courtesy de l'artiste, David Zwirner Gallery, New York/ London & Victoria Miro Gallery, London
p. 88-93 : © Chiharu Shiota, S. Mang; © Olivier Metzger-Frac Languedoc-Roussillon ; Photo : Hughes Reip © D.R. ; Phoebé Meyer © Jeanne Susplugas ; © Eric Bouvet ; © Pascal Maître / Cosmos / National Geographic Magazine ; © Don McCullin / Contact Press Images; © Miquel Barcelo, Adagp, Paris, 2013 © François Halard, 2013 ; Carolle Schneeman, P.P.O.W and EAI ; D. R. ; © Lysiane Gauthier, mairie de Bordeaux
P.94-101 : © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / SABAM Belgium 2013. © The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / SABAM Belgium 2013 ; Leopold Museum, Vienna / Fondation Oskar Kokoschka / VBK, Vienna 2013 ; Kunstmuseum Basel, Martin P. Bühler © Mondrian/Holtzman Trust c/o HCR International USA ; Forma, © Ryoji Ikeda, James Ewing; © Cabinet d'arts graphiques du Musée d'art et d'histoire, Genève, Dépôt de la Fondation Gottfried Keller. André Longchamp © 2013, ProLitteris, Zurich ; Coll. part. fondation Antoni Tapiès, Barcelone / VEGAP, Bilbao, 2013 ; © DACS 2013. Exhibition organised by the Royal Academy of Arts, London in partnership with the National Gallery of Australia © the artist's estate ; Warmun Art Centre ; © Wendy Whiteley; © James Turrell, David Heald © Solomon R. Guggenheim Foundation, New York ; © Charly Herscovici - Adagp - ARS, 2013 ; © Charly Herscovici - Adagp – ARS, 2013, Jerry Thompson
P. 102-103 : © Roe Ethridge
p. 104-109 : © Galerie Rabouan Moussion
p.110-113 : © Michel Aubry ; Coll. part., Michel Aubry ; Marc Domage, Michel Aubry - Marion Meyer Contemporain ; Marc Domage ; Galerie Eva Meyer ; Mamco, Genève ; D.R. ; Leo Eloy / Fundação Bienal de São Paulo © Fundação Bienal de São Paulo
p.114-121 : © RMN gestion droit d'auteur/Fonds MCC/ IMEC / Adagp, Paris 2013 / Nickolas Muray ; 2013. Albright Knox Art Gallery / Art Resource, NY /Scala,Florence / Adagp, Paris 2013 ; 2013 Banco de México Diego Rivera Frida Kahlo Museums Trust, Mexico, D.F. / Adagp, Paris 2013 ; Adagp Paris 2013
p.122-123 : © Ariel Huber 2013 Vitra D.R. ; R. Piano ; Julien Lanoo
p. 124-125 :© Jurie Potgieter
p. 126-127 : © Soutien : DIS Magazine & the artist, D.R. ; © Courtesy of the artist and Matthew Marks Gallery, Andrew Rogers
p. 128-129 : © ShanghART Gallery, Zhang Ding ; D.R. ; © Courtesy de l'artiste et du MUDAM, D.R. ; Courtesy de l'artiste, D.R. ; © Roe Ethridge
p. 130-133 : © Amando Casado/ Adagp, Paris 2013 ; D.R. ; Claude Germain /The Andy Warhol Foundation for the Visual Arts, Inc. / Adagp, Paris, 2013 ; Galerie Maeght Paris / Adagp, Paris 2013
p.134 : Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon
p. 135-137 : © Marcelo Montecino. Coll. part., Toluca Fine Art, Paris ; © Paolo Gasparini. Coll. part., Toluca Fine Art, Paris ; © Anna Bella Geiger. Coll. de l'artiste ; © Eduardo Villanes. Coll. de l'artiste, Lima ; © Leonora Vicuña. Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
p.138-140 : © Roe Ethridge ; Campoli Presti, London / Paris ; Roe Ethridge
p.142-143 : © Josse/Leemage ; D.R.
p.146 : © Aurélie Romanacce

Parce que le vernissage est un moment décisif où l'artiste présente pour la première fois son œuvre au public, Arts Magazine a décidé d'immortaliser ces rencontres par des portraits dédicacés.

Aurélie Romanacce texte et photo



« Cette sculpture, c'est mon autoportrait »

Lilian Bourgeat devant son *Mètre à ruban*, Nantes, le 27 juin 2013

Il fait chaud ce 27 juin pour l'ouverture du Voyage à Nantes. Et après des mois sans soleil, c'est le sourire aux lèvres que les journalistes se dirigent vers la rue La Noue-Bras-de-Fer où nous attend Lilian Bourgeat pour présenter son œuvre *Mètre à ruban*. Pas très à l'aise devant l'objectif, mais soucieux du résultat –« *Attention, vous allez être à contre-jour là, non ?* »–, l'artiste accepte malgré tout de poser devant son ruban long de 136 mètres, installé dans la cour d'Aethica, une société spécialisée dans la construction immobilière. Dans son travail, il modifie notre perception de l'espace en amplifiant la taille des objets, leur faisant perdre leur fonctionnalité. Tout en dédicaçant sa photo, Lilian Bourgeat m'apprend qu'il a dû faire appel à des ingénieurs pour que l'œuvre, pérenne, résiste aux intempéries et ne s'envole pas à la moindre bourrasque. « *Il a fallu choisir le bon matériau, en l'occurrence de la résine, et calculer en fonction du vent les bons endroits de fixation.* » Un travail d'équipe en guise d'autoportrait pour cet artiste qui se « *balade toujours un mètre dans la poche* ».

Parcours : né en 1970 à Saint-Claude, l'artiste vit et travaille à Dijon. **1994 :** école nationale supérieure des Beaux-Arts de Dijon (DNSEP). **2007 :** expose « Le dîner de Gulliver » au CCC de Tours : une table de jardin deux fois et demie plus grande que la normale, dressée pour accueillir six personnes à dîner. **Depuis 2008 :** enseigne à l'école des Beaux-Arts de Chalon-sur-Saône.



MUSÉE D'ART MODERNE
SAINT-ÉTIENNE MÉTROPOLE

T. +33 (0)4 77 79 52 52
WWW.MAM-ST-ETIENNE.FR

TONY CRAGG

14 SEPT. 2013
5 JANV. 2014



Tony Cragg, *Frame*, 2012.
Photo Michael Richter.
Courtesy Anthony Cragg Studio





CLUB DES PARTENAIRES MUSÉE D'ART MODERNE SAINT-ÉTIENNE MÉTROPOLE



/saintétienne
Atelier Visionnaire/



SOYEZ LES SEULS À SAVOIR
VISA INFINITE LE CLUB
Grâce à votre carte Visa Infinite, accédez à une conciergerie d'excellence qui connaît vos préférences et vos exigences. Vous aimez être aux premières loges, vivre des expériences uniques et faire des découvertes enrichissantes ? Visa Infinite vous invite à poser un nouveau regard sur toutes vos passions.
Pour être les seuls à savoir ce que le Club Visa Infinite peut faire pour vous, prolongez la découverte sur visainfinite.fr
VISA INFINITE
4970 1012 3456 7890
4970
09/15
VISA
C'est tellement mieux avec Visa
VISA
Visa Europe Limited Société de droit anglais, immatriculée au R.C.S. de Paris sous le n° 509 930 699 - SAATCHI & SAATCHI + duke